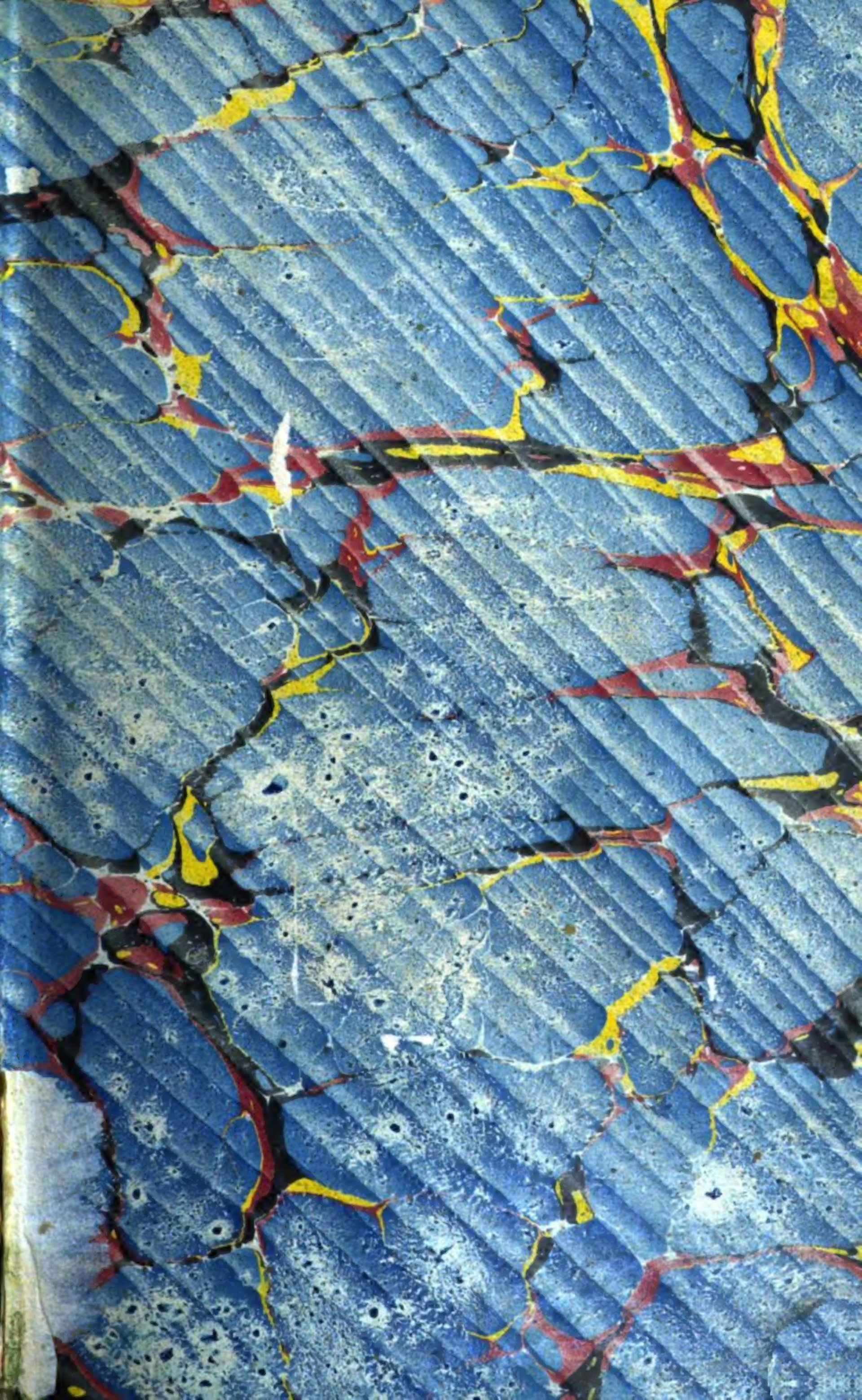
PROVERBES DRAMATIQUES PAR M. THEODORE LECLERCQ:...

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO V
N.° CATENA 3



Digitized by Google

Digitized by Google

PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

Mme MOUTONNET.

VOUS ÊTES PRESSÉE LA COMMÈRE.

Digitized by Google

29867

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME TROISIÈME.

CIRCOLO G. GOLDONI
NAPOLI

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 1, RUE CHRISTINE.

LADRANGE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 19, QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA SAPHO
DE QUIMPERCORENTIN,

OU

IL NE FAUT PAS COURIR

PLUSIEURS LIÈVRES A LA FOIS.

Il arrive quelquefois à la campagne et dans les garnisons qu'on a le désir de jouer des Proverbes, et qu'on est arrêté par la difficulté de trouver des femmes qui consentent à se mêler à ce plaisir. Le Proverbe de *La Sapho* a été fait pour cette dernière circonstance, et le principal rôle a été joué, pour la première fois, par un colonel de hussards qui n'avait pas cru pour cela devoir renoncer à ses moustaches. Les moustaches ne sont pas de rigueur; mais on s'apercevra aisément que cette folie, bien qu'elle ne s'éloigne pas de la décence, que l'on doit toujours respecter, ne peut être jouée que par des hommes.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE DE LESTENVILLE.

LE PRÉSIDENT, son amant.

AUGUSTE, neveu du Président.

FLORBEL, jouant { milord WASTERBOOROUG. / signor TURLUPINI. / M. MOUTONNET. }

GEORGET, valet de mademoiselle Zéphirine.

La scène se passe à Quimpercorentin, dans la maison de mademoiselle Zéphirine.

Le théâtre représente un salon.

LA SAPHO

DE QUIMPERCORENTIN.

SCÈNE I.

AUGUSTE, seul.

C'est aujourd'hui le grand jour... Je suis mal à mon aise. Si Florbel allait échouer! jusqu'ici tout va bien. Mademoiselle Zéphirine a reçu les trois lettres, dont elle est enchantée. Elle attend avec la plus vive impatience la visite de ses prétendus; et l'orgueil de trois conquêtes aussi belles la rend d'une humeur insupportable avec mon oncle. Puisse-t-elle le congédier pour jamais!

SCÈNE II.

AUGUSTE, GEORGET, et un peu après, FLORBEL.

GEORGET.

Monsieur, on vous demande.

AUGUSTE.

Qui?

Digitized by Google

GEORGET.

Un queuqz'un qui d'vient d'cheux vous, et qui n'vous y a pas trouvé.

AUGUSTE.

Mais connais-tu ce queuqz'un?

GEORGET.

Morguenne, non.

AUGUSTE.

Fais-le entrer.

GEORGET, à la coulisse.

Entrez, monsieur.

AUGUSTE.

Quoi! c'est toi, Florbel? (A Georget.) Que fait ta maîtresse?

GEORGET.

Elle vient de se mettre à sa toilette.

AUGUSTE.

C'est bon; laisse-nous. (Georget sort.) Nous avons le temps de causer.

FLORBEL.

Je sors de chez toi. On m'a dit que tu étais ici, et je suis venu t'y trouver pour prendre mes derniers renseignemens.

AUGUSTE.

Il est bien temps, au moment de mettre nos projets à exécution. Tu es si étourdi! Je parie que tu n'en sais plus un mot.

Digitized by Google

FLORBEL.

Tu crois. Ecoute; je vais te répéter ma leçon. Tu aimes à la fureur Cécile de Valbec; ses parens consentent à te la donner, à condition cependant que ton oncle t'assurera son bien; mais ton oncle ne veut pas prendre d'engagement qu'il n'ait le dernier mot de mademoiselle Zéphirine de Lestenville, qui lui promet sa main depuis dix ans. Or, c'est pour faire donner un congé dans les règles à ton oncle, que moi, ton ami Florbel, ai déjà écrit trois lettres à ladite demoiselle Zéphirine, dans lesquelles, sous trois noms différens, je lui demande trois fois cette main, objet des désirs amoureux de ton oncle; et j'espère si bien m'y prendre, qu'avant la fin de la journée elle lui aura préféré au moins un des trois personnages que je vais représenter, et peut-être tous les trois.

AUGUSTE.

A merveille. Que veux-tu savoir de plus?

FLORBEL.

Ce que tu ne m'as appris que bien en gros. Par exemple, qu'est-ce que c'est que cette demoiselle Zéphirine de Lestenville, qui fait soupirer depuis si long-temps le cœur de ton oncle, le président au grenier à sel?

AUGUSTE.

C'est un composé de tous les ridicules passés, présens et futurs; une vieille folle qui s'imagine tourner toutes les têtes, et qui croit qu'on ne peut lui dire bonjour sans lui faire une déclaration amoureuse.

Tantôt prude et revêche, tantôt sentimentale ou coquette, elle agace et se mutine comme un enfant, et tout-à-coup s'élance dans des dissertations métaphysiques à perte de vue. Elle n'est remplie que d'un seul désir, celui d'occuper d'elle. Tour à tour poète et musicienne, la ville est inondée de ses vers et de ses sonates. En un mot, nous l'appelons la Sapho de Quimpercorentin.

FLORBEL

Comment ton oncle, si froid, si compassé, est-il devenu le Phaon de cette nouvelle Sapho?

AUGUSTE

Il la connaît depuis long-temps; il y est habitué; et puis, elle a été jeune, mon oncle aussi; la chronique même en a jasé dans le temps... C'est une espèce d'acquit de conscience.

FLORBEL.

Enfin, a-t-elle quelques restes de beauté?

AUGUSTE.

C'est une horreur... et quoi que tu t'imagines, je te réponds que tu seras encore surpris.

FLORBEL.

Tu ne la flattes pas.

AUGUSTE.

Je lui rends justice.

FLORBEL.

Mon plan est arrêté. Sous mon costume d'Anglais,

Digitized by Google

j'attaquerai sa sensibilité; sa coquetterie, sous celui d'Italien; et je veux la faire donner au diable sous celui d'un bon propriétaire de Champagne. Laisse-moi faire, et retournons chez toi: on y a porté mes costumes; et, comme ta maison touche à celle-ci, je ne mettrai presque pas d'intervalle entre mes visites.

AUGUSTE.

Tout mon espoir est en toi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

GEORGET, seul.

Tiens! ces messieurs s'en vont. On dirait qu'ils ont peur de mademoiselle. Comme alle est tourmentante aujourd'hui! alle ne trouve rien de bien. Je l'ai lacée trois fois... j'ai cassé quinze lacets... j'en suis tout en eau. Outre cela, il m'a fallu la badigeonner de la tête aux pieds... Alle est blanche et rose à présent comme une véritable poupée. Apprêtons-ly ses mouches, et plaçons ce miroir bien au jour. Ah! ah! je l'entends chanter. Le vent est changé apparemment; car il g'n'y a qu'un instant, alle était d'une himeur insupportable.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE. (Elle chante.)

Que de graces, que de beauté !
Que d'attraits, que de volupté !

Georget, Georget, mon petit Georget, je me trouve bien, très-bien; cette plume, qu'en dis-tu ? Je viens de l'ajouter; elle me va admirablement, n'est-ce pas? Donne-moi un siége..... Devant cette glace, butor..... Tiens, prends mon sac, et relis-moi les trois lettres en question, tandis que je placerai mes mouches.

GEORGET.

Par laqueule que j'commencerai?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

N'importe.

GEORGET.

Voici celle-ci de l'Anglais.

(Il lit.)

« Mademoiselle,

« Plusieurs de mes amis, qui ont été voir les curio-
« sités de France, m'ont rapporté que ce qu'il y avait
« de plus extraordinaire dans ce pays, c'est vous,
« mademoiselle, et, comme je veux une femme qui

Digitized by Google

« ne ressemble pas aux autres, j'ai pris la poste pour « aller mettre mon cœur sous vos pieds.

« Il y sera, si les relais me servent bien, dans la « soirée du 5 courant.

« J'ai l'honneur.... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est bon, c'est bon; passe à celle de l'Italien. Je l'aime de préférence aux autres, celle-là : il m'appelle ma princesse. Lis, lis donc.

GEORGET lit.

« Ma princesse.... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Ma princesse!... Qu'il est gentil! qu'il est galant! Georget, je t'avoue que je me sens un terrible penchant pour cet amant-là! Continue... Ma princesse... Eh bien! va donc.

GEORGET.

Où en étais-je?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Eh! imbécile, à ma princesse.

GEORGET.

« Ma princesse,

« S'il est vrai que vous ressembliez à une enseigne « de cabaret.... » (Il s'interrompt.) Mademoiselle, ce n'est pas trop honnête, une enseigne de cabaret.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Non, c'est vrai; mais il le fait exprès. Continue..... Tu vas voir comme il ennoblit cela ensuite.

Digitized by Google

GEORGET lit.

« Enseigne de cabaret que j'ai vue sur la route de « Niort, et que l'on m'a assuré être votre portrait « fidèle, je jure, si vous y consentez, de n'avoir jamais « d'autre épouse que vous. Depuis que j'ai l'espoir « de posséder l'original vivant de cette adorable pein- « ture, je ne vis plus, je meurs, je suis mort. Oui, « princesse de mon âme.... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Ce n'est pas une princesse toute simple, c'est la princesse de son âme!... Cela me ravit; continue.

GEORGET lit.

« Oui, princesse de mon âme, je me livre à vous, « corps et biens; vous serez ma sultane.... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Sa sultane! ce n'est plus une princesse, c'est une sultane!

GEORGET lit.

« Vous serez ma sultane, ma déesse.... »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, l'interrompant.

Sa déesse! quel style! Sa déesse! Il semble que ce soit un dieu qui m'associe à sa divinité!.... Je vois l'Olympe, tout ce qu'il y a de grand, de sublime, prosterné devant mon trône..... Ma déesse!... Cela m'enivre.

GEORGET lit.

« Vous serez ma sultane, ma déesse, et moi je serai « votre esclave.... »

Digitized by

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, *l'interrompant.*

Je serai sa déesse, et lui sera mon esclave. Quelle antithèse! qu'elle est bien ménagée! Une déesse, et tout de suite un esclave! Ah! que ses chaînes seront légères! Ne crains rien, charmant étranger, je sèmerai ta vie de roses toujours nouvelles; tous tes jours se passeront dans d'amoureuses langueurs, et je n'emploierai mon pouvoir qu'à faire envier ton bonheur au reste de la terre. C'est assez, Georget, je ne veux pas en entendre davantage, j'y succomberais. Donne-moi ces lettres.

GEORGET.

Et celle de ce gros propriétaire de Champagne?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! fi! son style est lourd, sa personne doit être maussade.

GEORGET.

Je trouve pourtant sa lettre bien appétissante, moi; il y a dedans des têtes de cochon qui font venir l'eau à la bouche.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Eh bien, lis. Dans le fait, c'est aussi un hommage rendu à mes charmes; et, comme le disait la célèbre Aspasie:

Pour nous plaire, il suffit de nous savoir aimer.

GEORGET *lit.*

« Mademoiselle,

« Je suis un riche propriétaire de Champagne, et

Digitized by Google

« l'on prétend que l'esprit est rare dans le pays que « j'habite ; mais comme en même temps tout le monde « prétend que vous en avez plus que vous n'êtes « grosse, j'ai formé le projet d'aller vous offrir mon « cœur, de vous enlever et de vous emmener à Troyes, « où votre réputation ne tardera pas à éclipser celle « de nos têtes de cochon, avec lesquelles j'ai l'hon- « neur d'être, charmante Hélène, votre Pâris,

« MOUTONNET. »

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il y a de l'érudition dans tout cela. Ces noms d'Hélène, de Pâris ; cet enlèvement, cette ville de Troyes... On voit que cela veut dire quelque chose, et que cet homme a de la lecture. Mais quelle distance de lui à mon charmant Italien !

GEORGET.

Faut-il lire le *post-scriton ?*

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En voilà assez. Tu dois être content ; tu ne voulais voir que les têtes de cochon, tu les as vues, cela doit te suffire.

GEORGET.

Ce qui m'étonne, moi, c'est que ces trois messieurs aient l'air de s'être donné le mot pour venir le même jour.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est une bizarrerie du petit dieu de Cythère, qui veut m'assiéger par des assauts redoublés. Amour.

Digitized by Google

perfide Amour, ménage tes traits; mon faible cœur n'aspire qu'à se rendre! Frappe.

(On frappe à la porte.)

GEORGET.

On a frappé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! l'attaque va commencer. Vois qui c'est, Georget. (Georget sort.) Zéphirine, Zéphirine, garde à vous! tenez la bride à votre cœur; songez qu'il vous a déjà fait faire bien des sottises.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, LE PRÉSIDENT, GEORGET.

GEORGET.

Monsieur le président.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, à part.

L'insipide créature! (Haut.) Georget, donnez-moi vite mon recueil de chansons.

LE PRÉSIDENT.

Je vous salue, mademoiselle.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, minaudant.

Resterez-vous long-temps, président? Je vous avertis que j'ai la migraine, et que je désirerais d'être seule.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien en toilette, pour une malade; il me

semble que, quand on ne se porte pas bien, naturellement on doit se mettre plus à son aise.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais je suis fort à mon aise.

LE PRÉSIDENT.

Peste!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Voudriez-vous que je m'affublasse d'un costume pareil au vôtre? Quelle manie d'être toujours vêtu de noir!

LE PRÉSIDENT.

Naturellement, c'est le costume de mon état.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Le costume de votre état n'a pas le sens commun; il me fait cabrer les nerfs, et voyez comme je tremble.

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis rien faire à cela.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Si fait. Jetez toute cette friperie, mettez-vous à la mode; prenez des airs évaporés; substituez à ce vilain harnais un pantalon élégant, des bottes, un habit comme tout le monde, et je pourrai supporter votre vue: mais, comme cela.... ah! grands dieux, vous me faites peur.

LE PRÉSIDENT.

C'est que naturellement vous êtes devenue poltronne; car j'ai vu un temps où je ne vous effrayais pas trop.

Digitized by Google

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Vous devez m'entendre.... Enfin, avez-vous pris un parti, mademoiselle? en finissons-nous? Voilà plus de dix ans que vous me promenez : je suis las.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il faut si bien se connaître avant de s'épouser.

LE PRÉSIDENT.

Il y a vingt ans que nous nous connaissons de reste.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec empressement.

Georget, sortez. (Georget sort.) Que vous êtes dur dans vos expressions : *Il y a vingt ans que nous nous connaissons de reste!* Il ne vous manquait plus que de continuer devant ce garçon. Vous n'avez aucun ménagement, et, quand vous entrez dans vos rabâchages, rien ne peut vous arrêter.... *vingt ans!*

LE PRÉSIDENT.

Oui, madame, vingt ans, et je pourrais dire plus.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec dépit.

Dites, monsieur, allons, parlez, ne vous gênez pas. *Vingt ans!* Je ne serai jamais la femme d'un homme qui me connaît depuis vingt ans.

LE PRÉSIDENT.

Voilà le grand mot lâché. J'aime cela, c'est du positif. Naturellement je suis pour le positif, moi.

Digitized by Google

Dans le fond, pourquoi voulais-je vous épouser? parce que je suis seul, et qu'il vient un âge où l'on a besoin d'une compagne. Vous êtes naturellement assez remuante, vous m'auriez distrait dans mes momens de loisir..... Mais n'en parlons plus. J'ai un mariage en vue pour mon neveu, beaucoup plus raisonnable que celui que j'aurais contracté avec vous. Je lui assurerai tout mon bien, à condition qu'il viendra vivre chez moi avec sa femme; et tout naturellement j'aurai du mouvement dans ma maison sans que je m'en mêle.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A la bonne heure! faites la fortune de votre neveu; vous savez que je le déteste. Un petit drôle à qui j'avais donné mon portrait par amitié pour vous, et qui l'a prêté pour en faire une enseigne d'auberge. Mais ne comptez pas remettre les pieds chez moi; je vous le défends absolument. Il y a assez long-temps que vous me compromettez et que vous me faites manquer les partis les plus avantageux. En effet, lorsqu'on voit un homme sans cesse sur les pas d'une jeune personne, qui voulez-vous qui vienne à la traverse? Nous sommes bien convenus de nos faits; à cette heure, nous n'avons plus rien à nous dire; je vous souhaite le bon soir. Vous voyez que *naturellement* je sais prendre un parti aussi lestement que vous. Adieu, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Adieu, mademoiselle de Lestenville, nous allons cesser de nous voir, tout naturellement comme des

Digitized by Google

gens qui se connaissent depuis vingt ans; mais peut-être n'est-ce pas votre dernier mot.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Si fait vraiment, c'est mon dernier mot. (A Georget.) Dis-moi, mon garçon, suis-je émue?

GEORGET.

Où ça, mademoiselle?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ma figure est-elle altérée? mes traits sont-ils défigurés? suis-je changée?

GEORGET.

Oh! mademoiselle a mis tant de peinture qu'on n'y peut rien voir.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Donne-moi à boire, cela me remettra. (Georget lui donne à boire.) J'entends quelqu'un, ce me semble; va, Georget, va, mon petit Georget. Demande le nom, et annonce bien poliment. (Georget sort.) Je n'entendrai plus parler de mon âge, grâce au ciel! et je pourrai désormais m'en faire un à ma fantaisie et selon les circonstances.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET, LE LORD WASTERBOOROUG.

GEORGET, *annonçant.*

Milord Wasterbooroug.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE *se lève et laisse tomber son mouchoir.*

Milord, je suis votre servante.

LE LORD.

Mademoiselle il a laissé tomber quelque chose.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, *ramassant son mouchoir.*

Je vous suis obligée de votre attention, milord.

LE LORD.

Mademoiselle il doit être surpris de mon visite; il est un peu bien extraordinaire, je suppose; mais de même que Diogène le cynique il cherchait un homme, moi, mademoiselle, je cherche une femme, je le cherche depuis long-temps, et je espère, il est trouvé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, *d'un ton précieux.*

Diogène cherchait un homme parfait.

LE LORD.

Moi j'ai trouvé une femme qui l'est parfaite.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Votre galanterie, milord, m'étonne et m'inquiète,

Digitized by Google

car je ne croyais pas que l'on s'en piquât dans votre pays.

LE LORD.

On se pique dans le Angleterre comme aussi bien partout, quand on trouve un objet qui le méritait.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous me faites rougir, milord; et je crains bien de ne pouvoir répondre à l'idée avantageuse....

LE LORD.

Vous répondrez, je suis sûr. Écoutez, mademoiselle. L'usage dans le Angleterre, est d'éloigner les femmes de nous autres hommes; cet usage il me déplaît beaucoup extrêmement. Voilà pourquoi je prenais une femme dans le France, où ils peuvent être toujours avec leur mari, promener avec lui, boire avec lui, et, dans le occasion, avec lui aussi fumer.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Fumer!

LE LORD.

Pourquoi pas? Je connais plus d'un femme mariée qu'il fume.... Quel âge vous avez?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vingt ans.

LE LORD.

C'est..... c'est beaucoup jeune..... Goddem! cela il me tracasse considérablement fort.... Est-ce bien tout au juste?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Milord, vous devez savoir qu'une femme, en

Digitized by Google

France comme partout, ne dit jamais son dernier mot là-dessus; mais si, pour vous contenter, il faut lâcher quelque chose....

LE LORD.

Lâchez, lâchez, vous me obligerez.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je vais vous traiter comme mon père; en conscience, j'en ai vingt-trois.

LE LORD.

C'est encore petitement; si vous pouviez aller jusqu'à le trentaine?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Impossible, milord, impossible; mettons vingt-cinq, et n'en parlons plus.

LE LORD.

Va pour vingt-cinq; je espère encore, quand nous nous connaîtrons, vous avouerez plus à moi.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Jamais, milord, n'y comptez pas.

LE LORD.

A vingt-cinq ans, vous voudrez pas boire, vous voudrez que vous conserverez votre teint. Je avoue que je tiens pas à cette misère-là, moi; tout cela passe. Je me attache à ce qu'il reste. Je veux un femme qu'il soit solide.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Jusqu'ici Zéphirine n'a été qu'un faible lierre cherchant un ormeau pour appui.

Digitized by Google

LE LORD.

Je serai le ormeau; nous boirons ensemble pour le arroser, et nous nous appuierons l'un contre l'autre.... A quand la noce?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! donnez-moi au moins quelque temps; la pudeur empêche de répondre si brusquement à de pareilles questions.

LE LORD.

Combien cela il dure la pudeur? Demain il sera passé, vous croyez?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Demain! mais c'est bien prompt.

LE LORD.

Non pas trop prompt; il faut demain il soit passé.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A demain donc.

LE LORD.

Bien cela. Je suis plus heureux que Diogène. Voilà un femme. (Avec passion.) Adieu, milady!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Adieu, mon milord.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET.

Voilà un drôle d'marieux! Pardine, mamselle sera ben lotie aveuc li; i' s'apprête déjà à la faire fumer. Que c'est tentant un moineau comm' ça! Si j'étais femme, je sais ben qui est-ce qui ne l'épouserait pas.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il ne m'a rien dit sur ma figure.

GEORGET.

I' dit qui n's'y connaît pas.... (Il rit.) Ah! ah! ah! mamselle qui s'était tant fardée; v'là de la peine ben employée. (Il rit.) Hé! hé! hé! hé!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! Georget, qu'une jeune personne est à plaindre, quand elle est au moment de décider son sort! Si les deux autres ne me conviennent pas mieux que celui-là, je serai obligée de revenir au président, à qui pourtant j'avais donné son congé de bien bon cœur.

GEORGET.

Vous lui avez donné son congé? Ah! tant mieux. Je dis vrai: oui, pour avoir un bourgeois, monsieur Milord me plairait davantage.

Digitized by Google

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais ce ne sera ni l'un ni l'autre. Non, non, je le vois d'ici; j'ai des pressentimens; mon cher Turlupini, toi seul auras la pomme.

GEORGET.

I' n' faut pourtant pas vous presser d' lui rien promettre, qu'vous n'ayez vu l'homme aux têtes de cochon.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ne crains rien.

GEORGET.

C'est que j'trouve qu'vous n'avais pas d'défense; la belle nécessité d'appeler tout de suite c't'autre votre milord!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Cela n'engage à rien; c'est pour lui tenir le bec dans l'eau en attendant que je me sois décidée.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, TURLUPINI.

TURLUPINI, *avec volubilité.*

Z'entre sans mou faire annoncer, mon adourable, tant z'ai d'impatience de tomber à vos pied. (*Changeant de ton.*) Ma, zou mou trompe assourément mademiselle; vous n'êtes pas la personne que zou serche.

Digitized by Google

C'est oune demiselle à marier, et vous n'êtes pas d'âge que ze crois.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Qu'entendez-vous, je ne suis pas d'âge?

TURLUPINI.

Votre extrême zounesse.....

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

On n'est pas si jeune, quand on a dix-sept ans.

TURLUPINI.

Zou souis ravi, ensanté, transporté. Voilà mon enseigne en sair et en eau. Piou balle, il est vrai ; ah! beaucoup piou balle, extrêmement beaucoup piou balle.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, bas à Georget.

Georget, mon petit Georget, m'étais-je trompée? Est-il aimable!

TURLUPINI.

Quels yeux! quelle bouche! quel teint! Voyons vos dents (Zéphirine montre ses dents.) Parfait, pious que parfait!..... Vous santez, vous dansez, vous zouez de la harpe, du piano, de la guitare, de la flûte? Oui, oui, vous zouez de tout cela; ze le vois, mon cœur me le dit. Donnez-moi cette menotte.

(Elle lui donne sa main, qu'il serre fortement.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, criant.

Aïe! comme vous me serrez; vous me faites mal.

Digitized by Google

TURLUPINI.

Ze voudrais vous en faire cent fois piou ; ze voudrais vous manzer, vous dévorer, vous.....

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Quelle pétulance, signor, y pensez-vous?

TURLUPINI.

La délicieuse union que nous allons faire! Ze vous adorerai, vous m'adorerez, nous nous adorerons..... et puis nous sauterons, nous danserons.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec ingénuité.

Est-ce là tout ce que nous ferons, signor?

TURLUPINI.

Bast, ce ne sont là que les bagatelles de la porte... Zou vous sourprendrai, zou vous éblouirai, zou veux vous donner la barlue... Ma, quel est ce garçon? Est-il votre fils, votre frère, votre cousin? Quel qu'il soit, ma toute aimable, ordonnez-lui de sortir; sa présence m'importoune.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec effroi.

Georget, restez, au contraire. Juste ciel! signor, que voulez-vous de moi? Vous me faites trembler. Ah! grands dieux! quel amour!

TURLUPINI.

Il est tel que vous devez l'inspirer. Oui, ma sultane, ze vous adore. (Il tombe à ses pieds et se relève aussitôt.) Et vous?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En vérité, je ne sais que répondre.

Digitized by Google

TURLUPINI.

Quoi! refuseriez-vous le signor Turloupini pour votre époux?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je ne dis pas cela.

TURLUPINI.

Que dites-vous donc? Parlez, répondez : vous me faites endurer mille martyres.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Croyez-vous que je sois à mon aise? Je ne me suis jamais trouvée à pareille fête.

TURLUPINI.

C'est que la plupart des hommes sont de glace..... et moi ze souis de feu. Répondez, de grâce, répondez: m'aimez-vous?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Oui, oui, cent fois oui.

TURLUPINI.

Quel poids de moins sur mon âme! Ze respire, ze renais... A présent, ma chère épouse, mettez-moi au fait de votre cœur... Suis-ze le premier qui l'ai fait palpiter.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Sans doute.

TURLUPINI.

Mais, au moins, quelque homme vous a-t-il déjà recherchée?..... Vous ne répondez pas! (*Avec fureur.*) Justes Dieux! quel est ce mortel?

Digitized by Google

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est un président au grenier à sel.

TURLUPINI.

L'avez-vous conzédié?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Oui.

TURLUPINI.

Reconzédiez-le. Ecrivez-lui devant moi, ze vous en supplie.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je vous assure, signor, que cela est inutile.

TURLUPINI.

A la bonne heure. Ze vais envoyer ici mes malles, mes zens, me sevaux, ma voiture... Dans oun instant nous serons en ménaze.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais il faut encore bien des choses pour que je sois votre femme.

TURLUPINI.

Le piou fort est fait.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je ne crois pas.

TURLUPINI.

Bagatelles! Adiou, adiou; zou reviens tout de suite.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET.

V'là encore un bec dans l'eau, n'est-ce pas, mamselle ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je n'en sais rien. Il est si pressant, qu'il m'a presque subjuguée.

GEORGET.

Adieu l'homme aux têtes de cochon.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Nous verrons ; je ne dis encore rien.

GEORGET.

J'parierais ben que ce sera là mon bourgeois.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Avoue toi-même qu'il est séduisant. Quelle chaleur ! quelle volubilité ! Je me suis trouvée sotte vis-à-vis de lui. Qu'en penses-tu ?

GEORGET.

Mamselle m'a paru comme à l'ordinaire. Avez-vous entendu qu'il me prenait pour votre fils ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Savait-il ce qu'il disait ? Son amour lui tourne la tête.

Digitized by Google

GEORGET.

Et pis, mamselle qui n'se donnait que dix-sept ans. Est-ce que vous n'aviez pas non plus la tête à vous?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Pourquoi restez-vous là quand je reçois du monde? Où avez-vous vu qu'un valet soit toujours planté comme un piquet dans l'appartement de sa maîtresse, quand elle est en société?

GEORGET.

Ma foi, mamselle, bien vous en a pris; car, sans moi, je ne sais pas avec ce beau monsieur, du train qu'il y allait.....

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Croyais-tu que j'avais peur? Que tu es innocent!... On fait comme cela.

GEORGET.

Mamselle, v'là le troisième qui arrive, faudra-t-il que je reste?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Non.

(Georget sort un instant, et rentre aussitôt pour annoncer.)

GEORGET.

Monsieur Moutonnet, de Champagne.

(Georget s'en va.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, M. MOUTONNET.

M. MOUTONNET.

Ma fine! mademoiselle, il y a loin de chez moi ici, quoique ce soit tout pavé. (Il rit.) Hé! hé! hé! Le livre de poste dit cent soixante-dix lieues, et moi je parierais bien pour cent soixante-dix-huit au moins.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous venez de Troyes, monsieur?

M. MOUTONNET.

Oui, mademoiselle, en droite ligne; mais tout ça ne dit rien, parlons affaires. Vous avez reçu ma lettre; qu'en pensez-vous? elle n'est pas trop champenoise, n'est-ce pas? (Il rit.) Ha! ha! ha! Vous avez dû sentir ce qu'il y a de joli, pour un habitant de Troyes, à vous appeler charmante Hélène. (Il rit.) Ha! ha! ha! Ces choses-là ne sont pas perdues avec les gens d'esprit, et vous en avez, m'a-t-on dit. Ah çà, je voudrais bien savoir à quoi l'on reconnaît qu'une personne a de l'esprit.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En causant avec elle.

M. MOUTONNET.

Je pourrais causer long-temps sans m'apercevoir

Digitized by Google

de cela, moi. (Il rit.) Ha! ha! ha! Il y a des choses que l'on voit, et qui sont à la portée de tout le monde; par exemple, je dirais bien à peu près ce que vous pesez. (Il rit.) Hé! hé! hé! Je ne demanderais pas non plus si vous êtes jeune et belle, on me rirait au nez. (Il rit.) Hé! hé! hé! Mais si vous avez de l'esprit, c'est autre chose.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

A moins d'être un sot, il est facile d'en juger.

M. MOUTONNET.

Voilà ce que je dis: vous avez de la réputation, ainsi vous avez de l'esprit, parce que, comme dit cet autre, il n'y a pas de feu sans fumée; et bien vous en prend, car c'est une fière ressource quand on a perdu tout le reste. Mais, dites-moi un peu, pourquoi vous requinquez-vous comme une poulette? Il me semble que votre esprit devrait vous servir à voir que cela ne vous sied point.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Où voyez-vous que je sois requinquée? à peine suis-je habillée; je ne suis qu'en négligé, dans le plus strict négligé.

M. MOUTONNET.

Et comment vous mettez-vous donc lorsque vous êtes parée?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Comme les Muses, monsieur Moutonnet, comme les Muses; sans fichu, le dos, les bras et ceci (montrant sa poitrine) à découvert.

M. MOUTONNET.

N'allez pas faire de ces plaisanteries-là quand vous serez chez nous, da.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Plaisanteries! Vous êtes un plaisant visage, vous-même. Ne craignez rien, monsieur Moutonnet, je ne ferai chez vous ni de ces plaisanteries-là ni d'autres.

M. MOUTONNET.

Diable! c'est que nos Champenois sont si bêtes, qu'ils vous regarderaient comme un carême-prenant.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Carême-prenant! carême-prenant! celui-là est inouï.

M. MOUTONNET.

Résumons-nous. Je vous ai annoncée dans mon endroit comme une personne capable de renouveler l'esprit de la génération; on vous y attend sur ce pied-là; vous serez comme la maîtresse d'école du pays; vous leur montrerez à faire des vers, des amphigouris, des charades, des almanachs de Mathieu Laensberg, afin que nous ne tirions plus les nôtres de Liége.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je leur montrerai à envoyer promener des imbéciles comme vous.

M. MOUTONNET.

Eh bien! à la bonne heure; tout ce que vous vou-

Digitized by Google

drez, pourvu que vous ne leur montriez pas ce que vous venez de me montrer.

(Il indique la poitrine.)

MADEMOISELLE ZEPHIRINE.

Avez-vous fini, monsieur? y a-t-il assez long-temps que vous abusez de ma patience?

M. MOUTONNET.

Vous voulez en venir au fait; vous êtes pressée, la commère. (Il rit.) Ha! ha! ha! Je vous vois d'ici, vous voudriez déjà être madame Moutonnet..... ça viendra, ça viendra. (Il rit.) Ha! ha! ha! comme elle me regarde! On voit qu'anciennement l'amour a passé par-là; il y en a encore quelques traces.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, en fureur.

Georget! Georget! Georget!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET, accourant.

Eh! grands dieux! qu'y a-t-il donc, not' maîtresse?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mettez-moi monsieur à la porte.

M. MOUTONNET, d'un air surpris.

Etes-vous folle? que vous ai-je fait? Je me tue à

vous dire des choses agréables, et c'est comme cela que vous y répondez !.... Allez vous promener..... Parbleu ! je ne serai pas embarrassé pour vous remplacer. Adieu, muse.

(Il sort.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Adieu, buse..... (Elle se laisse tomber sur un siége.) Le vilain homme !

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

GEORGET, à lui-même.

Morguenne ! queu guignon ! Mamselle n'épousera pas s'ti-là qui m'convenait l'mieux. J'vois c' que c'est; il aura voulu la cajoler, et i s'y s'ra mal pris. Faut tant d' mitaines avec mamselle. (Il regarde mademoiselle Zéphirine qui paraît évanouie.) Mamselle, dites donc, mamselle, est-ce qu'il vous a dit queuque chose de saugrenu? Vous n'avez pas voulu que je reste aussi; ça l'aurait t'nu en respect.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, se levant brusquement.

Donne-moi un verre de vin pur.

GEORGET, lui apprêtant à boire.

(A part.) C'est bon ça. Quand je lui vois demander du vin pur, je m' dis : La v'là dans son état naturel.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FLORBEL.

FLORBEL, la surprenant buvant.

(Accent anglais.) Le mademoiselle il s'apprend déjà pour devenir milady.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Que veut cet homme?

FLORBEL.

(Accent italien.) Perque, perqua, ma princesse, vous ne reconnaissez pas lou signor Tourloupini?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous?

FLORBEL.

(Accent champenois.) Je suis chargé de la part de monsieur le président au grenier à sel, de vous remettre la présente que voici.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Georget, qu'est-ce que cela veut dire?

FLORBEL.

(Accent naturel.) Mademoiselle, j'ai de grandes excuses à vous demander. Pour vous plaire, assurément, j'aurais dû chercher à me mettre en quatre; je n'ai pû aller que jusqu'à trois, et c'est un tort. Vous

voyez en moi milord Wasterbooroug, le signor Tourloupini, et monsieur Moutonnet, votre petit serviteur de tout mon cœur.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, GEORGET.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, d'un air embarrassé.

Georget, je parie que tu n'avais pas deviné que c'était une même personne; moi, j'avais vu le jeu. C'est une facétie du président. Tu vas voir sa lettre.

(Elle lit.)

« Mademoiselle,

« D'après votre dernier mot, je viens de con-
« clure, d'une manière irrévocable, le mariage de
« mon neveu, à qui j'assure tout mon bien; ce
« qui m'empêchera d'être à l'avenir, aussi natu-
« rellement que par le passé, votre très-humble
« serviteur. »

GEORGET.

Mamselle avait-elle aussi deviné celui-là? Savez-vous que vous avez tout l'air d' rester fille?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Regarde-moi donc; une figure comme cela peut-elle craindre quelque chose? Pour un de perdu, cent de retrouvés.

Digitized by Google

GEORGET.

Oui, mais en attendant.....

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En attendant, je suis une leçon pour les jeunes filles qui veulent courir plusieurs lièvres à la fois, et qui restent entre deux selles.....

(Elle fait la révérence et s'assied par terre.)

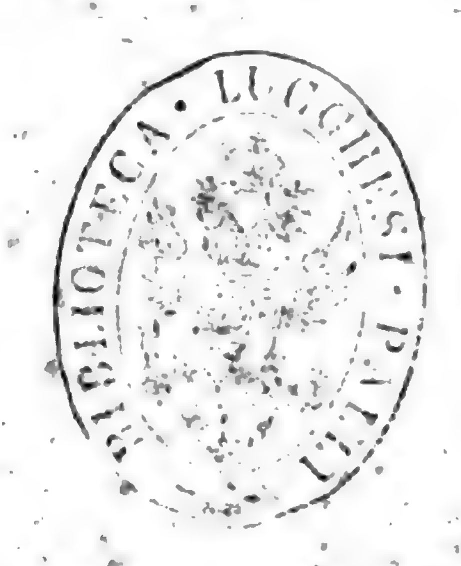
Digitized by Google

Digitized by Google

LE DUEL,

OU

QUI PERD PÈCHE.



PERSONNAGES.

MADAME DERVILLE.
HIPPOLYTE, son petit-fils.
FÉLIX, cousin d'Hippolyte.
SAINT-LÉGER, ami d'Hippolyte.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

BIBLIOTECA

LE DUEL.

SCÈNE I.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE.

MADAME DERVILLE.

Non, je ne te laisserai pas; je suis ta grand'mère; j'ai le droit de te donner des conseils, et je t'en donnerai.

HIPPOLYTE.

Je les recevrai toujours avec beaucoup de respect.

MADAME DERVILLE.

Tu les recevras comme tu voudras, mais tu les recevras. Les conseils d'une femme de mon âge ont d'ailleurs cela de bon, que l'on peut les traiter de radotage au besoin. Je ne vois donc pas pourquoi j'hésiterais à te dire tout ce que je pense de ta conduite depuis que tu es à Paris.

HIPPOLYTE.

Il n'y a rien à redire à ma conduite.

MADAME DERVILLE.

Tu me comprends bien. Il y a deux ans que ton père fut victime d'une disgrâce fort injuste assuré-

Digitized by Google

ment, mais qu'il pouvait faire adoucir; au lieu de cela, il se cabre, il fait le jeune homme, et ne veut plus entendre à rien. Il quitte Paris, t'emmène avec lui, et vous voilà confinés, comme deux ours, au fond de la Bretagne. A mon âge, une séparation paraît éternelle. J'écris lettre sur lettre, dans l'espoir de faire changer cette résolution; ton père est inflexible. Je me borne enfin à lui demander qu'il te permette au moins de venir passer quelque temps à Paris auprès de moi; il y consent; et, quand je devrais me féliciter de ce bonheur, tu t'arranges si bien qu'en vérité je ne sais plus qu'en penser.

HIPPOLYTE, en riant.

Voilà un reproche qui me serait bien sensible, si je ne savais pas qu'aujourd'hui la mode à Paris est de ne parler que par énigmes.

MADAME DERVILLE.

Je ne suis plus les modes depuis long-temps, et tu peux croire que je te parle très-franchement. Je vois avec peine qu'un homme de ton âge se soit mis dans la tête de ne pouvoir supporter personne. Je ne sais quelle perfection idéale vous avez rêvée dans votre Bretagne; mais quand toi et ton père vous n'auriez jamais connu le monde, vous ne me paraîtriez pas plus sauvages. La solitude fausse parfois le jugement; c'est surtout ce qui me faisait désirer de te ramener à Paris.

HIPPOLYTE.

Vous m'étonnez, madame.

Digitized by Google

MADAME DERVILLE.

Madame! Allons, voilà que je ne suis même plus sa mère.

HIPPOLYTE, lui baisant la main.

O ciel! et la meilleure des mères! Mais je ne vois pas ce que vous voulez de moi. Quand nous avons quitté Paris, la société n'était que ridicule, et l'on pouvait encore en rire; mais elle est devenue insoutenable. Vous en conviendriez vous-même, si vous n'aviez pas décidé de me faire la guerre.

MADAME DERVILLE.

Qu'elle soit insoutenable, est-ce une raison pour aller rompre des lances partout, comme tu le fais?

HIPPOLYTE.

Si vous appelez rompre des lances ne pas vouloir paraître dupe de toutes les hypocrisies dont on est assailli; s'il faut absolument renoncer à toute dignité pour servir de compère dans chaque parade qu'on improvisera devant moi, j'aime mieux vivre seul, en vérité.

MADAME DERVILLE.

Comme Gil-Blas, qui prenait sa mauvaise humeur pour de la philosophie.

HIPPOLYTE.

Vous n'allez plus dans le monde, vous ne savez pas ce qu'il est devenu. Il y a une affectation de vertus, une impudence d'exaltation à froid, une humilité orgueilleuse qui révoltent. Les personnes que vous recevez sont choisies apparemment; car soyez per-

Digitized by Google

suadée que votre sang bouillonnerait comme le mien, si vous voyiez, si vous entendiez tout ce que je vois, tout ce que j'entends.

MADAME DERVILLE.

Mon sang a été rafraîchi par bien des hivers, mon enfant; je ne sais plus ce qui le ferait bouillonner aujourd'hui. Et quant à cette hypocrisie dont tu te plains si amèrement, j'en ai vu de tant d'espèces! Dans ma jeunesse, on était encore hypocrite pour ou contre Jansénius ou Molina. Ah! dame, je te parle du temps du déluge! Plus tard, l'hypocrisie s'appliquait à de la musique. Des gens qui ne connaissaient pas la valeur d'une note, qui avaient des oreilles d'airain, s'extasiaient au nom de Gluck ou de Piccini. Ensuite, on a été hypocrite de philosophie, de philanthropie, de mauvaises mœurs, de réforme de tout genre. Tu as vu comme moi l'hypocrisie de la gloire que l'on mettait au-dessus de l'honneur; tu vois celle-ci; tu es jeune, et tu en verras d'autres qui feront bouillonner ton sang jusqu'à l'âge où le sang ne bouillonne plus.

HIPPOLYTE.

Comme je serai toujours raisonnable.....

MADAME DERVILLE.

Oui, sans doute; mais s'il y avait beaucoup de gens raisonnables comme toi en France, on manquerait de Petites-Maisons pour les loger.

HIPPOLYTE.

Dans toutes les hypocrisies que vous m'avez nom-

Digitized by Google

mées, je ne vois que des travers d'esprit; mais dans celle qui règne aujourd'hui, il n'y a que de la cupidité. L'hypocrisie, a-t-on dit, est un hommage rendu à la vertu; bien, quand c'est pour cacher quelque défaut, quelque vice; mais quand ce n'est que pour avoir de l'argent, c'est un hommage rendu à l'argent.

MADAME DERVILLE.

Ne crois pas que les hommes aient été plus désintéressés dans un temps que dans un autre. On faisait très-bien ses affaires avec Jansénius ou Molina. Ces noms-là étaient toujours sous la protection d'hommes puissans, qui payaient fort largement leurs adeptes, et qu'on dupait en flattant leur manie, comme on dupe ceux d'aujourd'hui.

HIPPOLYTE.

Alors, il faut retourner dans les bois.

MADAME DERVILLE.

Non; il ne faut que se faire le raisonnement que je me suis fait quand j'avais encore besoin de raisonner. La société, me disais-je, n'est composée que de mendians. En veut-on aux mendians que l'on trouve dans les places publiques, de toutes les ruses qu'ils emploient pour attirer l'attention des passans? Est-il jamais venu à l'idée de personne de leur reprocher les emplâtres dont ils se couvrent, ou les jambes de bois dont ils feignent d'avoir besoin? Eh bien, en regardant de même d'autres mendians qu'on rencontre dans le monde, au lieu de se laisser suffoquer à la vue des stratagèmes qu'ils inventent pour

attirer aussi l'attention sur eux, il faut se dire tout simplement : « C'est leur emplâtre ou leur jambe de bois. »

HIPPOLYTE.

Je vous comprends fort bien, et j'emploierais volontiers ce remède, si vos mendians de salons voulaient me tenir quitte pour cela; mais ils veulent me convertir, et je ne pourrais pas dire de quel jargon ils se servent; mais il est certain que, pour avoir cherché à le deviner, je me suis senti comme imbécile. Je doutais de moi-même; et si je ne me fusse répété cent fois que je ne voulais rien, que je ne demandais rien, qu'aucune place, aucun argent ne me tentaient, je n'aurais pas été sans quelque inquiétude. Il est clair que je suis un réprouvé.

MADAME DERVILLE.

Rassure-toi à cet égard; je suis bon juge, et je puis t'assurer qu'à tes bouillonnemens près, tu es un excellent jeune homme.

HIPPOLYTE.

Je vais plus loin que vous, car je trouve que mes bouillonnemens en sont la preuve.

MADAME DERVILLE.

A la bonne heure! Mais à présent que ta réputation est faite, que tu ne peux plus y ajouter; à présent que te voilà renommé comme le plus grand ennemi de toutes les faussetés en circulation, fais quelque chose pour moi. Je suis vieille, bien vieille! puisqu'après avoir fait si long-temps un secret de

Digitized by Google

mon âge, je mets à présent de la coquetterie à l'avouer, n'effarouche pas, je t'en conjure, par des éclats déplacés, le peu de personnes qui veulent bien ne pas m'abandonner tout-à-fait. J'avais compté sur toi pour m'acquitter des visites que je ne puis plus rendre; je t'envoyais partout comme mon représentant; j'ai bien réussi : mon représentant n'est qu'un don Quichotte!

HIPPOLYTE.

Ma chère maman, que n'employez-vous à cet office mon cousin Félix qui demeure avec vous, et que vous dites si charmant?

MADAME DERVILLE.

Ton cousin Félix n'est que mon petit-neveu, et l'honneur qu'il peut me faire ne m'est pas aussi direct que celui qui me viendrait par toi. Certainement, Félix est aimable; toutes les vieilles de ma connaissance en sont dans l'admiration. Il est doux, il est complaisant, rien ne lui coûte pour se faire bien venir de tout le monde. Avec moi surtout c'est un miracle de soins et d'attentions; jamais la plus légère humeur, la moindre contrariété. Je crois bien qu'il pense quelquefois que je suis plus âgée que lui, et qu'il y aurait de l'injustice de ma part à l'éloigner tout-à-fait de ma succession; c'est tout naturel. Dans ce monde-ci, rien pour rien. Mais je voudrais qu'il pût deviner que je ne l'oublierais pas davantage quand il serait un peu moins flexible.

HIPPOLYTE.

Je suis bien curieux de le revoir et d'admirer les

Digitized by Google

progrès qu'il a pu faire depuis deux ans que nous sommes séparés.

MADAME DERVILLE.

Il revient aujourd'hui. Le voyage qu'il a été obligé de faire le contrariait beaucoup, à cause de ton arrivée; mais il ne pouvait pas s'en dispenser.

HIPPOLYTE.

Je vais l'étudier avec le plus grand soin, et tâcher, autant qu'il sera en mon pouvoir, de marcher sur des traces aussi glorieuses.

MADAME DERVILLE.

Ne t'en avise pas; ce serait à mourir d'ennui. Il est peut-être agréable d'avoir auprès de soi une personne de son caractère; mais ce serait trop d'en avoir deux. Je ne te demande pas de nouvelles qualités; je te demande, au contraire, d'adoucir celles que tu as.

HIPPOLYTE, lui prenant la main avec amitié.

Allons, allons, je veux devenir parfait; je veux tout croire, tout admirer. Le monde n'est certainement composé que de douces colombes et d'innocens agneaux; chacun est prêt à se sacrifier pour le bonheur de tous. L'égoïsme a déserté la France; on n'en voit de traces nulle part. Personne n'a rien à cacher; la candeur est dans toutes les âmes, et si l'on peut se plaindre de quelque chose, c'est de n'avoir plus rien à blâmer.

MADAME DERVILLE.

Prends-le sur ce ton, c'est très-bien; j'aime mieux

cela que des emportemens, et tu pourras du moins espérer de mettre les rieurs de ton côté; car voilà ce qui est rassurant dans chaque comédie que l'on joue, c'est qu'il y a toujours des spectateurs désintéressés. On ne peut pas payer tout le monde; et ces spectateurs demandent une autre pièce quand celle-là les ennuie.

HIPPOLYTE.

Mais les comédiens se retirent bien nantis.

MADAME DERVILLE.

Ceux-là ou d'autres, peu importe.

HIPPOLYTE.

Que les hypocrites actuels soient honnis comme ils le méritent, je ne demande plus rien.

MADAME DERVILLE.

Enfant, tu les auras bientôt oubliés pour entrer de nouveau en fureur contre ceux qui les remplaceront. Mais voici ton cousin Félix.

SCÈNE II.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE, FÉLIX.

FÉLIX, *d'un ton doucereux.*

Bonjour, ma bonne tante, bonjour, cher Hippolyte; combien j'ai désiré cette heureuse réunion! Je reviens d'un endroit délicieux, où l'on a eu pour moi les soins les plus touchans; mais vous n'étiez là

Digitized by Google

ni l'un ni l'autre, et mon âme n'était pas contente.

MADAME DERVILLE.

Ton divertissement a-t-il réussi?

FÉLIX.

Au-delà de toute expression. Cette fête de famille était vraiment celle du sentiment; on était ému, on était attendri, et au dénoûment chacun fondait en larmes.

HIPPOLYTE.

Dans un divertissement?

FÉLIX.

Oui, mon ami. Mais n'y a-t-il pas des larmes qui viennent du cœur, et qui font plus de bien que les éclats bruyans de la joie?

MADAME DERVILLE, à Hippolyte qui regarde son cousin d'un air d'étonnement.

Tu ne conçois pas cela, toi qui aimes les éclats. Félix est doux et pacifique, et quoique tu sois toujours prêt à faire la guerre, comme vous êtes bons tous les deux, je suis sûre que vous vous entendrez fort bien ensemble. Adieu, mes enfans, je vous laisse. (Elle prend la main d'Hippolyte, et lui dit bas avec une intention marquée.) Adieu, Hippolyte; sois sage.

FÉLIX.

Ma bonne tante, voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à votre appartement?

MADAME DERVILLE.

Eh! non. Je ne suis plus un enfant; on peut me laisser aller toute seule.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, FÉLIX.

HIPPOLYTE.

Excellente femme! quelle sérénité à son âge!

FÉLIX.

Tu as dû la trouver changée?

HIPPOLYTE.

Pas du tout.

FÉLIX.

Cependant, depuis six mois, c'est bien sensible; et ton père a agi de prudence en t'envoyant auprès d'elle.

HIPPOLYTE, d'un ton sévère.

Mon père n'a pas tant de prévoyance. Mais changeons de discours : tu es donc poëte?

FÉLIX.

Ne badine pas : j'ai des succès, de grands succès; j'ai déjà fait gémir la presse.

HIPPOLYTE.

Et le libraire, peut-être. Ta muse, à ce qu'il me paraît, est vouée au genre sentimental.

FÉLIX.

Ma muse est chaste et pure comme la fille du désert; toutes mes pensées, dirigées vers les hautes

Digitized by Google

régions, ne me permettraient pas de descendre à des sujets terrestres et mondains. C'est profaner la poésie, qui est le langage des dieux, que d'en revêtir des conceptions réprouvées par la morale. Je fais des odes; et, pour concilier autant que possible la faiblesse humaine avec la sévérité de mes préceptes, je tâche de toucher la terre avec l'un de mes pieds, tandis que de l'autre je m'élance dans le ciel.

HIPPOLYTE.

Cela ne laisse pas que de faire une grande enjambée.

FÉLIX.

Cher Hippolyte, crois-moi, quitte ce ton de plaisanterie que le bon goût réprouve tout-à-fait aujourd'hui. Le monde a revêtu une forme nouvelle; nous ne sommes plus au temps des saturnales de l'esprit, où tout passait pourvu qu'il excitât le rire; nous sommes graves jusque dans notre gaieté.

HIPPOLYTE.

Veux-tu que je continue ce tableau? Nous ne nous occupons plus de médisance, et nous nous arrachons les satires que l'on fait contre nos amis. Nous ne fréquentons plus les spectacles, et, dès six heures, il n'y a plus de place dans aucun. Nous fuyons toute espèce de fêtes, et aucune démarche ne nous coûte pour nous procurer une invitation de bal chez des inconnus. Nous visons à toutes les perfections, et nous sommes vains jusqu'à la puérilité, envieux sans aucune mesure, gourmands comme des enfans, joueurs, libertins, et nous n'avons pour couvrir ces

vices qu'une fausseté insigne, et qui est pire que tout le reste.

FÉLIX.

Hippolyte, cher Hippolyte, de quel démon es-tu donc possédé? Juste ciel! ne va pas blasphémer de la sorte, tu troublerais la société jusque dans ses fondemens.

HIPPOLYTE.

Ne vois-tu pas que je plaisante? Suis-je depuis assez de temps à Paris pour avoir vu tout cela? C'est un tableau de fantaisie qui ne ressemble à rien. La France a été corrompue, il faut l'avouer; mais aussitôt qu'on l'a voulu elle est devenue parfaite; il n'en a coûté que de le vouloir, et l'on aurait eu grand tort de différer davantage, car cela n'a dérangé personne.

FÉLIX.

Si c'est ainsi que l'on pense en province, je me félicite bien de ne jamais avoir quitté Paris.

HIPPOLYTE.

En effet, Paris est la ville sans tache; c'est la métropole de ces honnêtes chevaliers d'industrie qui font éclore chaque jour une invention nouvelle. Par malheur, la précipitation qu'ils y mettent se reconnaît à la grossièreté de leur ouvrage; mais que leur importe, s'ils en retirent le prix qu'ils s'en étaient promis?

FÉLIX.

Ton père a de la fortune, mon ami; celle de ta grand'mère ne vous échappera pas; tu peux parler

comme bon te semble. Mais si un jeune homme comme moi, qui n'ai rien, tenait de semblables discours, il faudrait qu'il renonçât à jamais à se faire un sort.

HIPPOLYTE.

Voilà qui est bien : cet aveu est franc ; cela me plaît. Pourquoi chacun ne s'explique-t-il pas ainsi ? Que pourrait-on répondre à des gens qui vous diraient tout bonnement : « Je ne puis pas parler comme vous, j'ai besoin d'une place, il faut bien que je me conduise comme je le fais. »

FÉLIX.

Cela serait fort amusant, tout le monde dirait la même chose.

HIPPOLYTE, *en riant.*

Tout le monde ! c'est beaucoup. Quoi ! tout le monde aujourd'hui a besoin de places ?

FÉLIX.

Que veux-tu, mon cher ? Le luxe envahit tout.

HIPPOLYTE.

Et qu'est-ce donc alors que cette réforme que tu me vantais tout à l'heure ?

FÉLIX.

Elle n'est pas encore complète ; et les gens qui se sont imposé le devoir de la tenter ont bien senti qu'ils ne pouvaient le faire avec quelque espérance de succès qu'en se conformant à la faiblesse du siècle. C'est ce qui explique leur empressement à se charger

d'emplois importans qui les mettent à même de répandre beaucoup de grâces.

HIPPOLYTE.

Que je les plains! Ainsi c'est notre perversité qui les contraint à tenir un état de souverains. Ces somptueux dîners qu'ils donnent, ces palais magnifiques qu'ils habitent, ces salons resplendissans qu'ils tiennent ouverts à tous venans, sont autant de sacrifices que nous leur imposons. Ils aspirent à la vie ascétique, et nous les forçons à s'entourer de toutes les pompes de l'enfer.

FÉLIX.

Il est impossible de parler raison avec toi.

HIPPOLYTE.

Ces martyrs d'une nouvelle espèce te sont-ils bons à quelque chose au moins? Je t'assure que cette question est de très-bonne foi et que je ne te pardonnerais pas de te faire leur panégyriste sans aucun dédommagement. Tiens-tu à quelqu'un d'entre eux? T'es-tu fait un état?

FÉLIX.

Je n'ai qu'une position. Aujourd'hui qu'on a besoin d'hommes de lettres pour une foule de choses, j'ai cherché à me distinguer parmi ceux qui peuvent inspirer le plus de confiance.

HIPPOLYTE.

J'entends, tu es comme en magasin. Mais êtes-vous beaucoup de concurrens dans le même genre?

FÉLIX.

Que trop, malheureusement. Il n'y a pas assez d'états pour les jeunes gens qui ont reçu de l'éducation et qui veulent vivre honorablement.

HIPPOLYTE.

C'est-à-dire à rien faire.

FÉLIX.

Ceux qui n'ont pas de conscience regardent d'où vient le vent, et ils se laissent pousser; d'autres plus heureux trouvent que les opinions qui règnent sont d'accord avec les leurs, et ils se mettent à les servir. Mais souvent on les confond tous ensemble, et ceux qui manquent de conscience arrivent presque toujours les premiers.

HIPPOLYTE.

C'est fatal. Pauvre Félix! Ainsi vous êtes tous là avec vos consciences à attendre quelqu'un d'assez fin pour les démêler. Ce n'est pas une petite besogne pour ce quelqu'un-là. Combien comptes-tu de consciencieux à peu près?

FÉLIX.

En vérité, je ne connais que moi et un autre jeune homme cependant, mais qui est mort l'année dernière.

HIPPOLYTE.

A ta place, au lieu de me faire le champion d'une ingrate coterie, je travaillerais pour le public; je ferais des pièces de théâtre.

FÉLIX.

Le ciel m'en préserve; je crains trop de me susciter des ennemis.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Tu t'arrangerais. Tu ne peindrais pas les hommes tels qu'ils sont, tu les peindrais tels qu'ils veulent paraître. Avec cela on se fait adorer.

FÉLIX.

Non, non, je ne veux rien composer d'important que je ne me sois mis dans une position littéraire.

HIPPOLYTE.

Et comment te mettras-tu dans une semblable position, si tu ne fais rien d'important?

FÉLIX.

Avec des protecteurs, mon cher, avec des protecteurs; il n'y a que cela. Un peu de complaisance, quelques légères flatteries peut-être, de la docilité, par exemple, et il est impossible que je ne parvienne pas à obtenir quelques unes de ces places qui demandent de la fermeté et un caractère sûr.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, FÉLIX, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Bonjour, Hippolyte. (Apercevant Félix.) Ah! ah! monsieur Félix, je suis bien votre serviteur.

FÉLIX.

Monsieur de Saint-Léger, je vous salue.

Digitized by Google

SAINT-LÉGER.

Je vous croyais encore au château de Prily. Vous y avez fait des merveilles, à ce qu'il paraît. Aux doux accens de votre lyre, deux beaux-frères, ennemis jurés, y ont donné le spectacle d'une réconciliation solennelle; mais, d'après ce que je viens d'entendre dire, cet élan généreux n'aurait duré que le temps de la représentation... Il est certain que leurs hommes d'affaires n'en continuent pas moins leurs vieilles procédures, et que les sommations vont toujours leur train.

FÉLIX.

Ah! le méchant qui gâte mon bonheur! Je croyais avoir fait une bonne action, je n'aurai fait que de bons vers.

SAINT-LÉGER.

Vous aurez la meilleure part; car de bons vers sont beaucoup plus rares que de bonnes actions.

FÉLIX.

Cœur endurci! vous ne jugez que selon le monde. Croyez pourtant qu'il y a quelque chose au-dessus de la vanité.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Ne dirait-on pas d'un sage? Je ne croyais pas que vous le connussiez.

HIPPOLYTE.

C'est mon cousin.

SAINT-LÉGER.

Vraiment? Mais savez-vous que c'est une illustration pour votre famille?

HIPPOLYTE.

A-t-il réellement quelque réputation?

SAINT-LÉGER.

C'est le troubadour des douairières. Il a une clientelle de vieilles femmes pour lesquelles il est comme une espèçe de directeur; elles le choient, elles le prônent; lui, en échange, leur fait des lectures de petits vers, et leur prépare les jugemens qu'elles doivent porter dans le monde sur les ouvrages nouveaux.

HIPPOLYTE.

Comment, avec un tel patronage, est-il aussi peu avancé?

SAINT-LÉGER.

Mais il est bien.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Ce n'est pas ce qu'il dit.

SAINT-LÉGER.

Parce que c'est un ambitieux. Rien qu'en vers d'occasion, il se fait près d'un millier d'écus par an; ce qui ne l'empêche pas d'avoir une ou deux de ces places qui sont tout-à-fait inconnues du public, mais que ces petits messieurs savent fort bien apprécier.

HIPPOLYTE.

Ce que vous me dites me fait grand plaisir, et je suis fâché qu'il n'ait pas été plus franc avec moi.

SAINT-LÉGER.

Il est tout mystère. Je ne serais pas plus avancé que vous, si je ne connaissais pas des jeunes gens qui suivent la même carrière que lui, et qui, je vous assure, l'estiment fort heureux. Mais, tenez, c'est un des assidus de la vieille baronne d'Olmont, chez laquelle vous avez fait hier une sortie si vigoureuse.

HIPPOLYTE.

Comment savez-vous cela?

SAINT-LÉGER.

Je suis entré chez la baronne au moment où vous la quittiez, et je l'ai trouvée, elle et cette bonne madame Opreuil, dans un état de stupeur que vous ne pouvez pas vous figurer. Ces dames avaient décidé que la jeunesse était tout-à-fait régénérée, qu'elle était soumise, qu'elle était confiante; elles en donnaient pour preuve des jeunes gens comme votre

Digitized by Google

cousin, qui sont tout ce qu'on veut, suivant les personnes avec lesquelles ils se trouvent; et voilà que vous venez détruire cet échafaudage de sécurité.

HIPPOLYTE.

Elles ne m'ont pas compris. Mon éducation m'a préservé, Dieu merci, des erreurs d'une philosophie désespérante. Je parle toujours convenablement de choses que je respecte; je ne pourrais pas même entendre de sang-froid la plus légère plaisanterie sur ce sujet.

SAINT-LÉGER.

J'en suis persuadé. Tous les jeunes gens bien nés sont comme vous. Mais, dans un temps où les opinions sont représentées par tel ou tel homme, il faut respecter ces hommes avant tout. Bien loin de là, vous avez l'irrévérence de soulever les masques; rien ne vous arrête, ni les dignités dont on est revêtu, ni les hauts emplois qu'on occupe. Aussitôt que vous croyez avoir reconnu un hypocrite, vous ne faites aucune difficulté de le nommer.... Et vous venez nous parler de votre foi! La foi qu'on demande aujourd'hui, c'est de la crédulité.

HIPPOLYTE.

Avez-vous essayé de me défendre?

SAINT-LÉGER.

Moi! bien au contraire; j'ai encore enchéri sur ce que disaient ces dames.

HIPPOLYTE.

Quelle plaisanterie!

Digitized by Google

SAINT-LÉGER.

Ce n'est point une plaisanterie. J'ai déclaré que je ne m'étais lié avec vous au collége que parce que j'étais loin de prévoir que vous tourneriez ainsi; mais que, si vous persistiez, je cesserais tout-à-fait de vous voir. (Il rit.) Elles étaient enchantées de moi.

HIPPOLYTE, riant.

Vous êtes donc un monstre?

SAINT-LÉGER.

Un véritable monstre. Je me suis établi comme cela dans toutes les maisons austères, et l'on m'y tient quitte des vertus qui me manquent, parce que je me suis fait médisant.

HIPPOLYTE.

J'aimerais mieux n'y jamais aller.

SAINT-LÉGER.

Vous n'y entendez rien, mon cher Hippolyte; vous êtes tout-à-fait de province. Pourquoi donc renoncer à se faire convertir par une foule de jolies femmes qui ont la manie des conversions? Pourquoi s'interdire la facilité de leur faire des aveux qu'elles sont bien obligées d'écouter, et qu'on arrange toujours de façon à les embarrasser? car enfin ce ne sont pas des docteurs. Tant que cet entêtement durera, je veux être un des plus entêtés. Le siècle offre tant de ressources d'ailleurs! Je connais une femme bonne, naturelle, comme vous l'aimeriez. Toutes ses matinées sont employées à des œuvres charitables; elle pos-

sède à fond le petit bavardage obligé des quêtes à domicile; elle sait dans quelles mains elle peut verser avec fruit le produit des aumônes qu'elle a reçues; il semblerait que c'est toute son occupation, qu'elle n'a pas une autre idée dans la tête. Eh bien, comme cette femme se pique de franchise et qu'elle ne veut pas qu'on la soupçonne d'un rigorisme ridicule, tout en remplissant le matin les devoirs les plus sérieux, elle accepte pour le soir telle invitation qu'on lui fait. Elle est de toutes les fêtes, de tous les bals, de tous les concerts; elle ne manque pas une seule première représentation; et la femme la plus exemplaire de Paris est une femme qu'on ne trouve jamais chez elle.

HIPPOLYTE.

Certes, cette vertu-là n'est pas d'emprunt. Cette femme fait du bien, elle s'en récompense; rien de plus juste.

SAINT-LÉGER.

On la blâme cependant; on la trouve inconséquente; et elle n'est pas comptée parmi les véritables colonnes du parti.

HIPPOLYTE.

Ah! grands dieux! quand je pense que les gens du parti que vous voulez dire accueillent comme leur coryphée Lambert, notre ancien professeur.

SAINT-LÉGER.

Je le sais bien.

HIPPOLYTE.

Lambert, qui nous avouait, il n'y a pas encore

Digitized by Google

quatre ans, sans préambule, sans y faire la moindre petite façon, qu'il était républicain et athée!

SAINT-LÉGER.

Lambert était logé aux frais de l'Etat; il lui fallait changer d'opinion ou de logement; il a préféré changer d'opinion : c'est moins coûteux.

HIPPOLYTE.

Je ne puis pas rire de cela; j'ai un fonds de sincérité qui s'y oppose.

SAINT-LÉGER.

Qui vous dit qu'il ne soit pas de bonne foi? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est aussi tranchant dans sa nouvelle doctrine qu'il l'était pour ses anciennes erreurs; il tonne contre les rebelles et veut impérieusement que l'on soit aussi soumis que lui.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ai encore rencontré dans aucun salon. Il me semble qu'il doit y être emprunté.

SAINT-LÉGER.

Non; il porte la tête assez haute. Ce n'est pas que, pour ceux qui y regardent de près, on ne puisse reconnaître un certain air d'aisance gauche, qu'on remarque dans les gens accoutumés à aller au parterre, et qui se trouvent par hasard aux premières loges. Mais je me suis fait une loi de le ménager; c'est un de mes protecteurs et celui qui répond le plus volontiers de la solidité de mes principes.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Vous voilà bien avancé.

SAINT-LÉGER.

Je ne fais fi de rien. C'est cependant à cette prudence que je dois d'avoir un sort fort heureux. J'ai dans ma famille deux femmes entièrement dans tout ceci, et qui, ayant renoncé au monde, n'ont d'autre affaire que de pousser leurs maris, leurs enfans, leurs neveux, leurs cousins, puis leurs amis, leurs connaissances. Ce qu'elles ont fait pour moi est inouï. Elles seules pourraient dire à quel titre elles m'ont procuré une existence fort honorable.

HIPPOLYTE, d'un air contraint.

J'applaudis à votre bonheur, et je le ferais encore plus volontiers si je pouvais ignorer que les dispensateurs de ces grâces, si généreux pour les uns, se montrent en même temps d'une rigueur extrême à l'égard de gens recommandables qui ne sont protégés que par leurs talens et les services qu'ils ont rendus à l'Etat.

SAINT-LÉGER.

Vous voulez parler de votre père; vous avez raison de conserver de la rancune pour la manière inconcevable dont on l'a traité. Mais ce sont de ces souvenirs que l'on doit écarter des conversations, si l'on ne veut pas tomber dans les personnalités qui gâtent tout.

HIPPOLYTE.

Il est vrai que mes personnalités ne sont pas si

Digitized by Google

agréables que les vôtres. La faute en est au ciel, qui ne m'a pas pourvu de parentes officieuses comme celles qu'il vous a données.

SAINT-LÉGER, riant.

Réellement, seriez-vous envieux de mon sort?

HIPPOLYTE.

Je manquerais de beaucoup de qualités pour pouvoir le conserver.

SAINT-LÉGER, toujours avec gaieté.

Il va peut-être m'accuser d'hypocrisie.

HIPPOLYTE.

Il y a plusieurs sortes d'affectation.

SAINT-LÉGER.

Je crois en vérité que vous vous fâchez.

HIPPOLYTE.

Je n'en ai pas, comme vous, tout-à-fait perdu l'habitude.

SAINT-LÉGER.

Comme moi! Mais c'est direct cela. Vous verrez qu'il faudra que je me fâche aussi pour lui prouver que j'ai le caractère aussi bon que lui.

HIPPOLYTE.

Vous aurez des cautions qui attesteront que vous l'avez beaucoup meilleur.

SAINT-LÉGER.

Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce une

Google

scène que vous jouez? D'honneur, je n'y comprends rien; expliquez-vous.

HIPPOLYTE.

Volontiers. Quoique vous vous soyez fait une habitude de ne vouloir rien envisager que du côté plaisant, vous ne trouverez cependant pas ridicule que, dans l'oubli où l'on a mis mon père, je me permette de juger d'une autre façon que vous les allures de ceux qui nous mènent.

SAINT-LÉGER.

Chut. Je ne parle jamais de ces choses-là. Vous me demanderez pourquoi? Je vous répondrai que c'est par la difficulté que j'éprouve toujours quand je n'ai que des éloges à donner. Pour moi, à quelques injustices près, et qui sont inévitables, je pense que ceux qui nous mènent nous mènent fort bien; jamais on n'a été plus libre, plus tranquille, plus heureux.

HIPPOLYTE.

C'est ce que répètent sans cesse les gens qui se sont vendus.

SAINT-LÉGER.

Il faut bien se vendre quelquefois pour savoir ce qu'on vaut.

HIPPOLYTE.

Au surplus, tant qu'ils sont en place, les ministres sont toujours les plus grands hommes du monde: ce sont de vastes génies, des têtes d'une organisation particulière. Qu'ils tombent, vous ne trouvez plus rien; tout est effacé; et souvent ils valent encore moins qu'avant leur élévation.

Digitized by Google

SAINT-LÉGER, se frottant les mains.

Je ne les vois plus quand ils en sont là. (Hippolyte regarde Saint-Léger d'un air de hauteur et fait quelques pas pour s'en aller.) Où allez-vous donc? (Avec le plus grand sérieux.) Est-ce que ma présence vous gênerait?

HIPPOLYTE.

Je ne suis pas assez du monde pour supporter une conversation politique avec vous.

SAINT-LÉGER.

Quant à moi, je sais tout supporter, excepté l'intention de me faire une insulte.

(Madame Derville paraît dans le fond du théâtre.)

HIPPOLYTE.

S'il en est ainsi, vous devriez donc éviter d'aigrir, par l'ostentation de vos félicités, des gens qui cependant n'en voudraient pas au prix qu'elles vous coûtent.

SAINT-LÉGER.

Je connais votre infirmité, mon cher, et je ne m'amuserai pas à établir entre nous un dialogue de matamore. Au fait, est-ce un duel que vous voulez? Parlez. Je ne suis pas maladroit; et je puis m'engager à ne vous tirer que la trop grande quantité de sang qui vous porte à la tête.

HIPPOLYTE.

Finissons, monsieur. Est-ce aujourd'hui? à quelle heure?

SAINT-LÉGER.

Dans une demi-heure; je viendrai vous prendre ici. Quelles sont vos armes?

(Madame Derville se retire après avoir fait des signes qui indiquent qu'elle va agir selon ce qu'elle vient d'entendre.)

HIPPOLYTE.

Des pistolets.

SAINT-LÉGER, à part, en s'en allant.

Il est fou.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, seul. Il se promène à grands pas.

Je ne me repens pas de ce que j'ai fait. C'est être trop faible aussi que de se laisser continuellement mystifier par des gens qui ne vivent qu'à nos dépens. Que veulent-ils donc qu'on admire dans leur conduite? la peine qu'ils veulent bien prendre d'émarger chaque mois des états d'appointemens? Avoir le front d'appeler cela une existence honorable! Ce qui est honorable, c'est de gagner l'argent qu'on reçoit.

SCÈNE VII.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE.

(Madame Derville s'arrête un moment pour considérer Hippolyte, et se prépare un maintien avant de l'aborder.)

HIPPOLYTE, l'apercevant.

C'est vous, ma bonne mère?

MADAME DERVILLE.

Oui, mon enfant, c'est moi, bien embarrassée

Digitized by Google

pour t'annoncer une nouvelle qui me comble de joie, mais qui va peut-être te contrarier.

HIPPOLYTE.

Si elle vous comble de joie.....

MADAME DERVILLE.

Ton père est réintégré dans sa place. On vient de me le faire savoir de la manière la plus positive, et je n'ai pas perdu un instant pour venir te le dire.

HIPPOLYTE, avec embarras.

Maman..... croyez-vous ?.... Il faudrait être bien sûr..... Vous n'écrirez pas encore..... Mon père est si heureux..... Et puis les personnes qui vous donnent cet avis ne pourraient-elles pas s'être trompées ?

MADAME DERVILLE.

Je te dis que rien n'est plus certain.

HIPPOLYTE.

La réparation d'une injustice me semble une chose si extraordinaire du temps qui court.....

MADAME DERVILLE.

Il n'y a pas eu d'injustice, mais seulement un malentendu..... Enfin, vous allez revenir à Paris; je ne pense plus qu'à cela.

HIPPOLYTE.

Si vous eussiez consenti à nous suivre en Bretagne, je vous assure que je n'aurais jamais désiré de revoir la capitale.

Digitized by Google

MADAME DERVILLE.

En définitive, n'ai-je pas bien fait de ne pas vous écouter? Ton père est encore jeune, tu es un enfant; cette retraite prématurée ne convenait ni à l'un ni à l'autre. Mais tu dois penser qu'à présent il va falloir t'observer davantage. Tu n'es plus le fils d'un proscrit; rien n'aurait mauvaise grâce comme de faire paraître une humeur qui n'a plus d'excuse. Réfléchis à cela, mon ami; ménage la position de ton père; et, puisque tu connais si bien ce monde-ci, n'oublie pas qu'il est toujours à l'affût des places, et qu'une boutade fort innocente pour toi qui n'as que de bonnes intentions, peut être envenimée par la jalousie, et devenir un crime irrémissible. Ce n'est pas que je prétende te sevrer tout d'un coup; je compte bien, dans les premiers temps, te permettre, avec moi seulement, d'exhaler ta bile contre les ambitieux, les sots, les hypocrites et toutes les autres espèces de gens qu'on n'a jamais vues que de nos jours. C'est trop raisonnable; il y aurait de la barbarie à en agir autrement. Tu me signaleras les injustices, les abus de pouvoir qui parviendront à ta connaissance; nous en gémirons ensemble; nous trouverons que la France est perdue, qu'elle n'a plus de boussole, que chacun veut en faire sa proie, qu'on la tiraille, qu'on la harcelle, que les vœux des honnêtes gens sont repoussés, que le naufrage est imminent, et qu'il n'y a plus qu'à désirer la fin du monde.

HIPPOLYTE.

Ne croyez pas badiner; cela me serait d'un grand soulagement.

Digitized by Google

MADAME DERVILLE.

Comment donc! je n'en doute pas. Cependant ton père exercera paisiblement sa place, et notre petite opposition étant bien secrète, nos envieux n'auront plus de prétexte pour pouvoir nous nuire. Embrasse-moi. Voilà un traité conclu. Je compte sur toi, et je vais écrire en Bretagne. (A part, en s'en allant.) Il ne sait plus où il en est.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, seul.

Mon père est rappelé! Il acceptera, je n'en fais aucun doute. Nous aimions pourtant bien la vie que nous menions dans notre terre; la preuve, c'est que nous le répétions à chaque instant. Enfin, puisqu'il en est décidé autrement, il faut s'y résoudre. Que je voudrais voir la figure que vont faire ces bons voisins qui nous abandonnaient comme des gens disgraciés! La province n'est plus habitable à présent; la lâcheté y est encore plus grande qu'à Paris, le commérage des autorités est si actif! A Paris, du moins, quelque opinion qu'on ait, on trouve toujours quelqu'un à qui parler. En province, il faut être en révolte ouverte, ou dans la dernière servitude; aussi personne ne veut-il plus y vivre. Je saurai bien faire ici un choix d'honnêtes gens hors de toute intrigue, ayant autant que moi l'horreur

Digitized by Google

de ces turlupins déhontés, toujours prêts à jouer la farce du moment. Plus j'y pense, plus je suis enchanté de notre changement de position.

SCÈNE IX.

HIPPOLYTE, FÉLIX.

FÉLIX.

Ah! cher Hippolyte! ah! cher ami, quel bonheur! Nous ne nous quitterons plus; je ne m'en sens pas de joie. Je vais revoir mon oncle, un si excellent oncle, que j'aime tant. Comme tu me regardes! Est-ce que tu ne partages pas mon ravissement?

HIPPOLYTE.

Je ne suis pas poète, je n'ai pas l'imagination si vive que toi.

FÉLIX.

Songe donc que tu ne te sépareras plus de ma tante; et que moi je vais trouver un protecteur naturel dans ton père.

HIPPOLYTE.

Il me semble que tu te protéges bien toi-même.

FÉLIX.

Le ciel m'a doué d'un caractère assez heureux; je le remercie de m'avoir fait naître faible et délicat, comme pour m'avertir que je ne devois contester aucune

Digitized by Google

supériorité. Que le mérite, le talent, le hasard élève quelqu'un qui veuille bien s'intéresser à moi ; il est assuré de mon dévouement. Que veux-tu ? Avec un esprit plus tranchant, j'aurais pu faire plus de bruit ; je cultive les muses et je préfère la paix. Ces puissans du jour, contre lesquels on se déchaîne, sont souvent plus embarrassés que l'homme modeste qui vit à l'ombre de leur protection. Ils s'éclipsent ; mais que le bonheur veuille que leurs successeurs vous continuent le même appui qu'ils vous prêtaient, et la disgrâce sous laquelle ils succombent n'est même pas un événement pour vous.

HIPPOLYTE, à part.

C'est touchant. (Haut.) Félix, veux-tu me faire un plaisir ? laisse-moi.

FÉLIX.

Cher ami, pourquoi veux-tu que je m'en aille ?

HIPPOLYTE.

J'ai à réfléchir.

FÉLIX.

Ce sont justement tes réflexions que je crains. Je tremble qu'il ne te prenne envie de dissuader ton père d'accepter la grâce qu'on lui fait.

HIPPOLYTE.

La grâce !

FÉLIX.

Oui. Toute justice est une grâce, puisqu'on pourrait ne pas vous la rendre.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Quel éloge de la justice !.... Tu ne veux pas me laisser seul ?... Je m'en vais.

FÉLIX.

Eh ! non. Si tu le prends ainsi, je te quitte la place ; mais j'avoue que je ne te conçois pas.

(Il sort.)

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, seul.

A quoi tient-il donc que j'aie provoqué un duel avec Saint-Léger, et que je ne puisse pas même me fâcher contre Félix ? Il est vrai que la nature l'a tellement désarmé, que l'on se regarderait comme un insensé de lui proposer rien de sérieux. Comment, à vingt-cinq ans, a-t-on eu le temps de se faire ainsi ? Et c'est mon cousin ! nous avons la même origine ! le même sang coule dans nos veines ! Ah ! grands dieux ! Saint-Léger, du moins, se moque de lui-même ; à la rigueur, on pourrait s'entendre avec lui..... Ce duel devient bien ridicule dans la circonstance où je me trouve..... S'il fait du bruit, mon père aura le droit de m'accabler de reproches ; je puis lui nuire, faire révoquer l'ordre de son rappel.....

Digitized by Google

SCÈNE XI.

HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER, des pistolets à la main.

Hippolyte, vous voyez que je suis de parole, et que je n'ai pas oublié nos arrangemens.

HIPPOLYTE.

C'est fort bien.

SAINT-LÉGER.

Mais comme aujourd'hui tout doit être bizarre entre nous, nous allons nous battre absolument sans sujet; car il se trouve à présent que je partage entièrement vos opinions. Ne croyez pas au moins que ce soit un subterfuge; nous nous battrons, c'est convenu; mais il est possible que je perde la vie, et je serais désolé que vous conservassiez l'idée que je meurs aussi endiablé des gens qui nous mènent que je vous l'avais paru tantôt. C'est que ce n'est plus cela du tout. Vous êtes étonné; la raison en est toute simple; ils m'ont destitué.

HIPPOLYTE.

Depuis quand?

SAINT-LÉGER.

Pendant le temps que je perdais à les défendre ici. Cela m'a porté malheur.

HIPPOLYTE.

C'est bien prompt.

Digitized by Google

SAINT-LÉGER.

Il paraît qu'il en était question depuis plusieurs jours, s'il faut en croire la lettre que j'ai reçue.

HIPPOLYTE.

Vous n'avez pas quelque espoir?

SAINT-LÉGER, *montrant les pistolets.*

Voilà le seul qui me reste. Mon cher Hyppolyte, nous ne sommes pas tellement ennemis que vous ne preniez bien encore quelque peu d'intérêt à moi. Eh bien, la vérité est que je ne sais ce que je vais devenir. Ah! qu'on fait de mal à la France avec ces déplacemens continuels! Tous ces messieurs, à qui rien ne coûte pour se conserver dans leur position, devraient faire quelquefois réflexion à celles qu'ils dérangent si facilement. Une solliciteuse plus ennuyeuse qu'une autre, et dont on veut se débarrasser, est souvent la cause d'un bouleversement dans le sort d'un galant homme.

HIPPOLYTE, *avec émotion.*

Je n'ose plus vous dire à présent que mon père vient de rentrer en faveur.

SAINT-LÉGER.

Vous auriez tort, car cela me fait grand plaisir. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! il est écrit que cette plaisanterie ne finira pa. ; et voilà notre duel fondé sur de nouvelles bases Il ne s'agit plus que de changer de rôle.

HIPPOLYTE, *lui tendant la main.*

Ne parlons plus de duel.

Digitized by Google

SAINT-LÉGER.

Si fait vraiment; c'est ma seule ressource. D'ailleurs, dans le contentement que vous éprouvez, vous devez trouver mes plaintes injustes; moi, je dois supposer que vous êtes triomphant; c'en est assez pour nous battre.

SCÈNE XII.

MADAME DERVILLE, HIPPOLYTE, SAINT-LÉGER.

MADAME DERVILLE.

Vous battre, mes enfans! Et pour quel sujet, grands dieux? il n'y a pas entre vous de rivalité d'amour? Oh! non. Serait-ce parce que vous différez de sentiment sur quelque pièce de théâtre?

SAINT-LÉGER, riant.

C'est plus sérieux que cela.

MADAME DERVILLE.

Plus sérieux? Que peut-il y avoir de plus sérieux pour vous? Réponds-moi donc, Hippolyte?

SAINT-LÉGER.

C'est une querelle politique.

MADAME DERVILLE.

Ah! je respire. Querelle assurément venue à la suite de quelque sortie vigoureuse contre les hypocrites!

SAINT-LÉGER.

Non pas. Hippolyte et moi nous sommes parfaitement d'accord à cet égard; lui, dans sa sincérité, se fâche contre eux; moi j'en ris; mais nous les méprisons autant l'un que l'autre.

MADAME DERVILLE.

Alors votre duel ne peut plus rouler que sur des misères : la part à faire aux souverains dans les gouvernemens; les lois les plus appropriées au bonheur des peuples; la répression des abus; les améliorations indispensables; que sais-je? les congrès peut-être. Mais dites-moi, mes enfans, cela vous regarde-t-il? Pensez-vous à devenir députés pour déraisonner d'avance sur de pareils sujets?

HIPPOLYTE, riant.

Je crois vous deviner, chère maman, vous voulez me faire parler; et c'est avec intention que vous omettez les ministres, qui sont cependant la grande pierre d'achoppement dans toutes les conversations.

MADAME DERVILLE.

C'est donc à propos des ministres que vous en êtes venus à cette extrémité? Mais à propos de quels ministres? Ils ne sont pas tellement identifiés les uns avec les autres, qu'on ne puisse faire un choix parmi eux.

SAINT-LÉGER.

Nous n'avons pas fait de choix. N'est-il pas vrai, Hippolyte? Il les blâmait tous quand je les approu-

Digitized by Google

vais tous; à présent, c'est lui qui les applaudit, et moi qui les accuse.

MADAME DERVILLE.

Et vous vous battez toujours?

SAINT-LÉGER.

Toujours.

MADAME DERVILLE.

C'est du caractère. Pauvres jeunes gens! Voyez par ce qui vous arrive comme avec le temps rien n'est vrai.

HIPPOLYTE.

Cependant.....

MADAME DERVILLE.

Eh! mon Dieu non, mon ami; avec le temps rien n'est vrai. (A Saint-Léger, en riant.) Pas même votre destitution, monsieur Saint-Léger; (A Hippolyte.) pas même le rappel de ton père. Vous êtes des enfans; j'ai joué avec vous.

HIPPOLYTE.

Mon père n'est pas rappelé?

MADAME DERVILLE.

Pas encore.

SAINT-LÉGER.

C'est vous qui m'aviez écrit?

MADAME DERVILLE.

Qui vous avais fait écrire. Je ne suis pas assez légère pour compromettre mon écriture vis-à-vis d'un jeune homme tel que vous.

Digitized by Google

HIPPOLYTE.

Ainsi je retournerai en Bretagne?

MADAME DERVILLE.

Console-toi, mon cher Hippolyte; je n'ai fait qu'avancer la nouvelle que je t'ai donnée. Tu peux continuer à te réjouir de ne pas quitter Paris, car ton père y reviendra d'ici à quelques jours.

HIPPOLYTE.

Je ne me suis pas réjoui outre mesure.

MADAME DERVILLE.

Je n'ai pas dit un mot de cela; mais tu étais du moins un peu radouci. Ne t'en défends pas; c'est la marche du cœur humain. Les bonnes positions font la plupart des bonnes opinions. Quand nous sommes contens pour nous, nous sommes assez faciles sur le bonheur des autres; mais éprouvons-nous quelque revers, alors nous ne voyons plus qu'un malaise général; nous en signalons les auteurs; nous demandons leur punition à grands cris; c'est tout simple, le malheur aigrit le caractère:

Digitized by Google

LA

CURE MERVEILLEUSE,

OU

IL N'Y A QUE LA FOI QUI SAUVE.

PERSONNAGES.

MADAME SEVERIN.
HÉLÈNE, petite-nièce de madame Severin.
MAURICE, amant d'Hélène.
ÉDOUARD, cousin de Maurice.
MARINE, servante.

La scène se passe à la campagne.

* Le théâtre représente un salon.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] MERVEILLEUSE.

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] lourdaud de Flamand qui vient me voir quelquefois [illegible] que vous parlez ainsi, vous avez tort.

LA

CURE MERVEILLEUSE.

BIBLIOTECA

SCÈNE I.

HÉLÈNE, MARINE.

MARINE.

Vraiment, mademoiselle, depuis hier je ne vous reconnais plus. A quoi ressemble-t-il donc de vous désoler comme vous le faites, parce que votre mariage avec monsieur Maurice sera peut-être retardé de quelques mois? Il faut savoir prendre son mal en patience. Vous n'avez que dix-huit ans. Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc que je dirai, moi qui en ai vingt-cinq, et qui suis encore fille?

HÉLÈNE.

Oh! mais toi, Marine, c'est différent.

MARINE.

Je vous prie de croire, mademoiselle, qu'il n'y a pas de différence du tout. Si c'est à cause de ce gros lourdaud de Flamand qui vient me voir quelquefois que vous parlez ainsi, vous avez tort.

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Je n'y pensais seulement pas. Mais dis-moi, toi qui es dans la confidence de ma tante, crois-tu qu'elle soit un peu apaisée sur le compte de monsieur Maurice?

MARINE.

Apaisée en moins de vingt-quatre heures! Donnez-lui donc le temps.

HÉLÈNE.

Avoue, Marine, que je suis bien malheureuse de n'avoir pour toute parente qu'une grand'tante du caractère de madame Severin.

MARINE.

Si ce n'est qu'elle est entêtée, méchante et sotte, je la trouve à peu près comme tout le monde.

HÉLÈNE.

Rompre un mariage pour si peu de chose!

MARINE.

On ne peut pas dire qu'il y ait de ma faute. Que de fois n'ai-je pas répété à monsieur Maurice : « Monsieur, n'amenez donc jamais votre gros chien ici; « il cherche toujours noise à Cadichon, et vous verrez qu'un jour il arrivera quelque malheur. » Ça n'a pas manqué.

HÉLÈNE.

Outre sa pate cassée, qu'est-ce donc qu'il a encore?

MARINE.

Pardine! il a une oreille emportée, les dents cas-

sées, et un trou sur l'échine où je pourrais fourrer mes deux poings.

HÉLÈNE.

Certainement, c'est bien malheureux; mais ma tante ne voyait presque jamais cette pauvre bête; et, quand bien même elle y aurait été fort attachée, serait-ce une raison pour signifier, aussi durement qu'elle l'a fait à monsieur Maurice, de ne plus remettre les pieds chez elle?

MARINE.

Heureusement le terrain de derrière le jardin n'appartient pas à madame.

HÉLÈNE.

Que veux-tu dire?

MARINE.

Et monsieur Maurice a pu, sans lui désobéir, s'y promener hier au soir en attendant que vous vinssiez l'entretenir à travers la grille.

HÉLÈNE.

Marine, ne parle pas si haut. Songe donc que nous étions à quinze jours de nous marier, et que, par la bizarrerie de ma tante, il est possible à présent que nous attendions encore bien long-temps.

MARINE.

Ah! que nenni! six mois tout au plus.

HÉLÈNE.

Six mois!

MARINE.

Deux mois d'humeur, deux mois de méchanceté,

Digitized by Google

et les deux derniers pour l'entêtement. Ce n'est pas trop.

HÉLÈNE.

J'espère bien, Marine, que tu te trompes dans tes calculs. Mais je tremble que ce maudit chien ne vienne à mourir.

MARINE.

Quant à ça, par exemple, c'est tout-à-fait indifférent. Il y avait long-temps que madame n'avait donné de preuve de son bon cœur; je m'en méfiais. Elle a saisi cette occasion-ci pour faire son étalage; mais comme elle s'est montée tout de suite au plus haut, la mort du chien n'y pourrait rien ajouter.

HÉLÈNE.

Quelle preuve de bon cœur! nous mettre au désespoir!

MARINE.

Vous connaissez madame, et vous savez comme moi qu'il faut toujours que ses actes de sensibilité tourmentent quelqu'un; c'est son dédommagement. Mais certainement, mademoiselle, si j'étais de vous, au lieu de risquer de m'enrhumer en allant le soir à la grille du jardin, je recevrais monsieur Maurice dans ce salon, qui est bien plus commode pour parler d'affaires.

HÉLÈNE.

Y penses-tu? Et ma tante.....

MARINE.

Ne craignez pas qu'elle vienne vous y interrompre. Chaque fois que madame veut que nous sachions

qu'elle a du chagrin, comme elle mange et qu'elle dort toujours comme à son ordinaire, elle a inventé de garder sa chambre à coucher pendant plus ou moins de temps; six jours pour la mort d'un chat ou d'un serin; quinze jours pour celle d'un perroquet; et quand elle a perdu son dernier mari, elle a eu la constance d'y rester jusqu'à deux mois. Il est vrai qu'elle n'avait guère l'espoir d'en trouver un quatrième.... Mais deux mois!

HÉLÈNE

Sans entrer dans ce salon?... Si j'étais bien sûre de ce que tu me dis.....

MARINE.

Mais, mademoiselle, songez donc que je sers madame depuis dix ans, et que je connais toutes ses habitudes de chagrin sur le bout de mon doigt.

HÉLÈNE.

Tu es une bien bonne personne, Marine, et je compte entièrement sur toi; je crains seulement l'indiscrétion des autres domestiques.

MARINE.

Bast! Je n'aurais qu'à dire un mot, madame ne les croirait pas. Vous avez vu pour Flamand, qu'ils prétendaient n'être pas mon cousin, comme madame les a fait taire. Elle a fini par être plus certaine de notre parenté que moi-même.

HÉLÈNE.

Je suis persuadée que si tu voulais lui remettre la tête sur l'accident d'hier....

Digitized by Google

MARINE.

Impossible; il y a de la sensibilité sur jeu, pensez-y donc. On dit que je mène madame : c'est à de rudes conditions, croyez-moi. Si je cessais un instant de la trouver la meilleure personne du monde, si je n'écoutais pas avec l'air de la plus grande attention tous les contes qu'elle me fait sur les uns et sur les autres, ah! je vous réponds que nous ne serions plus si bien ensemble. On appelle cela mener; j'aimerais cent fois mieux être commandée depuis le matin jusqu'au soir par une maîtresse tant soit peu raisonnable, que de mener madame comme je la mène.

HÉLÈNE.

Cependant tu restes avec elle.

MARINE.

Tant que Flamand sera garçon du moulin sur la petite rivière, où voulez-vous que j'aille?

HÉLÈNE.

Avec moi, Marine, quand je serai mariée.

MARINE.

J'y avais pensé, mademoiselle; et si vous vous étiez expliquée plus tôt, je ne vous aurais pas laissé donner rendez-vous pour ce matin à monsieur Maurice, dans la maison de la jardinière.

HÉLÈNE.

Comment sais-tu cela?

MARINE.

Parce que la jardinière me l'a dit.

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Elle, que monsieur Maurice avait placée ici !

MARINE.

Mais elle sait bien que je pourrais la faire renvoyer; et dès qu'on a une place, on est plus empressé de plaire à ceux qui peuvent vous la faire perdre qu'à ceux qui vous l'ont donnée.

HÉLÈNE.

Tu ne lui as pas défendu de recevoir monsieur Maurice?

MARINE.

Bien loin de lui rien défendre, je lui ai recommandé au contraire de l'envoyer ici aussitôt qu'il serait arrivé. Et tenez, le voilà.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, MAURICE, MARINE.

MAURICE.

Comment! ma chère Hélène, votre tante m'aurait-elle déjà pardonné?

HÉLÈNE.

Ne vous faites pas cette illusion. Marine, qui la connaît bien, prétend qu'il faut à son humeur six mois au moins avant de s'apaiser.

Digitized by Google

MARINE.

Oui, monsieur. Et pourquoi nous calmerions-nous plus tôt? Mademoiselle ne nous gêne pas; elle ne nous coûte rien : n'a-t-elle pas sa fortune? C'est une personne que l'on peut tourmenter gratis; cela ne se trouve pas tous les jours.

MAURICE.

C'est juste; mais j'avais cru que madame Severin avait consulté quelque planète qui l'avait fait changer d'avis, ou que les cartes qu'elle bat toute la journée nous avaient été favorables.

MARINE.

Les cartes, les planètes vous sont également contraires; et il n'y a pas jusqu'à Cagliostro, à qui certes vous n'avez jamais fait aucun mal, qui ne vous condamne formellement.

MAURICE, avec gaieté.

Tant mieux, Marine, tant mieux.

HÉLÈNE, étonnée.

Tant mieux!

MAURICE.

Oui, ma chère Hélène, c'est la preuve qu'elle est folle, et nous avons besoin qu'elle le soit aujourd'hui un peu plus que de coutume.

MARINE.

C'est donc pour la faire enfermer?

HÉLÈNE.

Je ne conçois rien à votre gaieté. Quel est donc votre espoir?

MAURICE.

De rendre la santé à Cadichon.

MARINE, riant.

Ah! ah! ah! ah! Savez-vous seulement dans quel état il est?

MAURICE.

Cela ne fait rien.

MARINE.

Il n'a peut-être plus une heure à vivre.

MAURICE.

C'est beaucoup.

MARINE, bas à Hélène.

Hélas! mademoiselle, est-ce que le désespoir aurait timbré le cerveau de monsieur Maurice?

MAURICE.

Qu'est-ce donc que de rendre la vie à un chien mort? bagatelle. J'ai dans ce moment-ci chez moi un homme qui a fait bien d'autres miracles, ma foi!

HÉLÈNE.

Maurice, cessez de parler ainsi; vous commencez à m'effrayer.

MAURICE.

Rassurez-vous, ma chère Hélène; cet homme fameux n'est autre qu'Edouard, mon cousin, qui devait venir nous voir l'année dernière, et dont je vous ai raconté tant d'espiègleries. Il nous est arrivé ce matin sans nous avoir prévenus; ma mère n'a rien eu de plus pressé que de le mettre au courant de nos

chagrins. Comme il a le cœur bon, il s'est d'abord affligé avec nous; mais comme en même temps il a l'esprit très-vif, après nous avoir demandé des renseignemens sur le caractère de madame Severin, que nous n'avons pas flattée, je vous en demande pardon, il s'est engagé à lui faire révoquer son arrêt aujourd'hui même.

HÉLÈNE.

Par quel moyen?

MAURICE.

Les grands hommes ne s'expliquent pas aussi facilement.

HÉLÈNE.

Vous lui aurez peut-être dépeint ma tante beaucoup plus crédule qu'elle n'est.

MARINE.

Pour cela, moi aidant, je ne connais rien qu'on ne puisse lui faire accroire.

MAURICE.

Elle ne voit personne; elle ne vit que dans un monde idéal. Sans cesse occupée de l'avenir, elle le consulte de toutes les façons, sous toutes les formes, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu des prédictions qui lui conviennent. En flattant sa manie, comment Edouard ne l'amènerait-il pas à ses fins?

HÉLÈNE.

Il n'y a pas de caractères si complets qui ne déconcertent parfois les gens qui croient les connaître le mieux.

Digitized by Google

MARINE.

Quand cela ne servirait qu'à nous donner la comédie.

HÉLÈNE.

Il est vrai que je tremble sur tout; mais n'est-il pas à craindre que nous n'aggravions encore notre situation?

MARINE.

A écouter mademoiselle, il faudrait se croiser les bras et pleurer. Tandis qu'on agit, du moins le temps passe. Voyons d'abord monsieur Edouard. Où est-il?

MAURICE.

A la grille du jardin, qu'il attend que tu ailles lui ouvrir, Marine.

MARINE.

Vous le lui aviez promis d'avance? C'est furieusement compter sur ma curiosité. J'y vas.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE, MAURICE.

HÉLÈNE.

Tout marche si vite, que je n'ai pas le temps de réfléchir.

MAURICE.

C'est ainsi qu'il faut faire les folies.

HÉLÈNE.

Je ne veux pas être témoin de l'entreprise de monsieur Edouard.

MAURICE.

Ce sera lui qui en décidera.

HÉLÈNE.

Vous me paraissez d'une grande confiance.

MAURICE.

J'ai tant besoin d'espérer!

HÉLÈNE.

Votre cousin a-t-il déjà tenté quelque chose de pareil? Y a-t-il réussi? Vos jeunes gens de Paris sont si avantageux! Ils se croient si supérieurs aux provinciaux; aussitôt passés la barrière, ils s'imaginent n'avoir plus affaire qu'à des Pourceaugnac. Quelque crédule que soit ma tante, si on ne lui rend pas Cadichon bien portant, je doute qu'on puisse la faire changer de sentimens.

MAURICE.

Edouard n'est pas seulement un jeune homme de Paris, c'est un jeune homme des premières sociétés de Paris. Le grand monde est l'école où il va puiser ses leçons; c'est au milieu des charlatans le plus en vogue qu'il cherche à se former. Admis dans la confidence de ce qu'on appelle les grandes affaires, il y apprend l'art des mystifications sérieuses. Pour moi, qui le connais, je ne doute pas que, Cadichon fût-il mort, il ne parvînt à persuader à votre tante que Cadichon est vivant.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, MAURICE, ÉDOUARD, MARINE.

ÉDOUARD.

C'est sous de singuliers auspices, mademoiselle, que j'ose me présenter devant vous.

HÉLÈNE.

Je souhaite, monsieur, que le succès réponde à votre espoir.

MAURICE.

Je t'avouerai que nous avons quelque crainte.

ÉDOUARD.

La crainte est le commencement de la sagesse.

MAURICE.

Tu ne doutes pourtant pas de réussir?

ÉDOUARD.

Il n'y a que les sots qui ne doutent de rien.

MAURICE.

Quel moyen as-tu trouvé pour guérir Cadichon?

ÉDOUARD.

Je viens de le faire tuer.

HÉLÈNE.

Nous voilà bien.

Digitized by Google

MARINE.

Hélas! oui, mademoiselle.

ÉDOUARD.

A présent, délibérons.

MARINE, à part.

Voilà un drôle de jeune homme.

MAURICE.

Sur quoi veux-tu que nous délibérions?

ÉDOUARD.

Sur l'autre malade.

MAURICE.

Quel autre malade?

ÉDOUARD.

Madame Severin.

MARINE, à part.

Dieu me pardonne! il va la faire tuer aussi.

ÉDOUARD, d'un air d'importance.

Quelles sont ses opinions politiques?

MAURICE.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Quelles sont ses opinions politiques?

MAURICE.

Eh! parbleu, folles.

ÉDOUARD.

Folles de gauche, folles de droite, ou folles du milieu?

MAURICE.

A propos de Cadichon!

ÉDOUARD.

C'est une chose à présent dont il faut s'informer avant tout. N'est-ce pas avec les opinions qu'on est dupe ou que l'on fait des dupes? Parler le même langage, même sans savoir ce que l'on dit, a été de tout temps la première des séductions. Madame Severin rêve-t-elle un avenir chimérique? a-t-elle des regrets indéfinis sur le passé, ou nage-t-elle entre deux eaux? Quel est enfin celui de nos hommes d'Etat auquel elle donne la préférence?

MARINE.

Homme d'Etat! attendez donc, madame m'a parlé de cela; et quoique je ne sache pas ce que c'est, elle en a connu un.

ÉDOUARD.

Quel est-il?

MARINE.

C'était son premier mari pour la finesse, le second pour l'intelligence, et le troisième pour le sang-froid.

ÉDOUARD.

A merveille. Elle a connu un homme d'Etat en trois volumes. Mais, mon enfant, savez-vous aussi quelque chose de sa politique?

Digitized by Google

MARINE.

Dame ! elle se plaint souvent qu'on ne fait rien pour elle, quoiqu'elle le mérite mieux que bien d'autres. C'est-il cela que vous appelez de la politique ? Elle prétend aussi qu'à une bataille qui a été donnée par les Croisés, il y a eu dans sa famille plus de douze chevaux de tués, sans compter tous ceux qui ont été blessés.

ÉDOUARD.

Bien, bien, je comprends.

MARINE.

Vous entendez quelque chose à cela ? En vérité, monsieur, vous êtes sorcier.

ÉDOUARD.

A-t-elle quelqu'un qui la dirige ?

MAURICE.

Qui veux-tu qui se charge de cet ennui-là ?

ÉDOUARD, montrant Hélène.

Mademoiselle pourrait.....

HÉLÈNE.

Moi ! monsieur ; ma tante a décidé que je lui portais malheur.

ÉDOUARD.

Marine, au moins.....

MARINE.

Marine ! Marine en dispose à son gré, pourvu que ni les cartes, ni le marc de café, ni le grand Nostra-

damus n'y mettent obstacles, et que ce ne soit ni un vendredi ni un treize du mois; qu'il n'y ait eu ni sel renversé, ni pain retourné, ni couteaux et fourchettes en croix. Alors, quand elle a éternué à jeun, et que la journée s'annonce pour être belle, je puis lui conseiller de faire ce qu'elle veut, ou trouver qu'elle a raison dans tout ce qu'elle me dit. Voilà mon empire.

ÉDOUARD.

Il n'est pas absolu. N'importe, annoncez-lui, Marine, qu'il y a depuis trois jours dans le pays un homme qui fait un bruit épouvantable, un homme habile dans la magie noire et dans la magie blanche; qui a parcouru l'univers entier; qui a des secrets pour tout; un savant qui a deviné qu'il y a plus de vanité et d'amour de l'argent dans ce siècle-ci, que de loyauté et de véritable ambition. Dites-lui que cet homme admirable est persuadé qu'un et un font deux, malgré les efforts que l'on fait pour prouver le contraire; qu'en conséquence, il guérit toutes sortes d'animaux, les uns de leurs pates cassées, les autres de leur sottise; qu'il a été au moment d'amener deux femmes à s'aimer de bonne foi, et plus de dix hommes à être contens de leur sort. Et, pour la tranquilliser sur les moyens dont je me sers, assurez-la bien qu'ils ont été employés par les charlatans de tous les siècles, depuis le grand Zoroastre jusqu'à ceux qui fourmillent aujourd'hui.

MARINE.

Je ne retiendrai jamais tout ce grimoire-là.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous prie de ne pas aller plus avant; car, loin de calmer ma tante, vous l'irriteriez davantage contre nous.

MAURICE.

Je le vois, tu ne veux que te divertir.

ÉDOUARD.

Ah! qu'il me faut de patience pour entendre un pareil langage! Quoi! ne savez-vous plus que c'est avec des paroles inintelligibles que l'on obtient les plus étonnans succès? L'esprit humain n'est-il pas porté à admirer d'autant plus qu'il comprend moins? Mon bavardage vous paraît ridicule, parce qu'il n'entre pas dans vos idées; mais ce matin, quand Maurice me parlait de ses peines, qu'il s'affligeait de votre séparation, ne m'eût-il pas écouté avec le plus grand intérêt, si je lui eusse débité quelque tirade bien ampoulée sur les maux de l'absence, la tyrannie des parens, la cruauté du sort, et mille autres lieux communs qui feraient sourire madame Severin de pitié? Laissez-moi donc mettre les choses à leur place, et ne me jugez qu'après l'événement.

MAURICE.

Eh bien, Hélène?

HÉLÈNE, riant.

Laissons faire monsieur Edouard.

MARINE.

Il parle si vite, qu'il doit bien savoir ce qu'il dit.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Oui, Marine. Conduisez-moi à votre maîtresse.

MARINE.

Monsieur, je ne l'oserais. Madame est d'origine anglaise, et jamais aucun étranger n'a mis le pied dans sa chambre à coucher.

ÉDOUARD.

Alors, amenez-la-moi dans ce salon.

MAURICE.

Pourrai-je me permettre de faire à Votre Grandeur une légère observation?

ÉDOUARD, avec une dignité comique.

Parlez.

MAURICE.

Comme le but de votre glorieuse entreprise est mon rappel dans cette maison, ne croiriez-vous pas utile de persuader à madame Severin que ce n'est qu'à ma considération que vous avez bien voulu vous y rendre?

ÉDOUARD.

J'approuve. Marine, comprenez bien qu'un homme tel que moi ne se transporte pas chez les gens sur le premier signe qu'on lui fait, et que monsieur Maurice seul pourra m'y décider.

MARINE.

Monsieur, je crains que madame ne refuse.

ÉDOUARD.

Il y aurait alors de votre faute; car si vous voulez

Digitized by Google

vous servir de votre esprit pour exciter sa curiosité sur mon compte; si vous trouvez moyen de lui faire un récit piquant des cures que j'ai entreprises, et que vous accommoderez le plus à son goût qu'il vous sera possible, je ne doute pas qu'elle ne mette un grand empressement à me faire venir chez elle.

MARINE.

En un mot, il faut que je vous serve de compère. Qu'à cela ne tienne; mais ayez grand soin qu'elle ne vous trouve pas ici.

ÉDOUARD.

Allez, allez, soyez sans inquiétude.

SCÈNE V.

MAURICE, HÉLÈNE, ÉDOUARD.

HÉLÈNE.

Quant à moi, monsieur, je ne puis vous être bonne à rien, et je vous demanderai la permission de me retirer.

ÉDOUARD.

Il faudra cependant que vous restiez auprès de madame votre tante pendant le temps que Marine sera censée aller me chercher.

HÉLÈNE.

Ne pourriez-vous pas m'en dispenser?

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Oh ! non.

HÉLÈNE.

Que lui dirai-je ?

ÉDOUARD.

Vous l'empêcheriez de changer d'avis sur ma visite, dans le cas où la mobilité de sa tête l'y porterait.

HÉLÈNE.

Je ne suis guère bonne pour cela.

ÉDOUARD.

Je crois l'entendre.

MAURICE.

Prenez courage, ma chère Hélène.

ÉDOUARD.

Elle vient ; Maurice, sauvons-nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, seule.

Qu'exige-t-on de moi ? Malgré l'assurance de monsieur Edouard, les ressorts de son intrigue me paraissent bien faibles. Il en est peut-être de même de toutes les intrigues dont on connaît les ressorts. En vérité, je crois qu'encore un peu et je plaindrais madame Severin.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MADAME SEVERIN, MARINE, HÉLÈNE.

MADAME SEVERIN.

Croyez bien, Marine, que ce n'est que parce que j'espère la guérison de ce pauvre Cadichon, que je me détermine à rentrer si vite dans cette pièce. Cher animal! il me semble entendre sa voix plaintive. Et vous dites que ce grand homme a rendu muette madame Sifflet, la sage-femme? C'est une belle cure.

MARINE.

Ce n'est rien que cela : le gros chantre a horreur du vin à présent.

MADAME SEVERIN.

Ah! si ce grand génie pouvait dire au juste l'âge de madame Toupinot, qui se prétend plus jeune que moi, et rendre louche, ou borgne seulement, madame sa fille, qui est si fière de ses yeux!..... Vous ricanez, ma nièce; je ne vois pas que je sois si gaie.

HÉLÈNE.

Ma tante, je crains que vous ne vous fassiez trop d'illusions sur les talens de cet homme.

MARINE, bas à Hélène.

Que dites-vous donc, mademoiselle?

MADAME SEVERIN, d'un ton sentimental.

Ferme cette porte, Marine; les cris de Cadichon me font mal à l'âme. (A sa nièce, avec dureté.) Il n'y a au monde que monsieur Maurice, n'est-il pas vrai? C'est cela un savant qui n'a seulement pas l'adresse de retenir un chien qui en assomme un autre! Au surplus, il aura le loisir de faire l'éducation de son Médor, en employant à le corriger le temps qu'il venait perdre ici.

MARINE, bas à madame Severin.

Madame, ne grondez pas trop contre monsieur Maurice, car je ne vois guère que lui qui puisse déterminer cet habile étranger à venir chez vous.

MADAME SEVERIN.

En vérité, Marine?

MARINE.

Depuis ce matin ils sont toujours ensemble, et je les ai surpris sur la place qui parlaient grec tous les deux.

MADAME SEVERIN.

Grec!... Et comment as-tu compris qu'ils parlaient grec?

MARINE.

Parce que je ne les ai pas compris.

MADAME SEVERIN.

Tu as raison. (A Hélène.) Enfin, ma nièce, si l'on me rend Cadichon tel qu'il était hier matin, je consentirai à oublier la cruelle étourderie de monsieur

Digitized by Google

Maurice; mais ne vous flattez pas que je lui pardonne à moins; mon cœur a été trop vivement affecté. Va, Marine, tâche de trouver ce monsieur; dis-lui que, quoique femme, et ne parlant pas grec, je suis pourtant à même d'apprécier son rare mérite; et qu'après la guérison de Cadichon, s'il peut me rendre deux ou trois petits services contre des personnes que je lui indiquerai, il n'y a rien qu'il ne puisse espérer de moi.

(Marine sort.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, MADAME SEVERIN.

HÉLÈNE.

Ne vaudrait-il pas mieux, ma tante, accorder à monsieur Maurice le pardon généreux d'une faute involontaire, que de le faire dépendre d'une épreuve aussi douteuse?

MADAME SEVERIN.

J'ai lié ce pardon à cette guérison d'une manière irrévocable, ma nièce. Je suis bonne; mais heureusement j'ai du caractère, ce qui empêche ma bonté de faire des sottises. Je n'ai rien à me reprocher sous ce rapport-là, car je ne désire pas même que cet étranger réussisse. Cependant, comme l'histoire n'est pleine que de choses merveilleuses, et qu'à proprement parler je n'en ai jamais vu positive-

Digitized by Google

ment, je consens à payer ma curiosité par l'oubli des torts de monsieur Maurice. Mais il faudra qu'elle soit satisfaite, complètement satisfaite.

HÉLÈNE.

Alors, ma tante, je désespère tout-à-fait.

MADAME SEVERIN.

Parce que vous êtes un esprit fort, et que vous ne croyez ni à la divination, ni aux mages, ni aux apparitions; qu'au lieu de vous occuper de bonnes lectures, comme celles du livre des Prodiges, ou des Secrets du Petit Albert, vous êtes enfoncée toute la journée dans des romans qui ne sont que balivernes. Vous vous formez mille chimères d'amans fidèles, de constance à toute épreuve, et vous ne voyez dans du marc de café que du marc de café. Des cartes ne sont pour vous que des figures baroques peintes de différentes couleurs. Eh bien, moi, qui ai passé ma vie à étudier toutes ces choses, je n'ai pas votre folie. Je ne crois ni à la beauté des femmes, ni à la constance, ni à la fidélité des hommes. Ce que je crois, c'est que rien n'est impossible à la science occulte; que la pierre philosophale existe, dans un petit nombre de mains à la vérité; mais que les heureux possesseurs de ce talisman sont des médecins universels, et qu'avec quelques paroles seulement, ils peuvent composer ou décomposer tout ce qu'il leur plaît.

HÉLÈNE.

Je ne demande pas mieux.

Digitized by Google

MADAME SEVERIN.

Vous ne demandez pas mieux, et cependant vous espérez en secret que l'homme que nous attendons ne sera qu'un empirique; car je finirai par croire que vous êtes moins pressée de vous marier, que vous ne seriez contrariée de me voir trouver enfin un homme qui ait communication avec les puissances intermédiaires.

SCÈNE IX.

MADAME SEVERIN, HÉLÈNE; ÉDOUARD, en habit de charlatan; MARINE.

ÉDOUARD, à Marine, sans avoir l'air de voir Hélène et madame Severin.

Qu'est-ce donc que cela veut dire? Quoi! ce monsieur, qui m'a conduit jusqu'à cette maison, s'en retourne après m'avoir déposé à la porte! Comment dois-je envisager un procédé aussi inconcevable? Se regarde-t-il comme un personnage trop important pour me servir d'introducteur?

MARINE.

Ecoutez-moi, monsieur.....

ÉDOUARD.

Taisez-vous, ma mie. Pouvez-vous concevoir ce qu'il y a de révoltant pour moi dans une semblable conduite? Cette demeure n'est donc pas celle

Digitized by Google

d'une dame aussi considérable qu'on me l'avait annoncé? Tubleu! se jouer du signor Tropaldini!

MADAME SEVERIN.

Monsieur.....

ÉDOUARD.

Une simple servante pour m'annoncer!

MARINE.

Monseigneur, écoutez-moi, de grâce.

ÉDOUARD.

Quelles raisons pouvez-vous m'alléguer? Quelle excuse pourrez-vous me faire? De quelle manière vous y prendrez-vous pour disculper à mes yeux cet inconcevable jeune homme?

MARINE.

Monseigneur, l'entrée de cette maison est interdite à ce monsieur, voilà pourquoi il n'a pas osé prendre sur lui de vous amener jusqu'à ce salon.

ÉDOUARD.

Qu'apprends-je!.... Je me serai montré toute la matinée causant familièrement avec un proscrit, un homme que l'on chasse des maisons honnêtes? Je veux punir son audace..... Adieu.

(Il feint de vouloir sortir.)

MADAME SEVERIN, le retenant.

Seigneur, ce jeune homme n'est point un proscrit. Des raisons particulières.....

ÉDOUARD.

Je n'écoute rien, madame. Le besoin que vous

Digitized by Google

avez de moi peut vous engager à pallier les torts de celui à qui vous devez ma visite; mais je vais savoir à quoi m'en tenir. (A Marine.) Qu'on apporte ici la boîte que mon valet vous a remise. (Marine sort un instant et rapporte une boîte qu'elle dépose sur une table.) Ceci ne me trompe jamais. (Il tire de la boîte des fioles, une cassolette, un jeu de cartes appelées *tarots*, et différentes autres choses à l'usage d'un charlatan.) J'ordonne le plus profond silence. (Il prend les cartes et les étale sur la table avec l'air de les consulter.) Je vois un chien.

MADAME SEVERIN.

C'est Cadichon.

ÉDOUARD.

Paix! (Il continue de consulter les cartes.) De l'amour..... un mariage..... une pate cassée.....

MADAME SEVERIN, à Hélène.

Quel homme étonnant!

ÉDOUARD, même jeu.

Oh! oh! une folle.

MADAME SEVERIN, avec inquiétude

C'est Marine.

ÉDOUARD.

Cette fille n'a pas soixante ans.

MADAME SEVERIN, effrayée.

Elle les aura, monseigneur, soyez-en sûr.

ÉDOUARD, à Marine.

C'est donc vous, insensée créature, qui avez bouleversé le sort de deux amans fidèles, sous le mi-

sérable prétexte d'un accident arrivé à un animal immonde?

MADAME SEVERIN.

Elle y était fort attachée.

ÉDOUARD.

Mes cartes me disent le contraire. Et quand bien même, la réflexion ne devait-elle pas venir à son secours? Jugez-la, madame, vous qui me paraissez une personne raisonnable.

MADAME SEVERIN, *avec empressement.*

Fermez votre jeu de cartes.

ÉDOUARD.

Que décidez-vous de son sort? ne la trouvez-vous pas punissable pour un tel excès d'extravagance?

MADAME SEVERIN.

Monsieur, ne condamnons pas légèrement les personnes douées d'un cœur trop sensible. Ne voyons-nous pas Médée tuant son père pour le faire vivre plus long-temps, et ses enfans pour se faire aimer de son mari? Agamemnon, le plus sage des rois de la Grèce, ne sacrifia-t-il pas sa fille bien-aimée dans l'espérance d'avoir du vent? Combien pourrions-nous multiplier ces exemples! Marine, dans le trouble de son âme, n'a consulté que son premier mouvement. Ah! qu'elle eût bien mieux fait de consulter les cartes!

ÉDOUARD.

Tant d'érudition demande qu'on y cède. (*A Marine.*)

Remerciez madame de sa puissante intercession ; je vous fais grâce ; mais songez bien que c'est sous la condition d'employer tous vos efforts à renouer le mariage que vous avez rompu.

MARINE.

Monseigneur.....

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous à répliquer ?

MADAME SEVERIN.

Réponds affirmativement, Marine.

MARINE.

Oui, monseigneur.

ÉDOUARD.

Cela étant, je vais me mettre en état de remplir ma promesse, et commencer mes opérations de nécromancie. (Regardant fixement Hélène.) Quelle est cette demoiselle qui n'a pas dit un mot depuis mon arrivée, et qui ne cesse de m'examiner d'un air d'inquiétude ? Aurait-elle quelques préjugés contre l'art que je professe, ou des doutes sur son efficacité ?

MADAME SEVERIN.

Monsieur, ma nièce est une innocente.

ÉDOUARD.

Qu'elle s'éloigne donc de ces lieux.

HÉLÈNE, en s'en allant.

Ah ! je respire.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, MARINE.

MARINE.

Et moi, monseigneur, puis-je rester?

ÉDOUARD.

Assurément.

MADAME SEVERIN.

Vous devez jouir d'une bien grande réputation, monsieur?

ÉDOUARD.

Oui, madame, comme charlatan.

MADAME SEVERIN.

Pourquoi vous appelle-t-on charlatan?

ÉDOUARD.

Pourquoi, madame! pourquoi? parce que mes opérations ont toujours un résultat; que je ne fais pas une promesse que je ne réalise. Ah! si, au lieu d'une méchante trompette de cuivre qui me sert à rassembler les passans, j'avais à ma disposition, comme tant d'autres, et les journaux pour me vanter, et les coteries pour me soutenir, je serais un grand homme. C'est alors que je pourrais ne plus me piquer de bonne foi, que je pourrais tromper tout à mon aise; mes drogues seraient reçues avec le plus profond respect. Mais je suis un charlatan; je

Digitized by Google

n'ai ni un bel hôtel ni un magnifique équipage, il faut que je sois habile.

MADAME SEVERIN.

Que n'êtes-vous dans un poste éminent! vous nous feriez du moins voir du nouveau; car, moi qui ne suis pas bien fine, je devine à présent plus de la moitié des choses que l'on veut faire. Ce sont toujours les anciens tours de passe-passe; on n'invente rien. Je voudrais un peu plus de magie.

ÉDOUARD.

Je vous crois sans peine.

MADAME SEVERIN.

Serait-il donc si difficile de contenter tout le monde? moi, par exemple, qu'on affecte d'oublier entièrement. Telle que vous me voyez, quoique madame Severin aujourd'hui, je suis Kerabour de mon nom; et dès le temps de la première croisade...

ÉDOUARD.

Vous teniez beaucoup à votre chien?

MADAME SEVERIN, avec sentiment.

C'était le seul ami de mon dernier époux.

ÉDOUARD.

De quelle espèce est-il?

MADAME SEVERIN.

C'est de l'espèce qu'on appelle gros barbet; n'est-il pas vrai, Marine?

ÉDOUARD.

Je dois vous prévenir que je ne vous le rendrai peut-être pas absolument de la même espèce.

MADAME SEVERIN.

N'importe.

ÉDOUARD.

Cela vous est égal.

MADAME SEVERIN.

Entièrement égal.

ÉDOUARD.

C'est beaucoup pour moi. Comme je serai obligé de le faire bouillir trois quarts d'heure...

MADAME SEVERIN.

Bouillir!

ÉDOUARD.

Oui. Vous pensez que cela peut produire en lui quelque révolution.

MADAME SEVERIN.

La malheureuse bête!

ÉDOUARD.

Ne le voulez-vous pas?

MADAME SEVERIN.

Si fait, monsieur, faites-le bouillir.

ÉDOUARD.

Ordonnez donc à cette fille de mettre sur le feu de la cuisine un vase plein d'eau, assez grand pour pouvoir contenir Cadichon.

Digitized by Google

MADAME SEVERIN.

Vous entendez, Marine?

MARINE.

Oui, madame.

(Elle va pour sortir.)

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Vous avez ici du cerfeuil?

MARINE.

Oui, monsieur.

(Même jeu.)

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Du thym?

MARINE.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Du sel gris?

MARINE.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Prenez de la main gauche une poignée de chacun de ces ingrédiens; jetez-les, sans regarder, au milieu de votre vase aussitôt que l'eau commencera à frémir; ensuite vous aurez une feuille de laurier, deux d'oranger, cinq de rosier sauvage, vulgairement appelé églantier, que vous introduirez dans la gueule de l'animal au moment de le faire entrer au bain; et pour qu'il ne puisse s'élancer dehors, ce qui pourrait bien le tenter, vous l'emmaillotterez étroitement, et le tiendrez ainsi pendant trois quarts d'heure, au bout desquels vous pourrez le débarrasser de ses en-

Digitized by Google

traves et le laisser bouillir à son aise. Il ne remuera plus.

MADAME SEVERIN.

Monsieur, si vous lui donniez votre recette par écrit?

MARINE.

Eh! madame, ce n'est pas difficile à retenir.

MADAME SEVERIN.

Pauvre Cadichon, quelle preuve d'intérêt je te donne! Tu as entendu, Marine; c'est trois quarts d'heure qu'il faudra qu'il bouille.

ÉDOUARD.

Quelques minutes avant de le retirer, vous viendrez près de moi chercher une mixtion que je vais préparer, et qui doit compléter sa guérison. Donnez-moi une bougie allumée. (Marine sort un instant.) Que de jongleurs feraient cette mixtion à l'écart! Pour moi, j'opère toujours devant témoins.

(Marine rapporte une bougie.)

MADAME SEVERIN.

Ne va pas te tromper, Marine. Trois quarts d'heure. Pour plus d'exactitude, voici ma montre.

(Marine prend la montre et s'en va.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, MADAME SEVERIN.

ÉDOUARD allume l'esprit de vin qui est au fond de sa cassolette.

Chaque fois que je fais une opération un peu majeure (je ne parle pas de celle-ci, ce n'est rien du tout), l'ingratitude du sophi de Perse me revient malgré moi à la mémoire.

MADAME SEVERIN.

Qu'appelez-vous le sophi de Perse?

ÉDOUARD.

C'est ce que vous appelleriez l'empereur de Perse.

MADAME SEVERIN.

Ils en ont donc un aussi dans ce pays-là? Que je les plains!

ÉDOUARD[1].

Imaginez-vous, madame, que cet empereur de Perse me fit demander à sa cour vers le mois du Ramazan. Il était question de remettre un peu en ordre la sultane favorite, qui avait perdu un œil, et dont l'épaule droite prenait depuis deux ans un accroissement vraiment ridicule. « Si, après avoir remis l'œil

[1] Pendant tout ce couplet Édouard mêle différentes poudres qu'il met dans une cuiller et les passe au-dessus de la flamme d'esprit de vin.

Digitized by Google

« et la taille de ma bien-aimée, me dit le sophi, vous « parvenez à lui faire repousser dans la bouche quel« ques unes des dents qui lui manquent, et à rendre « ses deux jambes à peu près égales, sans vous en de« mander davantage, et sans vous charger du soin de « faire disparaître la couleur hasardée de ses cheveux, « je vous nomme l'un de mes visirs », ce qui est une charge fort importante.

MADAME SEVERIN.

Eh bien?

ÉDOUARD, toujours occupé de sa mixtion.

Eh bien! madame, je fis pour la sultane tout ce qui m'avait été demandé, et plus encore, car je débarrassai sa lèvre supérieure de deux moustaches qui auraient pu faire douter de son sexe; mais je refusai le poste qui m'était offert.

MADAME SEVERIN.

En vérité?

ÉDOUARD.

« Sire, dis-je au sophi, il me serait plus facile de « réparer à neuf toutes les beautés de votre harem, « que d'administrer pendant huit jours seulement la « plus chétive de vos provinces. Jugez ce que ce serait « pour moi que d'être nommé visir de Votre Hau« tesse. » On ne pouvait pas, ce me semble, parler d'une manière plus simple.

MADAME SEVERIN.

Ni plus modeste. Le sophi dut être émerveillé.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Le sophi me fait mettre à la porte. « Il n'y a qu'un « charlatan qui puisse parler ainsi, s'écria-t-il; et au- « cun de mes ministres, qui ne sont pourtant pas des « aigles, ne m'a tenu un pareil langage. L'amour du « bien les empêche de douter de leurs forces. Qu'on « chasse cet impertinent, et qu'on lui coupe la tête « si le soleil le trouve encore demain dans Ispahan »; c'est une de ses capitales.

MADAME SEVERIN.

Je n'en reviens pas. Mais cette dame favorite à qui vous aviez rendu un si grand service, ne chercha-t-elle pas au moins à le fléchir?

ÉDOUARD.

Dans ce pays-là, les femmes s'accoutument tout de suite à être belles et bien faites; de sorte que la sultane prétendait avoir toujours été ce qu'elle était, et qu'elle ne m'avait aucune obligation.

MADAME SEVERIN.

C'est plus économique.

ÉDOUARD.

J'aurais bien pu défaire mon ouvrage; mais à quoi bon? C'eût été double besogne; j'avais assez de la première... Voulez-vous que Cadichon devienne un chien anglais?

MADAME SEVERIN.

Un griffon? C'est comme les barbets : ils ont de longs poils qu'ils laissent traîner partout.

ÉDOUARD.

Vous avez raison.

MADAME SEVERIN.

Cadichon avait cela d'insupportable; aussi n'entrait-il jamais dans les appartemens.

ÉDOUARD.

Voulez-vous qu'il soit chien de chasse?

MADAME SEVERIN.

C'est encore de grosses bêtes.

ÉDOUARD.

Sans doute.

MADAME SEVERIN.

Je voudrais un petit animal bien joli, bien propre, et qui n'aboyât jamais.

ÉDOUARD.

Rapportez-vous-en donc à moi; je vois ce qu'il vous faut.

(Il remet quelques poudres avec celles qu'il a déjà mélangées.)

MADAME SEVERIN.

Quant à l'attachement, je ne vous en parle pas. Depuis la mort de son maître, ce pauvre Cadichon s'est attaché à moi d'une manière inconcevable; aussi, sous ce rapport-là, je n'ai aucune inquiétude.

ÉDOUARD.

Il sera toujours de même. Cependant vous ne ferez pas mal de le garder près de vous pendant sept ou huit jours, lui donnant vous-même à boire et à man-

ger. Pour la mémoire d'un animal, on ne se fait pas d'idée de ce que c'est qu'un bain de trois quarts d'heure dans l'eau bouillante.

MADAME SEVERIN.

Cela se conçoit.

ÉDOUARD.

Oh! mais il faut l'avoir vu comme moi. Il y en a qui sont des mois entiers sans reconnaître personne.

MADAME SEVERIN.

Voyez un peu!

ÉDOUARD.

C'est ce qui m'a donné l'idée que le fleuve Léthé pouvait bien être un fleuve d'eau bouillante.

SCÈNE XII.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, MARINE.

MARINE.

Monsieur, je viens chercher la potion.

MADAME SEVERIN.

Marine, ce sera un petit chien bien joli que nous allons avoir.

MARINE, bas à Édouard.

Est-ce que vous avez dit à madame que c'était

Digitized by Google

un des chiens de la mère de monsieur Maurice que vous alliez lui donner?

ÉDOUARD, bas à Marine.

Non, vraiment, c'est toujours Cadichon sous une autre forme.

MADAME SEVERIN.

Comment est-il à présent?

MARINE.

Fort gai. Il s'est tout de suite accoutumé à ce bain, et je crains même que nous n'ayons de la peine à l'en faire sortir.

MADAME SEVERIN.

Il faut que je voie cela.

ÉDOUARD.

Volontiers; mais Marine restera ici, car il ne doit y avoir auprès de lui qu'une seule personne, sous peine de faire manquer toute l'opération. Vous allez vous en charger; ce n'est plus rien du tout. Il ne s'agit que d'avoir un bon couteau bien affilé, d'ouvrir le ventre de l'animal depuis la queue jusqu'à la naissance du cou, de le saupoudrer de ces aromates, et de le recoudre ensuite avec du gros fil écru imprégné de saumure turque, dont voici un flacon; il n'y a pas plus de finesse que cela.

MADAME SEVERIN.

S'il est ainsi, Marine, je te laisse faire.

ÉDOUARD.

Pour qu'il soit marqué de feu, ce qui sied assez

Digitized by Google

bien, vous n'aurez qu'à le laisser quelques minutes sous la cendre chaude; il n'en coûte pas davantage.

MARINE.

A la bonne heure.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, MADAME SEVERIN.

MADAME SEVERIN.

Ce sera comme un chien neuf.

ÉDOUARD.

Ce sera un chien neuf.

MADAME SEVERIN.

Pauvre Cadichon ! ça lui fera bien plaisir.

ÉDOUARD.

A présent, madame, il faut que chacun vive de son métier; j'espère que vous n'imiterez pas le sophi de Perse. Ce que je viens de faire sous vos yeux, qui n'est pour moi qu'un jeu d'enfant, doit pourtant vous paraître assez curieux pour exciter votre générosité. Quels arrangemens allons-nous prendre?

MADAME SEVERIN, d'un ton patelin.

Dans tout cela, vous ne me rendez qu'un chien.

ÉDOUARD.

Auquel vous teniez beaucoup.

Digitized by Google

MADAME SEVERIN.

Par respect pour la mémoire de mon mari... car pour le reste...

ÉDOUARD.

Madame, madame, je crois reconnaître le langage de ma sultane.

MADAME SEVERIN, du ton le plus doucereux.

Pardonnez-moi. Vous me dites que je tenais beaucoup à ce chien, et je vous explique pourquoi j'y tenais.

ÉDOUARD.

Cependant vous avez rompu un mariage au sujet de son accident.

MADAME SEVERIN.

Je vais vous parler franchement, monsieur : je suis une pauvre veuve sans défense; je n'ai autour de moi que des mercenaires qui cesseraient bientôt de me respecter, si de temps en temps je ne faisais quelque exemple.

ÉDOUARD.

Mademoiselle votre nièce n'a rien à démêler là-dedans. J'ai bien voulu feindre de prendre le change sur Marine; mais alors que je l'accusais d'avoir rompu un mariage, mes cartes, mes terribles cartes, m'avaient déjà appris la vérité. Craignez que je ne les consulte encore, et que, mes esprits s'animant par degrés, je ne laisse dans cette maison un témoignage effrayant du pouvoir que je possède.

MADAME SEVERIN.

Ne nous échauffons pas, mon très-cher monsieur.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Vous avez vu ma bonne foi; je n'ai pas fait difficulté d'opérer devant vous. Loin de chercher à vous jeter de la poudre aux yeux, je vous ai admise de moitié dans mon travail. Mes réchauds, ma boîte, mes cartes, ma baguette, sont encore sur cette table; vous pouvez y toucher.

MADAME SEVERIN.

Le ciel m'en préserve!

ÉDOUARD.

Osez dire que j'ai cherché à vous tromper.

MADAME SEVERIN.

Je n'en ai pas la pensée.

ÉDOUARD.

Que me donnerez-vous donc alors?

MADAME SEVERIN.

J'aurais cru que le mariage de ma nièce vous suffirait.

ÉDOUARD.

Si c'était moi qu'elle dût épouser, certes je ne demanderais pas d'autre salaire; mais ce mariage ne sera qu'une belle action de ma part, et vous savez que les belles actions doivent toujours se payer.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, HÉLÈNE, MAURICE.

MAURICE.

C'est moi, monsieur, qui me charge de votre récompense. Le manuscrit de la reine Cléopâtre, trouvé dans une des pyramides d'Egypte, et que je vous ai montré ce matin, devient votre propriété dès ce moment-ci.

ÉDOUARD.

Monsieur, je resterai votre débiteur, car ce manuscrit est pour moi d'un prix inestimable. Voulez-vous être marié tout de suite?

MADAME SEVERIN.

Remettons cela à demain, monsieur; je n'ai pas encore revu Cadichon.

SCÈNE XV.

MADAME SEVERIN, ÉDOUARD, HÉLÈNE, MAURICE, MARINE.

MARINE, avec un petit chien sous le bras.

Le voici, madame, le voici.

MADAME SEVERIN.

Ah! qu'il est gentil, ce cher ami! Eh bien, me

voilà, Cadichon, je suis ta petite maîtresse, me reconnais-tu? (*A Édouard.*) Je le reconnais pourtant, moi. Est-il joli! Il vaut cent fois mieux comme cela. C'est au moins un chien que l'on peut avouer. Il était si laid, si sale, et puis toujours grognon. Cadichon! Cadichon! Viens, mon petit Cadichon.

ÉDOUARD.

Il ne faut plus l'appeler Cadichon.

MADAME SEVERIN.

Non?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas un nom pour cette espèce de chien-là.

MADAME SEVERIN.

Comment faut-il donc le nommer?

ÉDOUARD, *bas à Marine.*

Demandez son nom à monsieur Maurice.

MARINE, *bas à Maurice.*

Comment s'appelle-t-il?

MAURICE, *bas à Marine.*

Azor.

MARINE, *bas à Édouard.*

Azor.

ÉDOUARD, *haut, à madame Severin.*

Azor.

MADAME SEVERIN.

Va pour Azor.... Mais il est beaucoup rajeuni.

ÉDOUARD.

Il n'a plus que deux ans.

MADAME SEVERIN.

Il en avait treize!.... Et qu'un semblable prodige se soit opéré chez moi, dans ma maison, sous mes yeux! Il y a des choses que l'on peut ne pas croire; mais celle-là, je l'ai vue.... J'espère, monsieur, que vous ne nous quitterez pas si tôt.

ÉDOUARD.

Après-demain, madame. Je ne reste absolument que pour être témoin du mariage de mes protégés.

MAMAME SEVERIN.

Et nous ferez-vous encore voir quelque chose d'extraordinaire?

ÉDOUARD.

Oui, madame : ce sera une union où l'intérêt n'entre pour rien, et que ces jeunes époux béniront dans vingt ans comme aujourd'hui.

MADAME SEVERIN, prenant Azor.

Je compte moins sur ce prodige que sur celui qui t'a rendu à ta maîtresse, mon pauvre Cadichon. Je l'appelle Cadichon; mais je m'en déshabituerai, quoique ce soit toujours bien Cadichon. Monsieur, je suis votre très-humble servante; et je vous prie de me compter au nombre de vos plus sincères admiratrices. (A part, en s'en allant.) Il ne faut point imiter l'ingratitude de la sultane. (Elle fait plusieurs révérences.)

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

MAURICE, HÉLÈNE, ÉDOUARD, MARINE.

MAURICE.

Que d'obligations ne t'ai-je pas, mon cher Edouard !

HÉLÈNE.

Vous avez fait, monsieur, une cure merveilleuse.

MARINE.

Qui va rendre madame encore plus crédule.

ÉDOUARD.

IL N'Y A QUE LA FOI QUI SAUVE.

Digitized by Google

LA FLÈCHE
DU CLOCHER,

OU

CE QUE FEMME VEUT, DIEU LE VEUT.

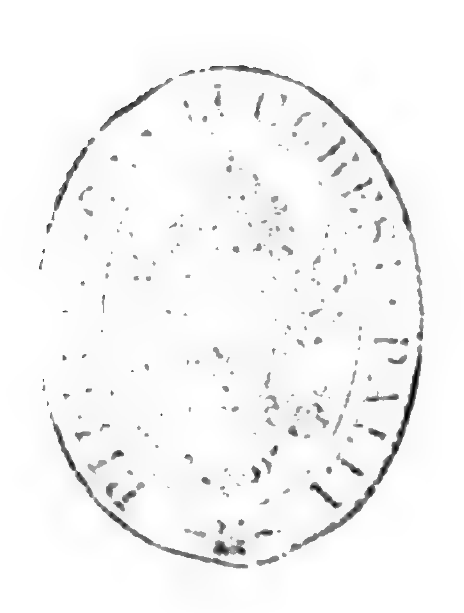
PERSONNAGES.

LE MAIRE.
MONSIEUR JOLLIVET, adjoint.
LEDRU,
MADAME LEDRU,
JULIENNE, leur fille,
AUDET,
SIMONNOT,
LAROSE,
FOURNIER,

(Ledru … Fournier : Paysans.)

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une chambre.



LA FLÈCHE

DU CLOCHER

LA FLÈCHE

DU CLOCHER.

SCÈNE I.

AUDET, d'abord seul, et un peu après, MADAME LEDRU.

AUDET.

Ah! ah! Il paraît que je suis le premier arrivé au conseil municipal....... La chose en vaut la peine aujourd'hui, et je ne veux pas que monsieur le maire nous mène dans cette affaire-ci comme dans la dernière.

MADAME LEDRU.

Bonjour, père Audet.

AUDET.

Bonjour, voisine Ledru. Est-ce que vous seriez des nôtres par hasard? foi d'homme, ça ne vous ferait pas de mal. Les bonnes têtes sont si rares! Mais dites-moi donc ce que vous venez chercher ici.

MADAME LEDRU.

Vous, père Audet. C'est-il vrai que vous n'êtes pas d'avis qu'on rétablisse la flèche du clocher? Vous m'en aviez ben touché queuque chose; mais j'ai cru

Digitized by Google

que c'était en badinant, et qu'un homme raisonnable comme vous ne pouvait pas être sérieusement d'une opinion aussi contraire au bon sens.

AUDET.

C'est pourtant comme ça!

MADAME LEDRU.

Oh! que nenni.

AUDET.

Si fait, vraiment.

MADAME LEDRU.

Allons donc, vous gouaillez. Un huissier! un homme d'instruction! A quoi cela ressemblerait-il?

AUDET.

A ce que ça voudra; mais, à coup sûr, je n'en démordrai pas.

MADAME LEDRU.

C'est donc pour faire endêver les femmes du village; car je vous avertis que nous tenons toutes à ce que la flèche soit rétablie.

AUDET.

Ça doit être comme ça; c'est de l'argent mal employé; et il n'y a rien dont les femmes soient aussi friandes.

MADAME LEDRU.

Et puis, vous ne prenez pas garde à une chose, c'est que votre fils doit épouser notre Julienne; que v'là un an que c'est décidé; que ça devrait être fait depuis six mois, et que ça ne se recule toujours que

Digitized by Google

parce que mon mari et vous, n'étant jamais d'accord dans vos diables de conseils municipaux, ça met du froid entre vous, et que nos pauvres enfans en pâtissent.

AUDET.

A qui la faute? Puisque vous faites de votre mari tout ce que vous voulez, engagez-le à être toujours de mon avis, voisine Ledru; de cette manière-là, nous serons toujours d'accord.

MADAME LEDRU.

Rien ne me tarabuste comme de m'entendre dire que je fais de mon mari tout ce que j'veux. J'en fais joliment tout ce que j'veux. Quand je le gronde à présent, monsieur répond, et si je lève la main, il s'enfuit.

AUDET.

Ah! bast.

MADAME LEDRU.

Pardine! certainement. Quelqu'un lui monte la tête. Ainsi ça vous est égal que nous ayons une flèche à notre clocher, ou que nous n'en ayons pas?

AUDET.

Ça ne m'est pas égal; j'aime mieux que nous n'en ayons pas.

MADAME LEDRU.

Vous seriez ben embarrassé de dire le pourquoi.

AUDET.

Parce que ça coûte de l'argent et que c'est inutile.

Digitized by Google

MADAME LEDRU.

Inutile! je comprendrais toutes les autres raisons; mais dire que c'est inutile! C'est donc ben honorable pour le village d'entendre dire aux gens qui passent sur la route : « Tiens, en v'là qui n'ont seulement pas de flèche à leur clocher. »

AUDET.

Vous ne pouvez pas vous imaginer, voisine, combien je me soucie peu de ce que disent les gens qui passent sur la route.

MADAME LEDRU.

Je le vois, vous aimez mieux me faire du chagrin.

AUDET.

V'là ben les femmes! Quand elles n'ont rien de bon à répondre à ce que vous leur dites, elles s'en font une affaire personnelle. (Il la prend à bras-le-corps.) Vous savez ben, maman Ledru, que ce n'est pas du chagrin que je voudrais vous faire.

MADAME LEDRU, se dégageant.

Il n'est pas question de plaisanter, il est question que nous soyons d'accord sur la flèche du clocher, si vous voulez que nous le soyons sur le mariage de nos enfans. Vous m'entendez, père Audet.

AUDET.

Il n'y a pas moyen de délibérer avec vous; vous en venez tout de suite au fait. De la façon que vous y allez, vous auriez bâclé un conseil municipal en un clin d'œil.

MADAME LEDRU.

C'est que, quoi qu'on en dise, les femmes n'aiment pas autant à perdre leurs paroles que vous autres.

AUDET.

Il est fort, celui-là.

MADAME LEDRU.

Est-ce que nous avons inventé pour nous toutes les inventions que vous avez inventées pour vous? des conseils, des assemblées, des comités... que sais-je, moi? Un tas de bavardages qui ne servent qu'à se renvoyer de mauvaises raisons les uns aux autres, et qui n'avancent en rien les affaires. Je vous le dis, je vous le répète : Pas de flèche au clocher, pas de mariage de votre fils avec notre fille.

AUDET.

Vous vous fâchez mal à propos. De quoi s'agit-il? Que votre mari et moi nous votions de même, n'est-il pas vrai?

MADAME LEDRU.

Et que vous votiez tous les deux comme je veux que vous votiez; puisque voter y a.

AUDET.

C'est être par trop exigeante aussi, vous l'avouerez. Que Ledru m'amène à penser comme lui, ou que je l'amène à penser comme moi, n'est-ce pas la même chose?

SCÈNE II.

MADAME LEDRU, AUDET, JULIENNE.

MADAME LEDRU.

Approche, approche, Julienne. On ne nous avait pas menti; le père Audet ne veut pas de flèche.

JULIENNE.

Ça ne m'étonne pas, ma mère, puisque tout le monde en veut.

AUDET.

Quoi! ma petite bru aussi?

JULIENNE.

Votre bru! je crois que vous n'avez guère envie que je le devienne.

AUDET.

Et de deux contre moi.

JULIENNE.

C'est ben vrai. Sans ça, est-ce que vous feriez à mon père toutes les chicanes que vous lui faites?

AUDET.

Ce n'est pas pour chicaner ton père; c'est pour la chose publique.

JULIENNE.

Oui, vous vous en souciez ben de la chose publique. Ils n'ont plus que cela à la bouche.

AUDET.

Quand on défend les intérêts d'une commune, il faut ben avoir des idées à soi.

JULIENNE.

Bast! Bast! Des idées à soi sur une misère comme la flèche du clocher!

MADAME LEDRU.

Il ne faut pas appeler cela une misère, Julienne.

JULIENNE.

Mais, ma mère, ce n'est pas autre chose.

AUDET.

Elle a raison.

JULIENNE.

Eh ben! si j'ai raison, pourquoi donc en faites-vous tant d'embarras? C'est donc par fanatisme?

MADAME LEDRU.

Comment! tu te sers de ces mots-là aussi, toi! Ah! c'est Bastien, j'en suis sûre, qui t'apprend à parler comme ça.

JULIENNE.

Allons, il ne manquait plus que de fourrer Bastien là-dedans. Je cherche à mettre le père Audet dans son tort, vous ne voulez pas me laisser faire.

MADAME LEDRU.

Parce que tu dis des choses que tu ne dois pas dire.

JULIENNE.

Sans notre mariage que ça doit retarder encore,

Digitized by Google

croyez-vous donc que Bastien et moi nous nous occuperions seulement de c'te maudite flèche ?

MADAME LEDRU.

Paix ! ma fille.

JULIENNE.

Mais, ma mère, vous en parlez ben à votre aise. Songez-vous seulement que pour une flèche, dont au bout du compte on se passait ben depuis trente ans, il est possible que nous soyons obligés d'attendre encore une éternité peut-être ?

MADAME LEDRU.

Il ne s'agit pas de ça.

JULIENNE.

Il ne s'agit pas de ça ! De quoi s'agit-il donc ? Père Audet, entendez-vous que ma mère dit qu'il n' s'agit pas de ça ?

MADAME LEDRU.

C'est bien, appuie-toi de lui contre moi.

JULIENNE.

En vérité, je n'y comprends plus rien.

MADAME LEDRU.

Ah ! que les enfans sont raisonneurs !

JULIENNE, à part.

Et les parens déraisonnables !

MADAME LEDRU.

Si tu n'épouses pas Bastien, t'en épouseras un autre ; ça n'est pas une affaire.

JULIENNE.

De mieux en mieux. Dites-moi donc ce qui est une affaire alors. C'est-il une flèche que je n'ai jamais vue? Je ne suis pas du temps de la flèche, moi, je suis du temps de Bastien. (Au père Audet.) Père Audet, aussi, qu'est-ce que ça vous fait qu'on rétablisse cette flèche?

AUDET.

Tu ne veux pas entendre mes raisons.

JULIENNE.

Ma mère, si on doit la rebâtir encore de travers comme on dit qu'était l'autre, ça vaut-il la peine que mon père se fâche avec le père Audet?

MADAME LEDRU.

Ton père se fâchera ou ne se fâchera pas; mais je ne veux pas en démordre.

JULIENNE, au père Audet avec douceur.

C'est pourtant ben joli, une flèche, père Audet.

AUDET.

Oui, quand on ne la paie pas.

JULIENNE, de même à sa mère.

Dans le fait, à quoi ça sert-il?

MADAME LEDRU.

Veux-tu ben finir? V'là-t-il pas qu'elle fait comme les traîtres, elle souffle le chaud et le froid en même temps.

JULIENNE, d'un ton de dépit.

Je ne souffle qu'une chose, c'est mon mariage.

SCÈNE III.

MADAME LEDRU, AUDET, JULIENNE, LEDRU.

LEDRU.

Qu'est-ce donc que ça veut dire? Ma femme et sa fille au conseil municipal... Il faut que les femmes se glissent partout.

MADAME LEDRU.

Ah! pardine, quand on voit ce que c'est que les hommes, on trouve que c'est ben heureux qu'il y ait des femmes dans le monde. Songe toujours, Ledru, à tenir bon, et à ne pas te laisser aller aux cajoleries.

LEDRU.

A quelles cajoleries?

MADAME LEDRU.

Il en arrivera ce qu'il pourra; mais il ne faut pas se laisser mener.

LEDRU.

Par qui?

MADAME LEDRU.

N'écoute rien; bouche-toi plutôt les oreilles. C'est comme ça qu'on montre que l'on a du jugement.

LEDRU.

Dieu merci, je n'en manque pas.

MADAME LEDRU.

Il n'y a de bonnes raisons que celles qui nous

Digitized by Google

conviennent; le reste n'est que des paroles, entends-tu? Rappelle-toi que tu as du caractère.

LEDRU.

Je ne peux pas l'oublier; tu me le répètes chaque fois que tu veux me faire faire quelque chose. Mais à propos de quoi me donnes-tu tous ces conseils?

JULIENNE, *d'un ton calin.*

A propos que ma mère vous a mis dans la tête qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que de rétablir la flèche du clocher, et que le père Audet trouve qu'on pourrait encore attendre.

LEDRU.

C'est vrai.

AUDET.

A la bonne heure.

MADAME LEDRU, *à son mari.*

Qu'est-ce qu'est vrai?

LEDRU.

Ce que dit Julienne.

JULIENNE.

N'est-ce pas donc, mon père, que la bonne intelligence entre deux amis est cent fois préférable à toutes les flèches du monde; et que vous n'avez pas envie de vous quereller pour ça avec le père Audet, comme vous l'avez fait jusqu'ici pour des choses qui du moins en valaient la peine?

LEDRU.

Ah! tu trouves donc à présent que j'ai eu raison

Digitized by Google

pour le petit pont et pour l'affaire du garde-champêtre ?

JULIENNE.

Oui, mon père, pour tout ce qui est passé; mais à condition que ça ne recommencera pas.

MADAME LEDRU.

Le petit pont et le garde-champêtre n'étaient rien en comparaison de la flèche.

LEDRU.

C'est toujours la dernière chose qu'est la plus essentielle avec toi. Comme t'es changeante !

AUDET.

C'est vrai, ça, voisine : vous êtes un peu changeante.

MADAME LEDRU.

Ils me feront devenir folle. Comment, Ledru, tu ne devines pas que le père Audet te cajole pour te faire voter comme lui ?

LEDRU.

C'est qu'il aime la paix.

MADAME LEDRU.

Et que ta fille ne te parle comme elle te parle qu'à cause de son mariage avec Bastien.

LEDRU.

Pauvre petite !

MADAME LEDRU.

Je ne suis pas sournoise, et je te dis clairement qu'il faut te méfier du père Audet et de Julienne.

JULIENNE.

Voyez un peu, ma mère; vous voulez, soi-disant, que nous pensions tous de même, et vous ne vous occupez qu'à nous exciter les uns contre les autres.

MADAME LEDRU.

Je ne sais pas comment tu oses parler, toi. Fi! que c'est vilain à une fille de ne pas soutenir sa mère!

LEDRU.

Eh! que diable signifie donc tout ce tapage! Que venez-vous me chanter? N' faut donc pas de flèche?

MADAME LEDRU.

Au contraire.

AUDET.

C'est de l'argent perdu.

LEDRU.

Quand j'entends plus d'une personne, je ne sais plus où j'en suis. Pourquoi ne pas m'avoir laissé aux champs? J'avais des guérets à faire relever; je comprends ça; mais toutes les raisons que vous me dites ne font que m'embarrasser la cervelle.

MADAME LEDRU, d'un air menaçant.

Tu ne veux plus de flèche?

LEDRU.

Si fait, puisque t'en veux.

JULIENNE.

Vous allez vous brouiller avec le père Audet?

LEDRU.

N'aie pas peur.

MADAME LEDRU, *avec humeur.*

Comme c'est clair ! Il y a des instans où je crois qu'on désirerait avoir un homme qui eût de la tête. Prends-y ben garde toujours, Ledru..... Si tu venais à te démentir..... Je ne te dis que ça. Marchez devant moi, Julienne.

JULIENNE, *embrassant son père.*

Adieu, mon père.

MADAME LEDRU.

M'avez-vous entendue?

(*Julienne sort, sa mère la suit.*)

SCÈNE IV.

AUDET, LEDRU.

LEDRU.

Concevez-vous queuque chose à cet embrouillamini-là ?

AUDET, *riant.*

Il faudrait être bien fin.

LEDRU.

Ma femme parle toujours de caractère, et je n'connais personne qui en ait moins qu'elle !

Digitized by Google

AUDET.

C'est à cause de ça que j'aime à la tourmenter.

LEDRU.

Vous ne lui laissez pas de répit non plus.

AUDET.

C'est pour la tenir en haleine. Les femmes ne haïssent pas ça. Nous nous sommes querellés pour c'te flèche, dame fallait voir..... C'était vraiment risible. Dans le fait, vous entendez bien que ça m'est égal. (Il rit.) Ah! ah! ah!

LEDRU, riant aussi.

Et à moi donc. Ah! ah! ah!

AUDET.

Ce qui me chicane seulement, c'est de toujours donner notre argent pour les autres.

LEDRU.

Pour quels autres?

AUDET.

Parbleu! pour monsieur le maire qui fait la cour au préfet, avec toutes ces gentillesses-là.

LEDRU.

Par exemple!.... Le préfet n'est jamais venu ici...

AUDET.

Qu'est-ce que ça fait? Ça ne l'empêchera pas de se vanter à Paris de la manière dont il met tout en ordre dans son département; et cette flèche qui

Digitized by Google

vous est ben égale, qui m'est ben égale, qui est ben égale au maire, et sans doute aussi au préfet, sera peut-être cause un jour que le maire deviendra préfet, que le préfet deviendra autre chose, ainsi de suite; et nous qui aurons financé, nous ne serons pour tous ces beaux messieurs-là que des paysans dont ils se moqueront.

LEDRU.

Ma femme sait-elle ça?

AUDET.

Elle ne veut rien entendre. Vous comprenez que ce n'est pas pour quelques morceaux de bois qu'on mettra en pointe sur notre clocher, que j'irais me tourner le sang; peut-être même ce serat-il mieux; mais monsieur le maire fait déjà assez d'embarras à nos dépens; il est déjà assez fier, sans que nous nous prêtions encore à lui obéir là-dessus.

LEDRU.

Vous auriez dû dire ça à ma femme.

AUDET.

Vous avez de bonnes terres à vous; il m'empêcherait d'être huissier, que ça me serait indifférent..... Ma fine! quand on a du foin dans ses bottes, c'est ben là le cas de ne pas se laisser mener.

LEDRU.

Ma femme est furieusement de votre avis là-dessus.

Digitized by Google

AUDET.

C'est que vous verrez que ce ne sera plus notre flèche; ce sera la flèche du maire. Il dit déjà mon village.

LEDRU.

Je ne sais pas comment il dit; il ne m'a jamais fait l'honneur de m'parler.

AUDET.

Il se vante pourtant que vous voterez comme il voudra.

LEDRU.

Il se vante de ça? Eh ben! il verra.

AUDET.

La voisine Ledru prétend que vous n'avez guère de tête.

LEDRU.

Je lui prouverai que j'en ai plus qu'elle.

SCÈNE V.

AUDET, LEDRU, SIMONNOT.

SIMONNOT.

Ah! le bon temps! Des nuits chaudes et une petite rosée le matin..... Si ça voulait continuer comme ça seulement pendant trois semaines, nous aurions de fières vendanges. Bonjour, Ledru; bonjour, père Audet.

Digitized by Google

LEDRU.

Qu'est-ce ça vous fait les vendanges? vous n'avez pas de vignes.

AUDET.

Comme charpentier, est-ce qu'il n'a pas toujours quelque chose à faire aux pressoirs, quand le vin donne?

SIMONNOT.

D'ailleurs, quand on est moral, on ne doit pas penser que pour soi.

SCÈNE VI.

AUDET, LEDRU, SIMONNOT, LAROSE.

LAROSE.

Parbleur, messieurs, je croyais qu'il me fût impossible d'arriver jusqu'ici. Je ne sais, ma parole d'honneur, pas ce qu'a la petite Babet; mais elle aime ben que je lui raconte mes campagnes toujours.

AUDET.

Et vous aimez peut-être mieux lui conter autre chose?

LAROSE.

Par passe-temps plutôt que par intention. J'en ai déjà tant conté, voyez-vous.

SIMONNOT.

C'est pour ça que vous devriez en finir, Larose,

Digitized by Google

et prendre enfin une ménagère ; ce serait pus moral.

LAROSE.

Peut-être ben ; mais quand on s'est passé de ça si long-temps, il semble que l'appétit ne vous en vient point. Vous autres qui n'avez jamais quitté le village, vous avez suivi la mode du village, c'est tout simple ; mais c'est que j'ai vu du pays, moi qui vous parle, et des pays où il n'y a pas de paysannes, da. Si vous fussiez comme moi à l'Opéra de Paris..... ah ! dame, c'est ça une jolie attrape-minette. Des rois, des reines, en veux-tu ? en voilà. On n'y prend seulement pas garde. Et quand j'étais à l'entrée de l'orchestre donc, ou dans les parterres, avec mes moustaches et mon bonnet de grenadier sur la tête : « Monsieur, on ne peut pas rester là. » Et de beaux messieurs tout de même, et qui étaient obligés de m'obéir.

LEDRU.

Ça t'avance ben à présent.

LAROSE.

Et dans les coulisses.....

LEDRU.

Le v'là parti.

LAROSE.

Des belles demoiselles qu'avaient des belles couleurs, et qui levaient les jambes, et qui levaient les jambes..... C'était agriable.

SIMONNOT.

C'est-y là des souvenirs pour un tonnelier ? Je

Digitized by Google

parierais qu'il ne pense qu'à ça en faisant ses tonneaux, et que c'est pourquoi ils fuient presque tous.

LAROSE.

Vous dites qu'ils fuient parce que vous avez vot' gendre que vous voulez établir dans le pays, et que vous cherchez à m'ôter mes pratiques. Quoique j'eusse vu l'Opéra, votre gendre ne sait pas encore assembler des douves aussi bien que moi, croyez-m'en. C'est pas tout de parler morale, faut en faire. On ne voit plus que ça à présent : des gens qui ont des paroles dorées pour parler aux autres, et qui ne se gênent pas quand il s'agit d'eux. C'est positivement comme un sergent que nous eûmes ; il criait contre les ivrognes depuis le matin jusqu'au soir ; il était toujours dans les brindezingues.

LEDRU.

C'était son jeu.

LAROSE.

C'est jamais le jeu de vouloir faire le bon apôtre. On est malin dans les régimens ; nous connaissons nos officiers mieux qu'ils ne nous connaissent. Nous savons ben ceux qui font les calins et ceux qui sont de bons lurons, allez.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

AUDET, LEDRU, SIMONNOT, LAROSE, FOURNIER.

FOURNIER.

Votre sarviteur. (Il rit.) Ah! ah! ah! c'est donc pour la flèche du clocher qu'i va falloir dégoiser aujourd'hui? ah! ah! ah! C'est drôle de vivre. Quand on l'a jetée à bas, gn'y avait rien de plus pressé que de la jeter à bas; aujourd'hui, gn'y a rien de plus pressé que de la relever; ah! ah! ah! Avec ça, je n'en voulons pas à celle qu'on a renversée, quoique ça ait fait mourir ma défunte de saisissement.

LAROSE.

Dites-moi donc, par parenthèse puisqu'on l'a renversée, c'est donc que ça gênait?

SIMONNOT.

Non pas; mais c'est que dans ce temps-là on ne voulait rien de ce qu'était moral.

AUDET.

Pour moi, je n'aurais pas donné un sou pour qu'on la renversât; mais je ne donnerai rien pour qu'on la relève.

LAROSE.

Stapendant il y a z'une chose à observer. Dans tous les pays où j'ai été, je n'ai jamais vu que celui-ci qui n'avait pas de flèche, et c'est humiliant, quand

Digitized by Google

c'est son pays. S'il n'y avait pas de clocher, à la bonne heure, parce qu'il y a des pays comme ça.

AUDET.

Ce qu'il y a d'humiliant, c'est de toujours donner et de ne jamais rien recevoir.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. JOLIVET.

M. JOLIVET.

Bonjour, mes amis. Qu'est-ce donc que vous dit le père Audet?

AUDET.

Ma foi! monsieur Jolivet, je dis que vous êtes nôtaire, et quand on vous donne de l'argent pour avoir un acte, vous donnez au moins un acte; mais la nation nous demande toujours de l'argent, et elle ne nous donne jamais rien.

M. JOLIVET.

Ce que vous dites n'est pas juste. Par exemple, pour la flèche du clocher, vous n'avez qu'à fournir l'argent, on vous donnera la flèche.

AUDET.

Nous n'avons pas besoin que personne s'en mêle; nous ferons bien cela tout seuls; mais parce que ça convient à monsieur le maire, dard, dard, il faut s'y

Digitized by Google

mettre tout de suite. Quand on est resté comme ça si long-temps, il me semble qu'on pourrait bien attendre à présent jusqu'à la vendange. Si elle est bonne, on verra.

M. JOLIVET.

Ne dirait-on pas que ça va vous coûter les yeux de la tête?

AUDET.

Si l'on fait venir des ouvriers de la ville, comme on dit....

SIMONNOT, *d'un air d'étonnement.*

Des ouvriers de la ville!

AUDET.

Je ne l'ai pas rêvé.

M. JOLIVET.

Non; mais vous l'avez inventé.

(*Tous les paysans rient, excepté le père Audet.*)

LAROSE.

Il est malin, monsieur l'adjoint.

M. JOLIVET.

Mes enfans, vous ne pouvez vraiment pas vous refuser à cette réparation-là; elle est urgente.

SIMONNOT.

Je dis plus : elle est morale.

AUDET.

Taisez-vous donc, avec votre morale.

SIMONNOT.

Oui, elle est morale, puisque j'ai chez moi la dé-

Digitized by Google

molition de l'ancienne flèche, que je n'ai jamais pu employer à rien.

(Tous les paysans rient ainsi que M. Jolivet.)

LAROSE.

C'est donc là sa morale? C'est comme mes tonneaux qui fuient.

SIMONNOT, avec chaleur.

Riez tant que vous voudrez. C'est bien aisé de rire, mais il faut savoir pourquoi. Certainement si on faisait venir des ouvriers de la ville au lieu d'employer ceux du village; si on se servait de bois neuf qui n'aurait pas fait son effet, quand j'ai l'ancien qui est excellent, ça ne serait pas moral. (Les paysans rient.) Non, messieurs, ça ne serait pas moral. Est-ce que je dis des bêtises? Ne savez-vous pas tous qu'il y a du bon et du mauvais bois? Eh ben, donc.

AUDET.

Enfin, vous avez l'ancienne démolition, parce que vous l'avez achetée dans le temps; c'était-il moral?

(Les paysans rient.)

SIMONNOT.

Oui, c'était moral. Parce que si je ne l'avais pas achetée, on ne la retrouverait pas aujourd'hui.

AUDET.

Si vous n'aviez fait que l'acheter, encore, passe; mais quand vous et votre père étiez comme deux diables incarnés pour la démonter, c'était-il moral?

SIMONNOT, embarrassé.

C'était-il moral? c'était-il moral?... Fallait-il pas

mieux que ça fût fait par des gens de l'état que par des maladroits qui auraient pu se blesser et endommager le toit de l'église?

AUDET.

Mais quand, dans le comité, pour décider les autres, vous leur avez dit qu'une flèche sur un clocher c'était de la superstition, c'était-il moral?

SIMONNOT.

Vous croyez donc que c'était une fortune que c'te démolition? Certainement, s'il n'y avait eu ni fer ni plomb, ce n'était pas le bois qui en valait la peine.

M. JOLIVET.

Allons, allons, ce qui est fait est fait.

SIMONNOT.

C'est ça. Ce qui est fait est fait, comme dit monsieur l'adjoint.

AUDET.

Je le veux bien; mais ce qui est défait est défait. (Aux autres paysans.) Vous ne dites rien, vous autres?

LEDRU.

Moi, d'abord, je ne veux pas me laisser mener.

LAROSE.

Ni moi non plus, ventrebleu! Un militaire! Ah! par exemple.

FOURNIER.

Quant à ce qui est de mon sentiment, je crains

Digitized by Google

que c'te flèche ne me rappelle trop souvent ma défunte.

AUDET.

Qu'il y ait une flèche ou qu'il n'y en ait pas, je vous demande un peu ce que cela fait. Quand on est bien occupé, est-ce qu'on y prend garde seulement? Ce n'est bon que pour les fainéans qui ont toujours le nez en l'air.

M. JOLIVET.

Cependant, père Audet, un clocher sans flèche, c'est comme vous si vous n'aviez pas de chapeau sur la tête.

(Les paysans rient.)

AUDET.

Je mettrais mon bonnet. (Les paysans rient plus fort.) Est-ce que notre clocher n'a pas un petit toit?

M. JOLIVET.

Comme c'est vilain, aussi!

AUDET.

Mardi! ça n'enrhume pas notre cloche, toujours, car on l'entend d'assez loin. Ne serait-il pas plus pressé de mettre un garde-fou le long de la mare du chemin tournant? Parlez donc, monsieur le charpentier; c'est moral, ça, puisqu'il y a du bois à fournir.

SIMONNOT.

On peut faire l'un et l'autre.

LAROSE.

V'là deux ou trois fois que je manque d'y tomber,

moi; surtout quand j'ai conclu queuque marché à la ville.

FOURNIER.

C'est pour mettre de l'eau dans ton vin. (Il rit.) Ah! ah! ah! sans plaisanterie, monsieur le maire, à qui c'te mare appartient, devrait ben en faire la dépense.

AUDET.

Vous verrez qu'un de ces jours il la fera avec notre argent.

LEDRU.

Ce ne sera pas avec le mien, tout de même.

AUDET.

Bast! père Ledru, il vous y fera consentir comme un autre.

LEDRU.

C'est ce qu'il faudra voir.

M. JOLIVET.

Mes amis, ne perdons pas de temps; ne nous éloignons pas trop de ce qui doit nous occuper.

LAROSE.

Moi, ça m'est indifférent, parce que tant que je suis ici, c'est comme si je faisais queuque chose, et mon père n'a rien à dire.

M. JOLIVET.

Je croyais que le conseil serait complet, j'avais fait convoquer l'adjonction, mais il paraît que ces messieurs ne viendront point. Arrangeons-nous entre

Digitized by Google

nous. Montrons-leur que nous n'avons pas besoin d'eux pour faire de la bonne besogne. Qu'on dise ce qu'on voudra, un clocher avec une flèche est plus complet qu'un clocher qui n'en a pas. Qu'en pensez-vous, père Fournier?

FOURNIER.

Oui, qui n'en a pas.

M. JOLIVET.

Si on disait le village est pauvre, ou bien c'est une dépense trop considérable, ou bien nous avons un mauvais esprit; mais il n'y a rien de tout cela. N'est-il pas vrai, Larose?

LAROSE.

Les mauvais esprits! Qui est-ce qui croit à ces contes-là à présent? C'est bon pour faire peur aux petits enfans.

M. JOLIVET, *souriant.*

Vous voyez bien. Quand je pense qu'à la quantité de maisons qu'on a bâties ou remises à neuf depuis dix ans, on prendrait cet endroit-ci pour un bourg, je ne puis pas m'empêcher de regretter qu'il n'y ait qu'un méchant toit sur notre clocher, comme ce serait à peine dans une pauvre commune de vingt feux.

AUDET.

Oui, mais sans vous fâcher, monsieur Jolivet, toutes ces réflexions-là ne vous sont venues que parce que monsieur le maire les a faites; et monsieur le maire n'y aurait peut-être pas pensé, si d'au-

Digitized by Google

tres n'y avaient pas pensé avant lui. Monsieur le maire, qui nous a fait contribuer, il y a deux ans, pour une route qui, soi-disant, devait nous être bien commode, quoique dans le fait elle ne soit bonne que pour lui, monsieur le maire aurait pu tout aussi bien nous parler de la flèche dans ce temps-là.

M. JOLIVET.

Il ne vous empêche pas de passer sur sa route.

AUDET.

Qu'est-ce que nous irions y faire? Elle ne conduit qu'à son château. Tenez, on croit que des maires riches nous valent mieux que des maires qui ne le seraient pas tant, on se trompe. Des maires qui n'ont rien à faire s'occupent à avoir des opinions, et c'est nous qui en faisons les frais.

FOURNIER.

Je dis comme vous, père Audet; avant de parler de rien, voyons comment sera la vendange.

LAROSE.

C'est bien. Quand il y a du vin, on n'est pas taquin; mais, saperbleu! quand gn'y en a pas, faut garder son argent pour en acheter.

M. JOLIVET.

Vous ne voulez donc rien entendre? Vous êtes ici trois ou quatre tout au plus qui, sans trop savoir pourquoi, n'êtes pas d'avis de reconstruire la flèche; eh! bien, supposez que ces messieurs de l'adjonction soient de notre avis à maître Simonnot et à moi

Digitized by Google

pour qu'on la reconstruise, qu'est-ce que feront vos trois ou quatre voix? Vous voyez bien qu'il vaut mieux dire tous de même.

LAROSE.

C'est vrai.

FOURNIER.

Monsieur l'adjoint a raison.

LEDRU, bas au père Audet.

A-t-il raison, père Audet? Vous savez que je ne veux parler que comme je pense.

AUDET, bas au père Ledru.

Alors, parlez toujours comme moi.

LEDRU, de même.

Effectivement, je crois que c'est ce que je puis faire de mieux.

AUDET, haut.

Nous n'aurons pas plus tôt accordé la flèche qu'on nous demandera autre chose; c'est à cause de cela qu'il faut faire durer la flèche le plus long-temps que nous pourrons.

FOURNIER.

V'là ce que je dis.

M. JOLIVET.

Vous venez pourtant de parler tout à l'heure comme si vous étiez de mon avis, vous, père Fournier.

FOURNIER.

Parce que vous avez raison, monsieur Jolivet, est-ce que le père Audet ne peut pas l'avoir aussi?

M. JOLIVET.

S'il ne s'en était pas mêlé, notre délibération aurait été toute seule.

LAROSE.

Ça n'aurait plus été une délibération alors.

M. JOLIVET.

Le père Audet en veut à monsieur le maire, je ne sais pas pourquoi, car il est certain que monsieur le maire a vraiment de l'amitié pour lui. Il me disait l'autre jour : « Le père Audet ne se doute pas qu'on « m'a demandé sa place, et que si j'avais voulu dire « un mot à monsieur le juge de paix, il ne l'aurait « déjà plus. »

AUDET.

Eh! mais, qu'on me la retire. N'en serai-je pas bien malade? C'était plutôt par honneur que j'y tenais que par ce qu'elle me rapporte. Mais si, pour conserver cet honneur-là, il faut que je me prête toujours à tout ce qu'on veut, j'aime mieux ne plus être huissier.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE MAIRE.

LE MAIRE.

Je vous demande pardon de venir si tard, messieurs. (Il s'approche de M. Jolivet et lui dit à voix basse :) Eh bien! cela va-t-il?

Digitized by Google

M. JOLIVET, bas au maire.

Le père Audet gâte tout.

LE MAIRE, bas à M. Jolivet.

C'est bon. (Haut.) Bonjour, maître Simonnot.

SIMONNOT, saluant.

Monsieur le maire, je suis ben vot' serviteur. Larose, approchez donc une chaise pour monsieur le maire.

LE MAIRE.

Restez, restez, Larose. Combien vendez-vous vos tonneaux cette année-ci? Bonjour, père Fournier; bonjour, Ledru. Vraiment, monsieur Audet, vous rajeunissez. (Le père Audet salue.) Ce qui m'a retardé, c'est que j'attendois monsieur Guichard le médecin, pour ma fille qui a un commencement de rougeole. Il m'a appris que vous l'aviez eue dans votre famille tout dernièrement.

AUDET.

Oui: le petit garçon de mon fils.

LE MAIRE.

Cela a-t-il duré long-temps?

AUDET.

Ah! monsieur le maire, il n'y a pas de comparaison entre vos enfans et les nôtres.

LE MAIRE.

Ce sont toujours des enfans. Combien en avez-vous, tant grands que petits?

AUDET

Sept dans ce moment-ci, monsieur le maire, et peut-être huit le mois prochain, à cause de ma fille qui n'attend que le moment.

LE MAIRE.

Vous avez un garçon qui va épouser Julienne?

AUDET

Comment! monsieur le maire, vous savez cela?

LE MAIRE.

Certainement je le sais. Allons, tant mieux, tant mieux. Les familles d'honnêtes gens ne peuvent pas être trop nombreuses. Père Fournier, qu'est-ce que c'est qu'un morceau de terre que veut me vendre votre sœur?

FOURNIER.

Monsieur le maire, c'est un bout de tarre qui vient de notre défunt père, et qui fait comme une jointure avec un bout de tarre que vous avez échangé contre un autre bout de tarre, il y aura deux ans à la Saint-Martin, de Pierre Fillon, le neveu du père Audet.

LE MAIRE.

Ah! ah! Mais Larose ne le veut-il pas?

LAROSE.

Monsieur le maire, si vous vouliez me faire bon marché de c'te friche qu'est tout raz notre maison, je laisserais ben la terre de la mère Sabattier.

Digitized by Google

LE MAIRE.

Voyez cela avec monsieur Jolivet. Vous, père Audet, vous voudrez bien en faire l'arpentage, n'est-il pas vrai? car vous êtes arpenteur aussi, je crois?

AUDET.

Quand l'occasion s'en présente, monsieur le maire; mais je ne suis pas assermenté.

LE MAIRE.

La conscience d'un brave homme vaut mieux que tous les sermens du monde, et je m'en rapporte entièrement à vous, père Audet.

AUDET.

Vous êtes bien honnête, monsieur le maire; mais un serment ne me coûterait pas beaucoup, et ça me donnerait plus de pratiques.

LE MAIRE.

Nous verrons cela. Et notre clocher, messieurs, l'habillons-nous? (Les paysans se regardent.) Ma femme veut faire la dépense du coq qui surmontera la croix. Qui est-ce qui vend ces choses-là, père Audet?

AUDET.

Ce doit être les fondeurs; car madame n'en voudrait pas un de ferblanc, je suppose?

LE MAIRE.

Fi donc!

AUDET.

C'est aussi ce que je pensais.

LE MAIRE.

Voulez-vous vous charger de le commander, la première fois que vous irez à la ville?

AUDET.

Je ne sais pas le prix que madame veut y mettre.

LE MAIRE.

Ne vous en embarrassez pas; commandez toujours..... Personne n'a encore signé?

AUDET.

Nous n'aurions pas voulu signer avant vous, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Je vous en remercie. Monsieur Jolivet, vous aviez sans doute préparé le procès-verbal de la délibération?

M. JOLIVET.

Il n'y a que très-peu de chose à y ajouter; il est dans mon cabinet.

LE MAIRE.

Nous n'avons qu'à y passer.

M. JOLIVET, aux paysans.

Voulez-vous entrer, messieurs?

SIMONNOT.

Après monsieur le maire.

LE MAIRE.

Allez, allez, mes enfans.

Digitized by Google

(Tous les paysans entrent dans le cabinet, à l'exception de Ledru. Le maire et M. Jolivet, restés sur le devant du théâtre, ne s'en aperçoivent pas.)

LE MAIRE, riant.

Eh bien ?

M. JOLIVET.

C'est à faire à vous. Mais dame aussi vous donnez un coq.

(Ils entrent dans le cabinet.)

SCÈNE X.

LEDRU, seul.

Ils se moquent de nous encore..... Ils ne se moqueront pas de moi..... Mais voyez donc un peu, v'là le père Audet qui se laisse enjôler comme les autres. Lui qui faisait tant le méchant! Parce que monsieur le maire lui a dit pati, pata, il n'a rien trouvé à répondre. Il ne m'a rien dit, à moi, il n'a pas osé. « Vous êtes un honnête homme qui a de la con« science, ça vaut mieux que les honnêtes hommes « qui n'en ont pas. » Peut-on se laisser prendre à des finesses aussi grossières!

SCÈNE XI.

LEDRU, AUDET.

AUDET.

Qu'est-ce que vous faites donc là tout seul?

LEDRU.

Je pense à ce que vous disiez tantôt contre monsieur le maire.

AUDET.

Écoutez donc, père Ledru, il donne un coq; et lorsque les gens en place donnent vraiment de leur poche, c'est si extraordinaire.....

LEDRU.

Je m'attendais ben à ça..... Je vous dis, moi, qu'il donnera le coq comme il donnera la flèche; on arrangera les mémoires, et c'est encore nous qui paierons.

AUDET.

Le père Ledru qui se révolte!

LEDRU.

Ça vous sied ben de vous moquer. Ne m'avez-vous pas répété cent fois qu'on devait avoir de la tête?....

AUDET.

Vous prenez toujours les conseils à rebours.

Digitized by Google

LEDRU.

Qu'il ne fallait pas obéir à monsieur le maire?

AUDET.

Je n'ai jamais dit cela; ce serait de l'insurrection.

LEDRU.

Qu'on pouvait attendre jusqu'à la vendange?

AUDET.

On est sûr qu'elle sera bonne.

LEDRU.

N'étiez-vous pas tout prêt à quitter votre place d'huissier?

AUDET.

Je ne m'en démens pas; si monsieur le maire surtout me fait recevoir arpenteur comme il me l'a promis, parce qu'il y a plus d'arpentages à faire dans ce pays-ci que d'exploits à signifier.

LEDRU.

Vous vous gaussiez de Simonnot avec sa démolition; vous v'là tout de même; votre morale, c'est votre intérêt.

AUDET.

Ne parlez donc pas de Simonnot. Parce qu'il a fait des sottises dans le temps, il dit des bêtises aujourd'hui. Il se livre sans se vendre; l'imbécile! Moi, au moins, je fais mes conditions.

LEDRU.

Où est la différence pour moi?

AUDET.

La différence? c'est que Simonnot ne vous est rien; que nous allons devenir alliés, et que je pourrai vous rendre bien des petits services par la protection de monsieur le maire.

LEDRU.

Je n'ai pas des paroles à volonté comme vous. Tout ce que je sais, c'est qu'en venant ici j'étais pour la flèche; vous m'avez parlé, je n'ai plus été pour la la flèche : or, quand un homme qui se respecte a changé une fois d'opinion en un jour, c'est assez.

AUDET.

Oui et non, père Ledru, car il ne faut rien exagérer. Jusqu'à ce qu'on soit comme on veut être, on peut toujours aller son train.

LEDRU.

J'ai une conscience.

AUDET.

On en a deux ou trois. Entre nous, c'est une duperie que de s'en tenir à une conscience. C'est bon à dire parce que tout le monde dit comme ça; mais personne ne s'en gêne. Il faut faire quelquefois des choses qui ne vous conviennent pas pour obtenir en échange des choses qui vous conviennent. Si vous désiriez la moindre chose et que vous disiez : « Je « crie encore parce que je n'ai pas ce qu'il me faut. » Mais vous crierez toujours sans savoir ce que vous voulez, et on finira par vous regarder comme un fou.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

AUDET, LEDRU, MADAME LEDRU, JULIENNE.

JULIENNE.

Tenez, ma mère, voyez si je vous disais vrai : voilà le père Audet qui est à présent dans son bon sens et qui prêche mon père pour la flèche. Je suis à la porte depuis que monsieur le maire est entré, j'ai tout entendu, et je n'ai quitté que pour aller vous avertir; je sais ben où ils en sont.

MADAME LEDRU, *s'échauffant par degrés.*

Parle donc, Ledru. Qu'est-ce que tu as dans la tête? Eh bien! j'en apprends de belles..... Ça a-t-il le sens commun seulement? Tu le fais donc exprès....... Dans une affaire comme celle-là..... ah! mais, prends-y garde....... Jarniguoi! quand je me suis tuée à t'expliquer..... C'est trop fort aussi..... T'as donc perdu la cervelle?...... C'est le diable avec les hommes!...... Qu'est-ce que tu peux dire?... Réponds... là, voyons... réponds..... As-tu queuque chose à répondre?.... Si on disait une chose ou une autre;.... mais pas du tout, c'est le contraire..... Encore ça n'y ferait-il rien,... parce que... certainement... je ne m'échauffe pas.... Je ne veux pas m'échauffer.... Je t'écoute tranquillement..... Parle..... Dis-moi une raison..... Est-ce que tu as cru que ça se passerait comme ça?... J'aimerais mieux je ne sais quoi..... vois-tu? V'là comme je suis.

Digitized by Google

LEDRU.

A la bonne heure. Mais ils ne m'avaient rien dit de tout cela.

MADAME LEDRU.

Mais à présent que tu le sais?

LEDRU.

Je vais signer.

(Il sort avec Audet, qui se détourne pour rire.)

SCÈNE XIII.

MADAME LEDRU, JULIENNE.

MADAME LEDRU, s'essuyant le front.

Que de mal on est obligé de se donner pour les moindres choses! Toi qui les as écoutés, qu'est-ce donc qu'ils ont dit? Il y a deux heures qu'ils sont assemblés, et ils n'ont pas pu convaincre ton père, qu'était tout convaincu. En vérité, je croirai que les délibérations reculent les choses au lieu de les avancer. Tu as vu, moi, je n'ai pas délibéré.

JULIENNE.

Ah! dame, ma mère:

Digitized by Google

LE MENDIANT,

OU

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DUVERNE.
MADEMOISELLE DUVERNE.
JOSEPH, mendiant.
JULIE, femme de chambre de mademoiselle Duverne.
THIBAUT, jardinier.

La scène se passe dans la terre de M. Duverne.

Le théâtre représente un salon.

Digitized by Google

LE MENDIANT.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

SCÈNE I.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

M. DUVERNE.

Avouez, ma sœur, que je suis de bonne composition. Depuis trois mois que notre pari subsiste, en conscience, je l'ai déjà gagné deux fois; et cependant je consens à recommencer sur nouveaux frais. Mais au moins ce sera sans retour.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous n'aviez pas encore gagné, mon frère. Vous prétendez que personne n'est long-temps satisfait de sa position, et moi je prétends le contraire. François et Marie, que nous avons recueillis mourant de faim, et sans aucune ressource, ne prouvaient rien pour vous. Je sais bien qu'au bout de quinze jours ils nous ont demandé des gages plus considérables que ceux que nous donnons à nos autres domestiques; mais ce n'étaient que des fous.

M. DUVERNE.

Eh bien, refaisons notre pari sur ce que tout le monde est fou.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Non, mon frère. Laissez-moi donc la consolation de penser qu'il existe encore des êtres qui savent borner leurs désirs, et se contenter du sort que la Providence leur a départi. Mon cœur souffrirait trop si je me figurais tous les hommes tourmentés de l'affreux supplice de Tantale, et dévorés sans cesse d'une soif inextinguible.

M. DUVERNE.

Ce sont des phrases que cela, ma sœur; et c'est en faisant de pareils raisonnemens que l'on finit par déraisonner. Nous-mêmes, nous ne valons pas mieux que les autres. Chaque fois que vous avez cherché à vous marier, n'avez-vous pas cherché à changer de position ?

MADEMOISELLE DUVERNE.

J'ai cherché au contraire à prendre une position.

M. DUVERNE.

Mais René Duverne, votre frère, qui vous parle, moi enfin qui ai toujours eu le bonheur d'être assez occupé pour ne pas penser au mariage, expliquez-moi pourquoi je voulais me faire nommer député.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Parce que vous avez le cœur noble, et que vous espériez vous rendre utile à votre pays.

M. DUVERNE.

Point, ma sœur. Je voulais me faire nommer député parce que la députation est une porte ouverte au hasard, et que cela donnait carrière à mon imagination.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous vous calomniez par respect pour votre système.

M. DUVERNE.

Je ne me calomnie pas, je parle vrai. Peut-être, en voyant cela de près, aurais-je eu quelque repentir; mais alors je me serais jeté dans l'intrigue.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Ah! quel mot prononcez-vous là! L'intrigue! Je ne connais rien de moins fait pour vous; votre caractère est si doux, vos habitudes si tranquilles.

M. DUVERNE.

Je me serais mis dans des intrigues analogues à mon caractère. N'y en a-t-il pas de toutes les espèces? Au surplus, je ne me plains pas. J'habite un beau château avec vingt-cinq mille livres de rente; j'ai de bons voisins, et pour compagne habituelle une excellente sœur, qui n'a que le défaut d'être un peu trop philanthrope.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Philanthrope! je vous arrête, mon frère. Je sais assez de grec pour ne pas vouloir de cette épithète-là.

M. DUVERNE.

Mettons romanesque, et revenons à notre pari. Voulez-vous que je donne l'ordre qu'on nous envoie le premier mendiant qui se présentera?

MADEMOISELLE DUVERNE.

A condition que nous l'examinerons ensemble. La

somme que vous voulez me faire perdre est assez considérable pour que j'y regarde à deux fois.

M. DUVERNE.

C'est juste.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je voudrais aussi que ce ne fût pas tout-à-fait un vagabond ni une brute comme François. Il faut qu'il ait assez de bon sens pour apprécier le bien que nous promettrons de lui faire.

M. DUVERNE.

J'entends : un mendiant de mélodrame.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Dans mes idées, ce que je demande n'est pas impossible à rencontrer.

M. DUVERNE.

A la bonne heure, à la bonne heure. Pourvu que cette épreuve soit la dernière, je vous laisse maîtresse du choix. Mais au moins est-il bien convenu que, quand vous aurez fait pour ce malheureux tout ce que raisonnablement on peut faire, les désirs qu'il formera au-delà me donneront gain de cause.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Cela ne fait pas une question, mon frère.

SCÈNE II.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT.

M. DUVERNE.

Que voulez-vous, Thibaut?

THIBAUT.

Monsieur, mamzelle, je sommes ben vot' serviteur. Je venions mettre ces bouquets dans ces vases, comme mamzelle me l'a recommandé.

M. DUVERNE.

Quand vous aurez fini, vous irez dire qu'on envoie ici, dans cette salle basse, le premier pauvre qui viendra demander l'aumône.

THIBAUT.

Pardine! monsieur, ça se trouve ben, car gn'y a ici depuis hier un homme qui a couché dans la grange, et qui me paraît un assez bon garçon. Il est gai comme quand on n'a pas le sou, et il se rend sarviable à tout le monde.

M. DUVERNE.

D'où vient-il?

THIBAUT.

Je n'en sais, ma fine, rian. J'ai mieux aimé lui faire arroser mes artichauts que de causer avec lui;

mais n'importe d'où ce qu'il deviant, on y est ben dégoisé.

M. DUVERNE.

Etes-vous sûr qu'il ne soit pas parti ?

THIBAUT.

Lui ! Ah ! il est trop ben appris pour s'en aller d'une bonne maison sans avoir déjeûné.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Laissez cela, Thibaut, et allez le chercher tout de suite.

THIBAUT.

Oui, mamzelle.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Si cet homme allait répondre à mon attente ; s'il me faisait gagner ; s'il se trouvait heureux de rester avec nous ; enfin s'il ne désirait rien davantage, est-ce que nous aurions le cœur de le renvoyer ?

M. DUVERNE.

Je voudrais qu'il me fît perdre, je le garderais avec bien du plaisir. Nous parions sur un étranger ; et, si nous regardions autour de nous, qui verrions-nous

qui soit content? Excepté mon vieux Joachim dont personne ne voudrait plus, les autres n'ont l'air de rester ici qu'en attendant mieux. Tout dernièrement encore, votre femme de chambre ne voulait-elle pas vous quitter?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Ce n'était pas faute d'attachement, la pauvre fille! mais elle ne peut pas se passer de café. Depuis que j'ai permis qu'on lui en donnât, elle se mettrait au feu pour moi.

SCÈNE IV.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT.

THIBAUT.

I va venir dans un instant, monsieur. Il est allé avec le cocher pour faire ferrer les chevaux.

M. DUVERNE.

C'est bien, Thibaut. Vous nous avertirez quand il sera de retour.

(M. et mademoiselle Duverne sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

THIBAUT, *seul, arrangeant des fleurs.*

Queuque c'est donc que ce goût de pauvres qu'ils ont depis queuque temps? C'est pour faire les charitables, apparemment. Il y a comme un vent qui souffle à présent sur les maîtres; ils font tous les bons apôtres. C't'idée d'aller chercher des inconnus pour que ça fasse pus d'embarras! Au lieur de jeter de l'argent à la tête d'un tas de fainéans, ils n'ont qu'à me le donner à moi. S'il ne faut qu'en faire du bruit, parguenne! je le dirai à tout le monde.

SCÈNE VI.

THIBAUT, JOSEPH, *proprement, mais misérablement vêtu.*

JOSEPH.

On dit que vous me demandez pour parler à vos maîtres, monsieur le jardinier?

THIBAUT.

Oui, mon garçon. Je vous ons protégé auprès d'eux, et v'là quasi que je m'en repens à cette heure.

JOSEPH.

Que voulez-vous dire?

Digitized by Google

THIBAUT.

Avec le goût qu'ils ont pour les nouviau-venus, je vous ons trop ben choisi peut-être. J'aurions dû réfléchir à ça. C'est que ça n'est pas agriable de se voir couper l'herbe sous le pied, surtout par un queuque z'un à qui on a rendu service.

JOSEPH.

Je ne vous comprends pas.

THIBAUT.

Je me comprenons ben; moi, et ça suffit. Tatigoi! si j'avions tant seulement une centaine de pistoles devant moi, que je sussions lire, et que je fussions garçon, je ne mourrais pas au sarvice, ben sûr.

JOSEPH.

Est-ce que vos maîtres ne sont pas bons?

THIBAUT.

Les bons maîtres, ce sont des grimaces, voyais-vous? Quand les maîtres ne sont pas justes, je dis qu'ils ne sont pas bons. V'là quinze ans que je suis ici où j'ai un mal de galérien, eh ben! ni monsieur, ni sa sœur, ne m'ont pas fait le quart des gracieusetés qu'ils vont vous faire tout de suite.

JOSEPH.

A propos de quoi me feront-ils des gracieusetés?

THIBAUT.

Demandez-le-moi. Mais si j'ons un conseil à vous donner, ne vous laissez pas aller tout d'abord aux

biaux discours; vous en seriais dupe, je vous en avartis. Ça paraît tout miel et tout sucre; dans le fond, ça n'est qu'un feu de paille, pas davantage.

JOSEPH

Si vous vouliez vous expliquer plus clairement?

THIBAUT.

C'est énutile, vous ne devez pas en entendre plus que je ne veux vous en dire. On a ses raisons. Suffit que vous n'oubliez pas que c'est moi qui vous ai protégé, et que vous ne devez jamais parler contre moi. C'est-i pas dur, au bout de quinze ans qu'on est dans une maison, d'être obligé de prendre des précautions pareilles vis-à-vis d'un étranger, et d'un étranger à qui l'on pouvait laisser passer son chemin! Je me souffletterais. Songez toujours qu'un jardinier n'est pas un domestique, et que s'il vend des graines de son potager, et même un peu de fruit, de temps en temps, ça ne regarde personne.

JOSEPH.

Il y a long-temps que je sais cela.

THIBAUT.

Quand on a trois enfans, et qu'on est un honnête homme, on doit chercher à leur assurer du pain.

JOSEPH.

Cela va sans dire.

THIBAUT.

C'est qu'il y a des calins qui vont tout conter aux maîtres; et comme la plupart des maîtres se soucient

Digitized by Google

fort peu des enfans des autres, ils prétendent qu'on leur fait du tort.

JOSEPH.

Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, soyez tranquille.

THIBAUT.

J'avons ça dans l'idée. Vous avez une mine qui m'a agréié tout de suite. Fallait ben qu'il y eût queuque chose comme ça pour que je vous aie protégé comme je vous ons protégé... Quoi que vous savez faire?

JOSEPH.

Bien des choses.

THIBAUT.

Mais encore?

JOSEPH.

Vous jugez que quand on a été malheureux...

THIBAUT.

Je ne vous demande pas votre histoire; vous la ferez à ceux qui vous la paieront. Je voulions seulement savoir si, dans le cas où l'on vous garderait ici, vous pourriez m'être bon à bêcher mes plates-bandes.

JOSEPH, avec un air d'intelligence.

Et à les ensemencer, et à les récolter; et même à vendre à la ville voisine les légumes et les fruits que vous aurez mis de côté pour assurer du pain à vos enfans.

THIBAUT, lui frappant sur l'épaule.

Allons, vous êtes un bon luron; je ne me suis pas

Digitized by Google

trompé. Je ne vous répète plus qu'une chose : quand on n'est pas maître, il faut être contre les maîtres. Gn'y a pas de cajoleries qui tiennent : leurs intérêts ne sont pas les nôtres.

JOSEPH.

Vous croyez donc que je vais plaire tout de suite?

THIBAUT.

Vous êtes pauvre; vous demandez l'aumône.

JOSEPH.

Je n'ai jamais demandé l'aumône, mais seulement les moyens de continuer ma route.

THIBAUT.

Eh! ne chicanez pas sur les mots, puisque c'est à ça que vous devrez les amiquiés qu'on va vous faire. Mamzelle surtout, pour peu que vous lui arrangiez une histoire ben touchante... Mais je bavarde, et je ne vas pas les avertir. Ils me l'avont pourtant ben recommandé. Je vous laisse seul. Il n'y a pas de danger, j'espère?

JOSEPH.

Soyez sans inquiétude.

THIBAUT.

D'ailleurs, je ne serai qu'un instant.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

JOSEPH, seul.

Autant que je puis deviner quelque chose aux coq-à-l'âne de ce manant, je suis ici chez des originaux. Ma foi! vogue la galère. Je ne pouvais plus rester à Paris, c'était trop scabreux. Je vais à Bordeaux, sans trop savoir pourquoi. Si l'on me retient sur la route, tant mieux. On va m'interroger, voilà le difficile. Bast! le mensonge est fait pour s'en servir; et si des gens qu'on appelle comme il faut, parce qu'ils ne manquent de rien, ne disent pourtant pas un mot de vérité, à plus forte raison un pauvre diable comme moi qui manque de tout.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT, JOSEPH.

THIBAUT.

Le v'là, mamzelle. N'est-il pas vrai qu'il a une bonne physionomie?

MADEMOISELLE DUVERNE.

La figure est souvent trompeuse, Thibaut. (A Joseph.) Non pas que je dise cela pour vous, mon garçon; je serais bien étonnée au contraire que vous ne fussiez

pas un bon sujet. Mais comment se fait-il qu'à votre âge, fort comme vous le paraissez, vous n'ayez pas d'autre ressource que de courir les grands chemins?

JOSEPH, *soupirant.*

Ah! madame.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous le gênez, Thibaut; allez chercher votre maître.

THIBAUT, *à part en s'en allant.*

Le fin matois!

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Parlez à présent, mon enfant; ne craignez rien. Avez-vous quelque chose à vous reprocher? Vous devez m'en faire l'aveu pour ne pas vous exposer à des désagrémens, dans le cas où la vérité viendrait à se savoir.

JOSEPH.

Votre bonté m'enhardirait si j'avais commis des fautes; mais, Dieu merci, je ne suis que malheureux. (*A part.*) Ouf!

MADEMOISELLE DUVERNE.

Un désespoir amoureux sans doute... Jeune comme vous êtes.

Digitized by Google

JOSEPH, à part.

Bravo! je n'aurais jamais pensé à celui-là.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Répondez : ai-je deviné juste?

JOSEPH.

Je n'ai plus rien à vous apprendre.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Pardonnez-moi, mon garçon, pardonnez-moi. Votre maîtresse vous aura trompé; elle en aura peut-être épousé un autre?

JOSEPH.

Elle ne l'a point épousé, madame; mais elle n'en est pas moins perdue pour moi.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Quelle femme était-ce donc?

JOSEPH.

L'innocence même; mais à Paris cela dure si peu. Horrible ville!

MADEMOISELLE DUVERNE, attendrie.

Ah! pauvre malheureux!

JOSEPH.

J'en ai été plus de trois mois malade.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je le crois bien, c'est peu.

JOSEPH.

Je pourrais dire quatre.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Oh! oui.

JOSEPH.

Quatre mois de maladie épuisent bien vite les ressources d'un homme qui n'a que son travail.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Et vous vous êtes mis en route aussitôt que vous avez été guéri?

JOSEPH.

Je n'aurais pas pu rester davantage dans les lieux qu'elle habitait.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Où comptiez-vous aller?

JOSEPH.

A Bordeaux.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Pourquoi Bordeaux?

JOSEPH, d'un air d'ingénuité.

Parce qu'on dit qu'il y a tant de gens de ce pays-là partout, que j'espère qu'il y a plus de place chez eux qu'autre part.

MADEMOISELLE DUVERNE, à part.

La singulière idée! Il me fait rire malgré moi. (Haut.) De sorte que vous resteriez volontiers dans cette maison, si on vous y arrêtait?

JOSEPH.

Ce serait le plus grand bonheur qui pourrait m'arriver.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DUVERNE.

Eh bien, mon enfant, je vous garde.

JOSEPH.

En vérité, madame, je ne puis assez vous remercier d'un tel bienfait; vous me rendez la vie.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je ne sais trop quel sera votre emploi; mais mon frère vous l'indiquera. La seule chose que je vous recommande, c'est de ne pas vous tourmenter, et de vous fier à nous pour vous récompenser selon votre mérite.

JOSEPH.

Ne parlons pas de cela, madame. Vous faites pour moi cent fois plus que je n'aurais osé l'espérer dans l'état de détresse où je me trouve. Vous m'accueillez chez vous sans savoir qui je suis, ce que je sais faire; vous ne me demandez aucun renseignement sur les professions que j'ai exercées. Je pourrais être un vagabond.

MADEMOISELLE DUVERNE, d'un ton d'assurance.

Les vagabonds n'ont pas le cœur sensible; ils ne s'exilent pas volontairement; ils ne sont pas quatre mois malades parce qu'une coquette leur a été infidèle.

JOSEPH.

C'est vrai.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous voyez qu'un aveu que j'ai tiré de vous, presque à votre insu, m'a disposée en votre faveur plus

efficacement que tout ce que vous auriez pu me dire.

JOSEPH.

Il est heureux pour moi de n'avoir pas hésité à vous parler avec franchise.

MADEMOISELLE DUVERNE.

A présent que je connais votre cœur, j'affirmerais que vous êtes dévoué, sage, actif, intelligent. Dites si je vous connais bien, et si toutes les questions que j'aurais pu vous faire m'en auraient appris davantage.

JOSEPH.

C'eût été difficile.

SCÈNE X.

M DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Tenez, mon frère, vous serez content de ce garçon, j'en suis sûre.

M. DUVERNE.

Nous verrons. Quel est-il?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je sais tout cela; je vous le conterai.

M. DUVERNE.

A-t-il déjà servi quelque part? vous a-t-il montré ses certificats?

Digitized by Google

MADEMOISELLE DUVERNE.

Oh! bien oui, des certificats! Il ne faut pas procéder avec lui comme avec un autre. (Bas à son frère.) Je risque plus que vous dans notre gageure; vous m'avez permis de choisir mon champion; celui-ci me convient.

M. DUVERNE.

A la bonne heure.

MADEMOISELLE DUVERNE, haut.

De quel ouvrage le chargerez-vous?

M. DUVERNE.

Puisque vous êtes sa caution, je ne vois pas d'inconvénient à l'attacher à notre service personnel. (A Joseph.) Allez, mon ami, demandez mon valet de chambre, et dites-lui de vous donner la livrée du domestique qui était ici avant vous.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

(Il salue très-profondément et s'en va.)

SCÈNE XI.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

M. DUVERNE.

Convenez, ma sœur, qu'il est impossible de se conduire avec plus de loyauté que je le fais.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous ne vous en repentirez pas, mon frère.

M. DUVERNE.

Pardonnez-moi, puisque vous prétendez que ce garçon doit me faire perdre mon pari.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Oui; mais appréciez l'avantage de s'attacher un pareil sujet.

M. DUVERNE.

Quelle assurance a-t-il donc pu vous donner en si peu de temps?

MADEMOISELLE DUVERNE.

M'avez-vous jamais vue inconséquente?

M. DUVERNE.

Quelquefois, comme tout le monde.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Suis-je une folle?

M. DUVERNE.

Les fous sont ceux qui n'ont qu'un genre de folie.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Et moi, je les ai tous apparemment. Il faudra que j'essaie un jour de ne voir les choses que du mauvais côté, d'être remplie de méfiance et de préventions; je me moquerai de tout le monde; je dirai des choses piquantes à mes amis, même à mes parens; je n'aurai d'estime que pour moi; et, comme je vous ressemblerai alors, vous me trouverez fort raisonnable.

M. DUVERNE.

Il faut faire la part de l'exagération dans ce que

vous venez de dire; mais assurément il y a moins d'inconvéniens à ne se laisser séduire par rien, que d'avoir toujours un engouement tout prêt pour les moindres circonstances.

MADEMOISELLE DUVERNE.

J'ai donc toujours un engouement tout prêt?

M. DUVERNE.

Je ne parle pas de vous, ma sœur.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Il serait plaisant que vous pussiez me prouver cela. Nous avons fait un pari : vous soutenez que tous les hommes sont pétris d'ambition, que ceux mêmes qui ne devaient pas s'attendre au bonheur dont ils jouissent, s'en dégoûtent bientôt pour rêver mille chimères. Moi, qui ai meilleure opinion de l'humanité, je suis persuadée au contraire qu'il y a beaucoup plus de gens qu'on ne croit, surtout parmi ceux qui ont été malheureux, dont on pourrait fixer les désirs à bien peu de frais. J'espère avoir trouvé un garçon qui nous en donnera la preuve; je m'en réjouis pour le gain de ma cause; voilà tout mon engouement.

M. DUVERNE.

Rien de tout cela ne me dit comment ce garçon s'y est pris pour vous donner si bonne opinion de son mérite.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous ne le comprendriez pas. Les femmes ont un tact! Quand elles voient un jeune homme simple,

modeste, qui a bonne mine d'ailleurs, elles sont toujours sûres que c'est un bon sujet.

SCÈNE XII.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, THIBAUT.

THIBAUT.

Monsieur, c'est-i vrai que c'est le nouviau venu qui va être cocher?

M. DUVERNE.

Qui est-ce qui dit cela?

THIBAUT.

Tout le monde. Parce que, comme le cocher boit de temps en temps un petit coup, on prétend que monsieur veut le renvoyer. Ce n'est pas l'embarras, je crois qu'on ne gagnerait pas beaucoup au change, car, je ne sais pas, mais le nouviau venu ne me paraît pas ben sobre non plus. A son âge, il a déjà le nez presque aussi rouge que moi.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous êtes fou, Thibaut; ce garçon n'a pas le nez rouge.

THIBAUT.

Ma fine! mamzelle, ça m'avait paru comme ça, parce que je crains que petit à petit il ne devienne notre maitre à tous. Mamzelle ne l'a pas vu depis qu'il

a son habit de livrée; il porte la tête haute comme un seigneur.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Ce sont des propos que cela; et je vois qu'on a bonne envie, dans la maison, de faire une ligue contre ce pauvre jeune homme. Dans tous les cas, vous devriez prendre son parti, vous Thibaut; car c'est votre protégé.

THIBAUT.

Le nouviau venu n'est pas mon protégé du tout.

M. DUVERNE.

Le nouveau venu! le nouveau venu! N'a-t-il pas de nom?

THIBAUT.

C'est possible, monsieur; mais je ne le sais pas.

M. DUVERNE.

Et vous, ma sœur?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Ni moi non plus.

M. DUVERNE.

Comment! vous ne savez pas même son nom?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Qu'importe son nom, mon frère? Avons-nous parié sur un nom?

M. DUVERNE.

Pas absolument; mais en général on tient assez à savoir comment se nomment les gens que l'on a autour de soi.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je vois que les propos de votre jardinier vous ont monté la tête.

M. DUVERNE.

Vous me connaissez bien!

MADEMOISELLE DUVERNE.

Sans cela, vous feriez-vous une affaire de si peu de chose?

M. DUVERNE.

N'en parlons plus.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Il suffit que ce jeune homme s'annonce bien, qu'il ait une physionomie honnête, pour que tout le monde se mette contre lui.

M. DUVERNE.

Je ne suis pas contre lui; je ne le connais pas.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Mais moi qui le connais, je vous en réponds.

M. DUVERNE.

Aussi suis-je fort tranquille sur son compte.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je vais dire à Julie de le prendre sous sa protection.

M. DUVERNE.

Vous ferez bien.

MADEMOISELLE DUVERNE.

N'ordonnerez-vous pas à Joachim de lui montrer tout doucement ce qu'il aura à faire?

Digitized by Google

M. DUVERNE.

Volontiers.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Eh bien! mon frère, allons-y de ce pas.

M. DUVERNE.

Comme vous voudrez, ma sœur.

SCÈNE XIII.

THIBAUT, seul.

Si monsieur a queuque fois de mamzelle cent pieds par-dessus la tête, ça doit être comme ça aujourd'hui. Il ne disait rien; mais quelle moue il faisait! C'est agriable de savoir que les maîtres ont aussi leur tintoin. Lui qui ne s'est pas marié pour être pus tranquille! (Il rit.) J'aimerais mieux cent femmes qu'une demoiselle comme mademoiselle. Et c'est tout simple: une femme a son mari; au lieur qu'une demoiselle, ça n'a rien, et ça est obligé de tracasser sur tout pour ne pas trop s'ennuyer. Faut ben d'ailleurs que ça emploie son activité à queuque chose.

SCÈNE XIV.

THIBAUT, JOSEPH, en livrée, avec un habit de maître sous le bras.

JOSEPH.

Dites donc un peu, monsieur le jardinier, est-ce que c'est ici que vous faites votre potager?

THIBAUT.

En v'là ben d'un autre!

JOSEPH.

J'aime assez que chacun soit à sa place.

THIBAUT.

Y pensez-vous de me parler ainsi?

JOSEPH.

Ma question vous paraîtrait-elle ridicule par hasard?

THIBAUT, dans le plus grand étonnement.

Enfin... Ecoutez donc... (A part.) Je ne sais que lui dire. A-t-il l'air insolent, ce coquin-là?

JOSEPH.

J'ai toujours vu que les jardiniers se tenaient dans leur jardin.

THIBAUT.

Ah! ça mais, vous me feriez ben plaisir de me dire où vous vous teniez, vous qui parlez, rien qu'hier à cette heure-ci?

Digitized by Google

JOSEPH.

Cela ne vous regarde pas, je n'ai pas de compte à vous rendre.

THIBAUT.

Vous oubliez que vous me les avez déjà rendus. Ne m'avez-vous pas avoué que vous n'étiez qu'un malheureux?

JOSEPH.

Qu'appelez-vous un malheureux!

THIBAUT.

Sans ma protection, vous courriez encore les grands chemins.

JOSEPH.

Vous avez bonne mémoire, à ce qu'il me semble.

THIBAUT.

Pardine! ça n'est pas si ancien.

JOSEPH.

Je ne me rappelle pourtant plus, moi, les confidences que vous m'avez faites, quoiqu'elles soient de la même date; et quelqu'un qui me demanderait ce que devient une grande partie de vos fruits et de vos légumes, m'embarrasserait beaucoup, faute de savoir que lui répondre.

THIBAUT, à part.

Ah! le traître!

JOSEPH.

Allez, mon garçon, allez à votre potager.

THIBAUT, à part.

Il faut ben lui obéir; mais, morgoi! j'enrage.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

JOSEPH, seul.

Le maraud s'attendait, je crois, à de la reconnaissance de ma part. Ah! que je n'ai garde de m'embarquer dans de semblables procédés, surtout avec un imbécile de cette espèce, qui ne peut plus me servir à rien! J'ai fait une école néanmoins, en lui avouant ma misère; il ne l'a pas oubliée. Il était si difficile de faire autrement....... Tout déposait contre moi. N'importe, quand on attend quelque chose du hasard, on ne doit pas donner sa mesure. C'est une leçon pour l'avenir.

SCÈNE XVI.

JOSEPH, JULIE.

JULIE.

Eh! mais, me trompé-je? Le ciel me pardonne, c'est monsieur Étienne!

JOSEPH.

Quoi! c'est vous, madame Julie! Comment diable êtes-vous donc ici?

JULIE.

Parce que la vieille baronne de Stevannes, chez

qui vous m'avez connue à Paris, m'a recommandée en mourant à mes maîtres actuels. Mais vous! vous, monsieur Étienne!

JOSEPH.

D'abord, ma chère Julie, je ne m'appelle plus Etienne. Je voyage incognito sous le nom de Joseph; et vous me ferez plaisir de ne pas m'en donner d'autre.

JULIE.

Je ne suis pas curieuse; mais j'ai grand' peur que vous n'ayez fait quelque sottise. Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

JOSEPH.

Lequel?

JULIE.

Le neveu de madame la baronne.

JOSEPH.

Ah! ma chère, je ne me rappelais seulement plus avoir été chez lui. J'ai fait vingt maisons depuis ce temps-là. C'est inconcevable combien les maîtres deviennent difficiles à contenter. Ils sont d'une méfiance à présent et d'une parcimonie qu'on ne peut pas s'imaginer. Un garçon comme moi, par exemple, qui a de bonnes habitudes et qui aime à aller rondement, ne trouve presque plus moyen de faire de ces petits profits qu'on se permet de temps en temps, et qui réparent du moins la modicité des gages que l'on vous donne.

JULIE.

Voilà le fin mot : à force d'avoir voulu réparer,

vous vous serez mis dans de mauvaises affaires; et c'est là d'où vient votre incognito.

JOSEPH.

Vous êtes trop bonne fille pour rien comprendre à tout cela. Si vous connaissiez mes malheurs.....

JULIE.

Je crois que je connaîtrais de beaux mensonges; témoin les contes que vous avez faits à mademoiselle. Ah! si j'avais su que c'était de vous qu'elle me parlait, jamais je n'aurais pu tenir mon sérieux.

JOSEPH.

Par quelle raison?

JULIE.

Comment! vous, un amant sensible et malheureux! (Elle rit.) Ce que j'admire, c'est que vous ayez deviné aussi juste comment il fallait vous y prendre avec elle.

JOSEPH.

Fi donc! ce n'est pas moi qui ai inventé toutes ces fadeurs; je les ai approuvées, pas davantage.

JULIE.

Vous êtes toujours fier, à ce qu'il me paraît. Mais que comptez-vous faire? Vous ne resterez pas ici; cette maison ne vous convient pas; il n'y a pas de quoi exercer vos talens.

JOSEPH.

En voyage, je ne suis pas difficile; je prends assez

Digitized by Google

volontiers ce qui se rencontre; et, pour peu que ces gens-ci ne soient pas par trop ridicules, je veux bien leur donner un mois ou deux de mon temps.... Mais parlons sérieusement. Qui est-ce qui tient la bourse dans cette maison? A qui faudra-t-il s'attacher?

JULIE.

Monsieur a sa fortune et mademoiselle a la sienne.

JOSEPH.

Alors quel est le plus généreux des deux ou le plus imbécile? celui que l'on peut mener le plus facilement?

JULIE.

Taisez-vous donc, jeune homme; vous parlez comme les valets que l'on voit dans les comédies. Est-ce que l'on mène comme cela ses maîtres du premier coup? Donnez-vous au moins patience; cela doit venir petit à petit.

JOSEPH.

Vieille méthode. Quand on n'est pas assez sot pour avoir des scrupules, quand on est prêt à flatter toutes les manies, on doit s'emparer tout de suite des maîtres qui vous tombent sous la main.

JULIE.

Bonté du ciel! quelle dépravation, monsieur Étienne!

JOSEPH.

Dites: Bonté du ciel! quelle dépravation, monsieur Joseph! J'aime mieux cela ainsi.

JULIE.

Mais vous valiez cent fois mieux quand je vous ai connu.

JOSEPH.

J'étais alors au service du comte Julien, qui faisait l'hypocrite pour s'assurer la succession de vôtre maîtresse; il était tout simple que je fusse un petit saint.

JULIE.

Non, vous n'étiez pas un petit saint; ce n'est pas cela que je veux dire; mais au moins.....

JOSEPH, l'interrompant.

Ah! que je voudrais avoir votre âge, ce bel âge de tranquillité où l'on peut mépriser toutes les folies du monde..... Mais il me resterait encore le goût de la loterie, du vin et du jeu, dont on dit qu'on ne se corrige jamais.

JULIE.

Quelle rage avez-vous donc de me parler ainsi? Je ne vous demande pas tous ces aveux.

JOSEPH.

C'est un besoin de me vanter qui me prend quelquefois malgré moi.

JULIE.

Peste soit de votre vanterie!

JOSEPH.

Bast, bast, la seule différence qu'il y ait de moi aux autres, c'est que je parle et qu'ils se taisent. J'ai

Digitized by Google

lu quelque part qu'il n'y a que deux espèces de gens dans le monde : ceux qui sont pendus et ceux qui mériteraient de l'être. Cela doit vous tranquilliser.

JULIE, riant.

Ce qui me tranquillise davantage, c'est que je vois à présent que tout ce que vous dites n'est que pure plaisanterie.

JOSEPH.

En effet, comment peut-on parler sérieusement quand on porte une livrée? Bonne Julie, ne vous paraît-il pas plaisant de me voir affublé de la sorte? Moi, en livrée! Je suis aujourd'hui d'une bonhomie qui m'étonne.

JULIE.

Il me semble cependant qu'il n'est pas trop maladroit de s'être procuré la vie et l'habit, quand, il y a si peu de temps encore, on manquait de l'un et de l'autre.

JOSEPH.

C'est déjà ancien cela; c'est de ce matin. Vous avez tous, dans cette maison-ci, une mémoire de détails qui n'a pas le sens commun. La vie est si courte, que du matin au soir c'est déjà une éternité. Ce qui m'occupe, maintenant que je suis en pied, c'est de savoir quel poste je me choisirai.

JULIE.

On disait que vous vouliez remplacer notre cocher.

JOSEPH.

Prenez donc garde que c'est encore de la livrée,

ma chère. D'ailleurs ce garçon est ivrogne, lourd et paresseux, il n'est bon qu'à cela. (Il ôte son habit, et passe celui de son maître) Voilà qui me va à merveille. Eh ! mais, cet habit à l'air d'avoir été taillé pour moi ! Qu'en pensez-vous, Julie? Je n'ai vu votre maître qu'un instant, il ne m'avait pas paru avoir la taille aussi avantageuse. Il est rare de trouver au milieu des bois un homme bâti de ce modèle..... C'est peut-être encore une folie que je fais; mais, en considération de sa bonne tournure, je me déciderais presque à lui servir de valet de chambre.

JULIE.

La tête vous tourne.

JOSEPH.

Vous trouvez que c'est au-dessous de moi, parce que votre monsieur Duverne n'est qu'un homme de campagne. Mais écoutez, ma bonne Julie, j'ai fait assez d'extravagances jusqu'à présent pour penser à me mettre dans la réforme. D'ailleurs ne sommes-nous pas ici dans un pays perdu? qui est-ce qui saura seulement que je l'ai habité? Que d'une manière ou d'une autre je remonte un peu mes finances, j'en serai quitte, en reparaissant dans le monde, pour faire un joli roman.

JULIE.

Croyez-moi, avec ces façons-là, votre roman sera bientôt fini, car vous vous ferez mettre à la porte.

JOSEPH.

A la porte ! allons donc.

Digitized by Google

JULIE.

Dans la position où vous êtes, obligé de changer de nom, ne devriez-vous pas vous trouver trop heureux d'avoir ici un asile, sans vous forger des chimères comme vous faites?

JOSEPH.

On s'énerve par de pareils calculs. L'humilité ne réussit à personne, à moins de s'en faire un état; mais cela ne me conviendrait pas. Non, non, ma chère Julie; je vous ai toujours aimée comme une mère, vous m'avez toujours grondé comme votre fils; il faut que vous m'aidiez à faire renvoyer le vieux valet de chambre de votre maître, et que vous me procuriez sa place.

JULIE.

Par quel moyen?

JOSEPH.

Eh! parbleu, par le moyen de votre demoiselle. Si elle le veut bien, il faudra que son frère finisse par y consentir. Elle a une si grande force de son côté.

JULIE.

Quelle force a-t-elle donc?

JOSEPH.

La déraison. Je défie tous les hommes du monde de résister à celle-là. Partout où il se trouve une femme déraisonnable, il se trouve une maîtresse absolue.

JULIE.

La voilà bien récompensée de l'intérêt qu'elle a pris à vous.

JOSEPH.

C'est justement là-dessus que je l'ai condamnée.

JULIE.

Eh bien! vous ne me condamnerez pas, moi; car je vous avertis, monsieur Étienne, ou monsieur Joseph, comme il vous plaira de vous appeler, que loin de me prêter à vous impatroniser dans cette maison, j'emploierai au contraire tout mon crédit à vous en faire éloigner.

JOSEPH.

Voilà un vilain avertissement.

JULIE.

Je ne veux pas me rendre votre complice; je vous le dis tout net; et, s'il le fallait même, j'aimerais mieux contribuer de ma bourse pour vous fournir les moyens de continuer votre voyage.

JOSEPH, l'embrassant.

On ne fait plus de ces pâtes-là.

SCÈNE XVII.

MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH, JULIE.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH.

Vous voyez, madame, un fils qui embrasse sa mère.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Est-il possible!

JULIE.

Mais, non vraiment, mademoiselle, il n'est pas mon fils.

JOSEPH, d'un ton pénétré.

Par la naissance, j'en conviens, mais par l'attachement, par le respect, par tous les sentimens de reconnaissance et du plus tendre dévouement.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous vous connaissez donc?

JOSEPH.

C'est aux conseils de cet ange de bonté et de raison que je dois le peu de prudence et de circonspection qui ont toujours brillé dans ma conduite. C'est elle qui m'a éclairé, qui m'a guidé; sans sa bienveillance pour moi, qui sait ce que je serais devenu?

MADEMOISELLE DUVERNE.

J'en suis dans le ravissement, et je ne puis m'empêcher de voir une sorte de miracle dans le hasard qui vient de vous réunir. Ne pensez-vous pas comme moi, Julie?

JOSEPH.

Si je ne craignais de passer pour ridicule auprès de madame, je lui avouerais que j'en avais comme un pressentiment.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous avez donc quelquefois des pressentimens aussi?

JOSEPH.

Bien souvent.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Savez-vous, Julie, que votre élève me paraît un garçon bien distingué?.... Vous riez.

JOSEPH, d'un air naïf.

Cela la flatte, madame.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Dans cette classe, avoir des pressentimens! c'est fort rare... Mais quel habit portez-vous donc là, mon enfant?

JOSEPH.

C'est un habit de monsieur que l'on m'a donné à nettoyer, et que j'ai passé un instant, comme les valets de chambre ont l'habitude de le faire à Paris, pour vérifier s'il ne lui manquait rien.

MADEMOISELLE DUVERNE.

L'habitude est parfaite. De sorte que vous avez été valet de chambre?

JOSEPH.

Je n'ai jamais été que cela, madame. Demandez à madame Julie.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Je ne demanderai rien à Julie, elle a l'air d'une idiote aujourd'hui.

JOSEPH, prenant une des mains de Julie dans les siennes.

Si vous connaissiez les pensées qui l'occupent,

vous la jugeriez avec plus d'indulgence. Excellente amie! j'ai beau lui représenter que ses prétentions sont exagérées, qu'il faut qu'elle me laisse au moins le temps de me faire connaître, elle ne veut entendre à rien. La confiance qu'elle a dans votre bonté est si grande qu'elle ne désespère pas d'obtenir de vous une chose qu'il me paraît impossible que vous lui accordiez.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Expliquez-moi cette chose, Julie.

JOSEPH.

Madame Julie, puisque madame veut bien vous entendre...

JULIE, *bas à Joseph.*

Vous êtes terriblement effronté.

JOSEPH, *haut.*

On ne risque rien auprès d'une personne comme madame.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Il a raison, Julie, il me connaît mieux que vous ne me connaissez.

JOSEPH.

Allons, madame Julie, un peu de résolution.

JULIE, *d'un ton décidé.*

Vous le voulez, eh! bien, je vais en avoir.

JOSEPH, *lui prenant encore les mains de l'air de la plus grande amitié.*

Songez, madame, que c'est presqu'une mère qui va vous parler pour moi, qu'elle sait que mon sort

est entre ses mains, et que son hésitation est assez naturelle.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Si elle est si embarrassée, que ne vous expliquez-vous vous-même?

JOSEPH, regardant Julie avec tendresse.

Je ne pourrais le faire qu'avec sa permission.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Quelle délicatesse!

JULIE.

Ah! je perds patience à la fin. Mademoiselle, je ne veux pas lui faire de tort; mais il est bon que vous sachiez qu'il pense à devenir valet de chambre de monsieur, et à remplacer notre bon Joachim. Malgré toutes ses cajoleries, je dis qu'il est trop jeune, que cela ne convient pas, que les gens d'un âge mûr doivent conserver leurs domestiques, et que les jeunes gens peuvent servir leurs pareils.

JOSEPH, avec un rire affecté.

Servir leurs pareils! Si je servais mes pareils, je servirais des valets de chambre. Prenez donc garde à ce que vous dites, ma bonne Julie.

MADEMOISELLE DUVERNE, à Julie.

La distinction est fort juste.

JOSEPH.

Il faut lui pardonner, madame. Quand nous désirons fortement quelque chose, il n'est pas rare que la langue nous tourne tout de travers.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Cela m'arrive continuellement.

JOSEPH.

Il est bien glorieux pour elle d'avoir quelque chose de commun avec madame.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Il parle comme un homme du monde. Vous avez des expressions réellement au-dessus de votre état.

JOSEPH.

C'est moins extraordinaire pour moi que pour un autre, madame, puisque je n'ai pas d'état.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Mais vous avez reçu une certaine éducation?

JOSEPH, *en soupirant.*

Ce sont des secrets de famille sur lesquels je demanderai à madame la permission de me taire.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Bien, bien, mon enfant, je devine. Des dérangemens de fortune, des malheurs... Enfin, il est clair que vous n'êtes pas né... Le sort est si bizarre! Soyez tranquille : Joachim a bien gagné sa retraite, et tout peut s'arranger. Etes-vous contente, Julie? Je me charge de cette affaire.

JULIE.

Mais, mademoiselle...

JOSEPH, *l'interrompant, la serre entre ses bras.*

Ma mère, nous ne nous quitterons plus.

MADEMOISELLE DUVERNE.

On n'a pas le cœur mieux placé.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

JOSEPH, JULIE.

JOSEPH, riant.

Ah! ah! ah! ah! Qu'en dites-vous, ma mère? Vous voilà forcée de m'adopter; vous ne pouvez plus vous en défendre; et si vous alliez à présent parler contre moi à votre demoiselle, je crois qu'elle vous recevrait fort mal.

JULIE.

Aussi n'est-ce pas à elle que je veux m'adresser.

JOSEPH.

Je vous vois venir; c'est auprès de votre maître que vous allez dresser vos batteries. Mais, entre nous, cela est-il donc si pressé? Vous n'êtes pas mon ennemie, après tout, et rien ne vous assure que je ne pense pas à m'amender. Donnez-moi du répit. Que diable! ne vous restera-t-il pas toujours la ressource d'étaler vos scrupules quand vous ne pourrez plus faire autrement?

JULIE.

Je n'ai pas besoin de conseils pour savoir ce que j'ai à faire.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

JOSEPH, seul. Il ôte l'habit de M. Duverne et reprend sa livrée.

Cette bonne Julie serait comme tentée de faire l'essai de son droit de probité contre moi. Mais elle a beau parler bien haut, jamais elle n'aura le courage de faire du mal par conscience; il faut être plus avancé qu'elle ne l'est pour cela. Et puis elle ne manquera pas de se faire la question que se font tous les honnêtes gens en pareille circonstance: Qu'est-ce que j'y gagnerai?... C'est moi que je ne conçois pas. Me donner tout le mal que je me donne pour une misérable place de valet de chambre... Quand je vois tant de gens... Il faut s'étourdir... C'est ce qu'on peut faire de mieux.

SCÈNE XX.

M. DUVERNE, JOSEPH.

M. DUVERNE.

Parlons donc un peu ensemble, mons Joseph. Comment diantre! d'après ce que vient de me dire ma sœur, il paraît que vous avez l'imagination terriblement active.

JOSEPH, d'un ton patelin.

J'ignore ce qu'il aura plu à madame de dire à mon-

Digitized by Google

sieur; mais quand je suis dans une maison, je n'ai d'imagination que pour tâcher que les maîtres soient bien servis.

M. DUVERNE.

Passe pour cela. Cependant on prétend que vous voulez remplacer mon valet de chambre.

JOSEPH.

C'est une idée qui était venue à madame Julie, et à laquelle je ne me serais pas arrêté, si madame votre sœur ne m'y avait pas autorisé.

M. DUVERNE.

Savez-vous qu'il y a trente ans que Joachim et moi nous sommes ensemble?

JOSEPH.

Cela fait l'éloge de monsieur aussi bien que de monsieur Joachim; mais ce serait peut-être une raison pour qu'il désirât se reposer.

M. DUVERNE.

Depuis long-temps il ne fait plus ici que ce qu'il veut, et je crois qu'il aurait grand regret de prendre sa retraite ailleurs.

JOSEPH.

Cela étant, je serais au désespoir que monsieur s'imaginât que je pense à faire ce chagrin à monsieur Joachim. A mon âge, quand on se sent du zèle, il est tout simple de désirer approcher des maîtres le plus qu'il est possible, afin de s'en faire remarquer. Un domestique de livrée n'a pas cet avantage. Il peut

Digitized by Google

être long-temps dans une maison avant qu'on se doute de ce qu'il sait faire.

M. DUVERNE.

Il n'y a pas ici de domestique de livrée. Il ne faut pas vous comparer aux valets de pied de Paris. Vous avez une livrée, parce que cela plaît à ma sœur; mais vous nous approchez tous les uns autant que les autres; vous nous servez à table; vous allez et venez sans cesse dans la maison aussi bien que Joachim. Si vous êtes un bon sujet, et je le crois, puisque Julie répond de vous, vous n'avez qu'à vous imaginer que vous êtes valet de chambre, et demander à ma sœur la permission de vous mettre comme vous voudrez.

JOSEPH.

Monsieur, je sais ce que c'est que l'amour-propre des gens anciens; et si monsieur Joachim me voyait aller sur ses brisées, cela lui ferait peut-être encore plus de peine que de quitter monsieur. Il m'était venu une idée... Avec la disposition où est monsieur de laisser vieillir à son service toutes les personnes qui l'entourent, il arrivera nécessairement un moment où monsieur sera bien faiblement servi. Pour l'intérieur de la maison, cela serait, pour ainsi dire, sans conséquence; mais monsieur a des fermes, des bois, toute l'exploitation d'une terre considérable, ce qui demande une grande surveillance et beaucoup d'activité...

M. DUVERNE, à part.

Voyons où il veut en venir.

Digitized by Google

JOSEPH.

J'avais donc pensé qu'il pourrait être utile à monsieur d'avoir auprès de lui un jeune homme sur lequel monsieur se reposerait de tous les détails qui, quoique au-dessous de monsieur, sont cependant trop importans pour être abandonnés aux premiers venus.

M. DUVERNE.

Et ce jeune homme, ce serait vous?

JOSEPH.

Si cela pouvait être agréable à monsieur.

M. DUVERNE.

Vous seriez comme un second maître?

JOSEPH.

Je serais comme un intendant.

M. DUVERNE.

Et pour ne déplacer aucun de mes gens, vous prendriez la première place?

JOSEPH.

Je ne connais pas encore les propriétés de monsieur; mais je parierais qu'il ne se passe pas de jour où monsieur n'éprouve quelque dommage. Ce sont des bâtimens qui se détériorent; des chemins qui se perdent faute de réparations faites à temps; des prés envahis par les bestiaux du voisinage; des bois que l'on vole de tous côtés; puis des ensemencemens faits en mauvaise saison; le pillage des ouvriers employés

Digitized by Google

aux moissons, qui ne rentrent dans vos granges que la moitié des récoltes, pour laisser glaner le reste à leurs femmes et à leurs enfans. Et si je ne parle pas à monsieur des autres abus introduits par les domestiques de toute espèce, femme de charge, femme de chambre, jardinier, cocher, gens de cuisine, c'est que je suppose que monsieur les connaît aussi bien que moi.

M. DUVERNE.

Empêcheriez-vous tout cela?

JOSEPH.

Ce serait le devoir d'un intendant.

M. DUVERNE.

Sans contredit. Mais il y a plus d'un intendant qui ne fait pas son devoir. On en a vu de presque aussi habiles que vous à détailler les abus qui pouvaient se glisser dans l'administration d'une terre, oublier complètement leur science le jour où ils étaient chargés de les réprimer.

JOSEPH.

C'étaient de mauvais intendans.

M. DUVERNE.

Ainsi, c'est intendant que vous voudriez être?

JOSEPH.

Je ne vois pas en quoi je pourrais être utile autrement à monsieur.

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE, JOSEPH.

M. DUVERNE.

Vous rappelez-vous bien notre pari, ma sœur?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Oui, mon frère, je me le rappelle fort bien. Mais je vous répète que Joseph, en demandant à être valet de chambre, ne demande qu'à continuer de faire ce qu'il a fait toute sa vie. Ce n'est donc pas là de l'ambition, ni ce goût de changement continuel dont vous accusez tous les hommes; c'est au contraire un goût de stabilité très-louable, et le vœu de quelqu'un qui sait borner ses désirs.

M. DUVERNE.

Mais s'il prétendait à devenir intendant?

MADEMOISELLE DUVERNE.

Intendant!

M. DUVERNE.

Oui, ma sœur, intendant.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Intendant! cela n'est pas possible. Juste ciel! un intendant à nous! Après l'exemple de ce fripon de Laurent qui a volé à mon père de quoi bâtir cette insolente maison que nous voyons tous les jours de

Digitized by Google

l'autre côté de la prairie... J'aimerais mieux quitter cette terre pour toujours.

M. DUVERNE.

Ce n'est pourtant qu'à la condition d'en faire un intendant que nous pouvons espérer de conserver monsieur Joseph.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Pauvre jeune homme! Vous n'avez pas de plus cruels ennemis que ceux qui vous ont suggéré cette idée.

JOSEPH.

Je n'ai pas eu d'autre conseiller que mon zèle.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Et sous prétexte d'un zèle dont il nous est bien permis de douter, je crois, vous vous êtes imaginé que nous aurions la simplicité de nous mettre sous votre tutèle. Pourquoi donc vous arrêter en si beau chemin? Il fallait tout de suite nous demander la propriété de cette terre.

JOSEPH.

Ces choses-là ne se demandent pas.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que savez-vous faire? Nous ne vous connaissons pas. (A son frère.) Vous avez une patience que j'admire, mon frère. N'auriez-vous pas dû lui fermer la bouche au premier mot d'intendant? Vous prétendez que je suis faible; je le suis cent fois moins que vous. (A Joseph.) Allez, allez, mon

garçon ; continuez votre chemin, et tâchez de mieux diriger votre zèle une autre fois.

JOSEPH.

J'ose croire que madame ne m'en voudra pas au point de ne pas m'aider de quelque léger secours.

MADEMOISELLE DUVERNE, sèchement.

Adressez-vous à monsieur, vous me coûtez déjà assez cher.

M. DUVERNE.

Quand vous aurez remis votre habit à Joachim, vous viendrez me trouver.

JOSEPH, à part, en s'en allant.

Maîtres de Paris, maîtres de province, c'est toujours la même chose.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

M. DUVERNE, MADEMOISELLE DUVERNE.

MADEMOISELLE DUVERNE.

Vous devez croire que vous triomphez, mon frère.

M. DUVERNE.

Non, puisque je pariais à coup sûr. Aussi bornerai-je là toute ma victoire, et me contenterai-je de vous avoir corrigée.

MADEMOISELLE DUVERNE.

En d'autres termes, vous me remettez le prix de la

gageure; je l'accepte; et je suis si bien corrigée que je veux l'employer à faire quelques petits essais pour mon compte. Oui, mon frère, vous direz tout ce que vous voudrez, rien ne m'ôtera de la tête qu'avec un esprit juste, des idées élevées, un cœur droit, il est facile d'avoir de la modération.

M. DUVERNE.

Jusqu'à ce qu'une occasion vienne vous tenter, et alors on ne s'arrête plus :

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT.

Digitized by Google

L'ESPRIT
DE SERVITUDE,

OU

CHACUN SA MAROTTE.

PERSONNAGES.

François LEBEL, ancien valet de chambre.
madame LEBEL, sa femme.
BLAIREAU, cousin de Lebel.
BASTIENNE, nièce de madame Lebel.
madame DUBAIL, femme de charge.

La scène se passe chez Lebel.

Le théâtre représente une chambre.

LEBEL.

MONSIEUR EST SERVI

Digitized by Google

L'ESPRIT

DE SERVITUDE.

SCÈNE I.

LEBEL, MADAME LEBEL.

LEBEL, *tirant sa montre.*

Voici l'heure où monsieur le marquis prenait son chocolat.

MADAME LEBEL.

Eh! mon dieu, que c'est ennuyeux de te voir toujours occupé de la même idée! Qu'est-ce que cela te fait que ce soit l'heure où monsieur le marquis prenait son chocolat? Prends le tien, puisque tu n'as plus de monsieur le marquis, et que tu es ton maître.

LEBEL.

Ce n'est pas la même chose.

MADAME LEBEL.

Dans les commencemens de notre mariage, je concevais que tu pusses regretter tes anciennes habitudes; mais depuis six mois que nous sommes ensem-

ble, tu devrais avoir pris ton parti. Au lieu de servir, tu es servi; il n'y a pas là de quoi s'affliger.

LEBEL.

C'est singulier d'entendre juger les choses par des gens qui n'en ont aucune teinture.

MADAME LEBEL.

Notre voisine Lambert, qui n'est pourtant pas bien fine, me disait encore pas plus tard qu'hier : « Madame Lebel, qu'est-ce qui fait donc tant de cha-« grin à votre mari? Il était valet de chambre, vous « devenez veuve d'un gros marchand de vin, vous « l'épousez, vous lui faites sa fortune, vous quittez « le commerce pour vivre comme de bons bourgeois; « et il soupire toujours. »

LEBEL.

Quelle exagération!

MADAME LEBEL.

« Vous êtes un peu moins jeune que lui, ajoutait-« elle; mais vous êtes bien conservée; vous avez une « jolie taille; de l'embonpoint ce qu'il en faut; je ne « vous crois pas tourmentante comme la plupart des « femmes qui prennent un second mari... Est-ce que « c'est cette nièce que vous avez fait venir chez vous « qui le contrarierait? »

LEBEL.

La pauvre petite! je l'aime de tout mon cœur.

MADAME LEBEL.

Que veux-tu? Cette femme ne peut pas se douter

de la vérité; et certainement je t'aime trop pour lui apprendre ce qui en est. On me tuerait plutôt que de me faire avouer que tu aimes l'esclavage à ce point-là. On te croirait fou.

LEBEL.

Des imbéciles. Savent-ils seulement ce que c'est que le service d'une grande maison? Ça fait pitié de voir des gens qui ne conçoivent pas le plaisir d'appartenir à un seigneur, à un marquis, à un duc; d'être à sa sonnette; d'annoncer des grands noms; de vivre au milieu de tout cela.

MADAME LEBEL.

Je t'en demande pardon, mais je suis un peu de ces imbéciles-là.

LEBEL.

Parce que tu as des goûts roturiers. Tu es plus fière et tu te crois plus heureuse d'avoir un petit ménage avec une servante, que de respirer l'air du beau monde.

MADAME LEBEL.

Comme domestique, assurément. Je suis reine chez moi; et quand je vois passer dans la rue tous ces brillans équipages qui vont faire leur cour à droite et à gauche; que j'aperçois des dames en plumes, des messieurs en habits brodés qui courent s'entre-choquer dans quelque salon sans même être assurés de s'y faire remarquer, je viens me remettre dans ma bergère, au coin de mon feu, et je ris toute seule.

LEBEL.

C'est bien là le langage de l'envie. Tiens, ma bonne

Digitized by Google

amie, ne te livre pas à cela, parce que ça finirait par te gâter le caractère.

MADAME LEBEL.

Tu as tes idées et j'ai les miennes. Tant qu'on a sa fortune à faire, il faut se soumettre, je le veux bien; mais quand on peut se suffire à soi-même, mort de ma vie! il ne faut pas aller quêter des humiliations.

LEBEL.

Tu ne reconnais donc pas de supérieurs, toi?

MADAME LEBEL.

Si fait; moi, chez moi; et ce n'est pas pour m'en faire accroire. Du temps que j'étais marchande de vin, j'ai toujours été très-familière avec mes garçons; tu vois comme je suis avec Babet notre servante; mais au moins je ne crains pas qu'il leur passe par la tête des bouffées d'orgueil dont j'aurais à souffrir.

LEBEL.

Tu es fière à ce point-là, et tu ne veux pas que des gens qui valent mieux que nous.....

MADAME LEBEL.

C'est que je ne reconnais pas de gens qui vaillent mieux que nous. Pourquoi donc se mettre au-dessous de ce qu'on vaut? Mon premier mari n'a jamais vendu un verre de vin frelaté; ainsi, de ce côté-là, notre fortune est bien légitime. Je t'aimais de jeunesse; j'en ai épousé un autre malgré moi; et tant que mon mariage a duré, je ne t'ai pas dit un mot de tendresse.

Enfin nous avions au pays une nièce qui n'avait plus de parens, nous l'avons retirée auprès de nous, et nous soignons sa petite fortune comme si c'était la nôtre. Nous avons de l'ordre, de l'économie; nous ne devons rien à personne..... Va donc me chercher des supérieurs qui fassent mieux que cela.

LEBEL.

Ah! que j'aurais de choses à te répondre! mais je ne veux pas troubler tes idées. Dans le petit cercle où tu as vécu, cela paraît naturel; mais pour peu qu'on en sorte.....

MADAME LEBEL, embrassant son mari.

Tiens, il faut que je t'embrasse, parce que dans une maladie que j'ai eue, où je battais la campagne, ma pauvre mère n'avait pas trouvé d'autre moyen de me calmer.

LEBEL.

Je sais bien que tu es une bonne femme. Notre malheur, c'est que nous ne pourrons jamais nous entendre sur les choses essentielles.

MADAME LEBEL.

Dis donc sur des misères. Eh! bien, n'en parlons plus. Tu aimes à être gêné; moi j'ai toujours aimé à être à mon aise.....

LEBEL.

Mais c'est que le service ne m'a jamais gêné; il faut pourtant bien convenir de cela, une fois pour toutes. Je me levais, je faisais le cabinet de mon maître; je préparais sa toilette du matin, et j'attendais

Digitized by Google

qu'il me sonnât pour l'aider à sortir du lit. C'est-il donc la mer à boire? Il demandait son chocolat, ou un potage; je le faisais servir et je restais là pour attendre ses ordres; ensuite j'étais libre d'aller déjeûner à mon tour. Il me dérangeait bien quelquefois pendant ce temps-là pour me demander ses lunettes qu'il avait sur lui, sans le savoir, ou pour relever un tison qui avait roulé, ou pour lui avancer son mouchoir qui était de l'autre côté de son bureau; mais c'était tout ce qu'il pouvait me demander. Des grands seigneurs comme ceux que j'ai servis ne se mêlent pas de détails de ménage, ils ont leurs intendans. Le reste de la journée, pourvu que je fusse toujours là pour annoncer ou pour être prêt à porter quelque billet particulier, je pouvais faire tout ce que je voulais. Chez le marquis, c'était de découper des estampes pour amuser ses enfans; chez le comte, d'apprendre à parler à son perroquet; et chez monsieur le duc, où j'étais en dernier lieu, d'essayer de faire tailler des plumes à son singe.

MADAME LEBEL.

Parmi tous ces maîtres que tu as servis, tu n'en regrettes cependant pas un particulièrement?

LEBEL.

Certainement non; mais il me semble quelquefois qu'il me manque ce je ne sais quoi qui fait sentir qu'on ne s'appartient pas; cette alternative de craintes, de fausses joies, de bourrades même, s'il faut tout dire.....

Digitized by Google

MADAME LEBEL.

Tu regrettes positivement ce que tout le monde tâche d'éviter. Si tu me parlais de preuves d'attachement, d'intérêt, de quelques mots d'amitié qu'on aurait pu t'adresser.....

LEBEL.

Cela arrivait très-souvent. Il n'y a rien de bon, en général, comme les gens très-comme il faut. Il est arrivé cent fois à mes maîtres de me dire tout familièrement: « François, est-ce qu'il a gelé cette nuit? » ou : « Croyez-vous que la journée sera belle? » Toutes choses dans ce genre-là. Il est vrai que j'avais soin de ne leur répondre que comme je croyais que ça leur ferait plaisir; il ne faut abuser de rien. Eh! bien, ils ne le trouvaient pas mauvais.

MADAME LEBEL, *avec une légère teinte d'ironie.*

Je ne savais pas cela. Tu m'en diras tant.

SCÈNE II.

LEBEL, MADAME LEBEL, BLAIREAU.

BLAIREAU.

Bonjour, mon cousin; bonjour, ma cousine.

LEBEL.

Tiens, c'est toi, Blaireau? Que viens-tu faire à Paris? Pourquoi as-tu quitté Amiens?

Digitized by Google

BLAIREAU.

Je ne pouvais plus y vivre.

LEBEL.

Est-ce que tu as perdu ta place?

BLAIREAU.

J'ai remercié, il y a huit jours, mon cousin; et, hier au soir, je me suis embarqué dans la voiture de Richard le conducteur, et me voilà.

MADAME LEBEL.

As-tu mangé depuis ce temps-là, mon garçon?

BLAIREAU.

Je n'en ai pas eu besoin, ma cousine.

(Il soupire.)

LEBEL.

Comme tu as l'air triste! Il n'y a rien de nouveau dans la famille?

BLAIREAU.

Non, mon cousin.

LEBEL.

Et que viens-tu chercher à Paris?

BLAIREAU.

Une place de domestique.

LEBEL.

Tu n'as pas reçu de mauvaises nouvelles de ton oncle des États-Unis? Il est toujours mort?

BLAIREAU.

Oui, mon cousin. J'ai sur moi des papiers que je vous montrerai.

MADAME LEBEL.

Il ne nous demande pas seulement de nouvelles de Bastienne..... Qu'est-ce qu'il a donc?..... Est-ce que tu deviens imbécile?..... Le voilà qui tremble comme une feuille.

LEBEL.

Il est fatigué; tu ne vois pas cela. Assieds-toi, mon garçon. N'aie pas d'inquiétude; nous te chercherons quelque chose qui puisse te convenir. J'ai assez de connaissances dans de bonnes maisons pour ne pas être embarrassé. Mais il faudra que je te garde quelque temps pour te mettre au fait; car le service de Paris et celui de province c'est deux.

MADAME LEBEL.

Ne parlons pas de service aujourd'hui, monsieur Lebel; il est tout endormi cet enfant. Veux-tu te coucher?

BLAIREAU.

Dans le jour? Oh! non.

SCÈNE III.

LEBEL, MADAME LEBEL, BLAIREAU, BASTIENNE.

BASTIENNE, sans voir Blaireau.

Mon oncle, voilà les Petites-Affiches; mais on vous prie de les renvoyer le plus tôt que vous pourrez.

Digitized by Google

MADAME LEBEL, à Bastienne en lui montrant Blaireau.

Regarde donc qui est-ce qui est là.

BASTIENNE.

Ah! c'est Blaireau. Bonjour, Blaireau. Ma tante, comme il est changé! Ciel! depuis que j'ai quitté Amiens, c'est tout ce que je puis faire que de le reconnaître. Pauvre Blaireau!

BLAIREAU, à part.

Suis-je assez malheureux! Elle est encore embellie.

MADAME LEBEL, à Bastienne.

Va, mon enfant, va toi-même lui chercher de quoi déjeûner, car la servante est sortie.

BASTIENNE.

Bien volontiers, ma tante.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LEBEL, MADAME LEBEL, BLAIREAU.

MADAME LEBEL.

Nous voilà tous Picards, tous en famille. Ça doit te faire plaisir, Blaireau, de te trouver avec les tiens. Tu as laissé ton frère et ta sœur en bonne santé?

LEBEL.

Ça va sans dire, voilà de belles questions. Réponds-moi, Blaireau : sais-tu raser?

Digitized by Google

BLAIREAU.

Je l'apprendrais bien vite, s'il le fallait.

MADAME LEBEL.

Ta sœur doit être une grande fille à présent. Quand je pense que je suis sa marraine !

LEBEL.

As-tu des manières douces, polies?

MADAME LEBEL.

Il n'y a qu'à le regarder.

LEBEL, à sa femme.

Que tu es impatientante ! (à Blaireau.) Sais-tu prendre le ton respectueux? On ne l'a jamais trop; c'est la chose la plus importante. Tu parles à la troisième personne?

MADAME LEBEL.

A la quatrième et à la cinquième. Est-ce qu'il n'a pas une langue?

SCÈNE V.

LEBEL, MADAME LEBEL, BLAIREAU, BASTIENNE.

BASTIENNE, apportant un plateau tout servi.

(Gaiement.) Voilà le déjeûner de monsieur Blaireau.

LEBEL.

Mange, mon enfant. Nous causerons ensuite tout seuls; car, avec ma femme, il est impossible de dire deux mots de suite.

MADAME LEBEL.

Quelle réputation me fais-tu vis-à-vis de ton cousin? Ne crois pas ça au moins, Blaireau. Quand il me parle un langage que je comprends, pardine! je l'écouterais depuis le matin jusqu'au soir; il le sait bien; mais quand ça passe ma portée, dame! il est bien possible que je réponde tout de travers. Viens, ma petite Bastienne, ne contrarions pas ton oncle.

(Elle sort avec Bastienne, qui fait des signes d'intelligence à Blaireau.)

SCÈNE VI.

LEBEL, BLAIREAU.

BLAIREAU.

Il me semble, mon cousin, que Bastienne ne nous aurait pas gênés.

LEBEL.

Les femmes ne valent jamais rien pour les conversations sérieuses. Te voilà dans une belle passe, Blaireau; tu es sur le pavé et tu peux te choisir un maître..... Le cœur me bat quand je pense à une situation pareille. Aussi, de tous les journaux, je ne lis que les Petites-Affiches. C'est un papier où l'on voit chaque matin les bons maîtres qui ont chassé leurs domestiques, et qui en cherchent d'autres. Il y a aussi les noms de domestiques sans pareils qui ne peuvent tenir nulle part. (Il rit.) Mais, sans plaisanterie, il se trouve quelquefois des occasions.... Si

Digitized by Google

l'on n'était pas marié!... Déjeûne, va, déjeûne, et puisque nous ne sommes que nous deux, je vais profiter de ça pour te servir.

BLAIREAU.

Mon cousin, je ne le souffrirai pas.

LEBEL, arrangeant le déjeûner.

Laisse donc faire. Cela te donnera une leçon. Regarde-moi bien, Blaireau. (Il prend une assiette sous son bras, et dit du ton le plus grave :) Monsieur est servi.

BLAIREAU, avec hésitation.

Mais, mon cousin.....

LEBEL, toujours gravement.

Monsieur manque-t-il de quelque chose?

BLAIREAU, avant de s'asseoir.

Je vous assure que je suis gêné.

LEBEL, de même.

Monsieur désire peut-être que je lui avance son siége.

BLAIREAU, s'asseyant.

Je le trouve très-bien comme il est, mon cousin.

LEBEL, à Blaireau qui est prêt à se servir.

Si monsieur le permet, je lui épargnerai la peine de découper cette volaille. (Ton naturel.) Ne me réponds pas, fais seulement un signe. (Blaireau fait un signe; Lebel découpe la volaille.) Remarques-tu comme je m'y prends? Choisis à présent ce que tu voudras et parle-moi de quelque chose.

Digitized by Google

BLAIREAU.

Ah! mon cousin, que Bastienne est aimable!

LEBEL, avec dépit.

Bien, bien, il est censé que tu veux me parler d'une danseuse de l'Opéra. (Ton grave.) C'est sans doute une nouvelle connaissance qui a eu l'honneur de plaire à monsieur le marquis?

BLAIREAU.

Comment! mon cousin, Bastienne plaît déjà à un marquis?

LEBEL.

Mais non; je te répète que c'est une leçon que je te donne. Je te laisse faire le maître, et moi je fais le valet de chambre pour te mettre au fait du service. Si tu ne comprends pas cela, mon garçon, je prends une peine inutile. Tu ne devines pas que j'ai transformé Bastienne en danseuse de l'Opéra, pour t'apprendre tout de suite ce qu'il y a de plus subtil dans notre condition? Quand il est question d'intrigues de femmes, vois-tu, c'est alors que nous pouvons nous relâcher un peu du ton de respect que l'on doit avoir habituellement. Alors nous devenons vraiment nécessaires; nous ne devons pas oublier de nous en faire une espèce d'avantage.

BLAIREAU.

Mais qu'est-ce que c'est donc qu'une danseuse de l'Opéra?

LEBEL, avec dépit.

Mon enfant, tu ne peux pas servir un grand sei-

gneur. (D'un ton plus doux.) Une danseuse de l'Opéra est une personne dont on ne doit jamais parler, surtout à madame; une personne chez laquelle on ne va qu'à pied, ou dans un carrosse de louage qui ne s'arrête même pas à la porte. Dans ces occasions-là seulement nous faisons l'office d'un valet de pied qui pourrait bavarder, et nous montons derrière la voiture; mais ce n'est pas déshonorant, parce que c'est toujours la nuit, et que nous sommes bien récompensés.

BLAIREAU.

Que j'aurai de choses à apprendre! (Il laisse tomber son pain; Lebel le ramasse, le met sur une assiette et pose l'assiette sur une chaise; puis il prend un autre morceau de pain sur une nouvelle assiette, et le présente à Blaireau avec tous les signes du plus profond respect.)

LEBEL.

As-tu remarqué ce que je viens de faire?

BLAIREAU.

Oui, mon cousin.

LEBEL.

As-tu pris garde aussi à ma figure? Comme j'avais l'air d'un valet de chambre de bonne compagnie! Ce n'est pas si facile qu'on le croit. Dans le temps, j'étais cité pour le respect. Si tu parlais encore de François dans bien des maisons, on ne manquerait pas de s'écrier : « Ah! François, quel bon sujet! » Toujours les yeux baissés, et la parole douce! douce comme du miel. Monsieur le comte, un de mes anciens maîtres, le savait bien. Aussi, jeudi dernier, j'avais été voir sa femme de charge, qui est à présent

Digitized by Google

la seule qui soit restée de mon temps, et monsieur le comte, m'ayant trouvé à l'office, a eu la bonté de me dire : « François, il faut rester ce soir, j'ai du « monde, vous aiderez votre successeur. » C'est que sur dix domestiques qui avaient droit d'entrer dans les salons, il n'y en avait pas un qui sût son affaire comme moi. Je porte sur le bout de mes doigts un plateau rempli de rafraîchissemens au milieu d'une cohue de beau monde, sans en répandre une goutte et sans toucher personne. Beaucoup de gens ont cru que j'étais encore de la maison. J'étais bien glorieux. Je n'ai pas parlé de cela à ma femme, comme tu crois.

BLAIREAU.

Et à Bastienne?

LEBEL.

Bastienne est élevée dans les idées de sa tante. C'est tout simple, ça n'a jamais rien vu. Comme elle a sept cents livres de rente, ma femme lui fait croire qu'elle peut vivre libre et indépendante. J'avais eu l'idée de la placer auprès de quelqu'une de nos dames... Parbleu! oui, j'ai été bien reçu. (Blaireau est au moment de se verser à boire, Lebel s'empare de la bouteille et de la carafe.) Tu es maître, tu ne dois pas te servir. Lève seulement un peu ton verre; c'est assez pour m'avertir que tu demandes à boire. Regarde-moi donc. Vois-tu? la bouteille d'une main et la carafe de l'autre..... sans sortir du plus profond respect. Je ne puis pas trop te recommander le respect; ils tiennent à cela par-dessus tout; l'air intimidé pour peu qu'on te dise un mot plus haut que l'autre; tu trembleras même si tu peux; cela les enchante.

Quand on en a assez, on demande son compte..... A quoi rêves-tu?

BLAIREAU, soupirant.

Bastienne a sept cents livres de rente!

LEBEL, reprenant son rôle de valet de chambre.

Monsieur le duc prend bien de l'intérêt à cette Bastienne!

BLAIREAU.

Quel monsieur le duc?

LEBEL, avec humeur.

Va te promener; tu as la tête dure comme je ne sais quoi. Pourquoi me parles-tu de Bastienne, si ce n'est pour apprendre comment un valet de chambre doit répondre sur ces choses-là? Tu ne feras jamais rien, Blaireau; c'est moi qui te le dis.

BLAIREAU.

Ce n'est vraiment pas ma faute, mon cousin. Je me tiens à quatre pour distinguer ce que vous me dites de vrai de ce que vous me dites pour rire, et ça m'échauffe tellement que j'en sue.

(Il s'essuie le front avec sa serviette.)

LEBEL.

Alors il ne faut pas te mettre dans le haut service..... Il faut te résoudre à entrer chez des bourgeois. (Il soupire.) Tu sais lire; voilà les Petites-Affiches: cherche. Quant à moi, je suis tout-à-fait découragé. (Il donne les Petites-Affiches à Blaireau, qui les pose sur la table sans les ouvrir.) Par exemple, mon enfant, je te recommanderai de

Digitized by Google

ne pas dire que tu es mon cousin. Je passerai pour quelqu'un qui s'intéresse à toi, même pour une personne de ton pays, si tu veux, mais pas davantage.

BLAIREAU, avec timidité.

Voulez-vous voir le papier que l'on m'a envoyé?

LEBEL, négligemment.

Comme tu voudras. (Blaireau tire d'un mauvais portefeuille une lettre qu'il remet à Lebel.) Juste ciel! je n'aurai pas un parent digne de moi! (Il jette les yeux sur la lettre.) On t'engage à venir à Paris ou à donner ta procuration à quelqu'un pour passer chez un notaire, rue Sainte-Avoie, au sujet de la succession de ton oncle des États-Unis. Il faut y aller.

(Il lui rend la lettre.)

BLAIREAU.

Je ne sais pas où c'est.

LEBEL.

Tu as raison. (Il soupire.) Tiens, j'ai besoin de prendre l'air; tu es fatigué; rends-moi cette lettre, je m'en charge. (Il va lentement prendre son chapeau qu'il met sur sa tête, et revenant sur le bord du théâtre, il dit à Blaireau avec effusion:) Pauvre Blaireau! J'avais fait de beaux rêves sur toi..... L'homme propose et Dieu dispose. (Il soupire.) Je vais chez le notaire.

SCÈNE VII.

BLAIREAU, seul.

Mon cousin est quasi aussi ensorcelé du service que je le suis de Bastienne. Elle a sept cents livres de rente! Comme c'était nécessaire. On disait bien qu'elle serait riche; mais je ne croyais pas qu'elle le serait tant que cela..... Après tout, ce n'est pas elle que je crains, c'est sa tante.

SCÈNE VIII.

BLAIREAU, BASTIENNE, à la porte.

BASTIENNE.

Blaireau, est-ce que tu es seul?

BLAIREAU.

Oui, mademoiselle Bastienne.

BASTIENNE.

Où est donc allé mon oncle?

BLAIREAU.

Chez un notaire.

BASTIENNE, accourant.

Bon. Ma tante est occupée de son côté, et nous

Digitized by Google

pouvons causer un instant. Dis-moi donc, Blaireau, pourquoi es-tu venu à Paris comme un sournois, sans écrire, sans rien faire savoir?

BLAIREAU.

J'avais peur qu'on ne me le défendît.

BASTIENNE.

Qui?

BLAIREAU.

Vous.

BASTIENNE.

Vous! Pourquoi me dis-tu vous? Tu ne veux donc plus me tutoyer?

BLAIREAU.

Dame! je vous vois mise comme une demoiselle de Paris; et l'on dit qu'à Paris on ne tutoie pas les personnes qu'on aime le plus.

BASTIENNE.

Tu vois pourtant bien que je te tutoie, moi.

BLAIREAU.

Comme ça me fait du bien ce que tu me dis là, Bastienne..... Ma bonne Bastienne! Ma petite Bastienne! Laisse-moi répéter ton nom; il m'étouffe depuis si long-temps! (Ils prennent chacun une chaise et s'asseient l'un devant l'autre en se donnant les mains.) Si tu savais quel métier j'ai fait tout le temps de la route! Je me disais : « M'ai- « mera-t-elle autant? m'aimera-t-elle moins? ne « m'aimera-t-elle plus? » et aussitôt que j'avais fini, je recommençais, de peur de me creuser la tête. Ne

me gronde pas, Bastienne; je vois que j'étais fou... Dieu! que tu es jolie!

BASTIENNE, lui mettant un doigt sur la figure.

Toi, tu as les joues un peu aplaties.

BLAIREAU.

Elles reviendront bien vite, va; n'aie pas peur. Si tu avais pu voir Amiens depuis que tu n'y es plus, c'est si triste que tout le monde y change... Tu m'avais recommandé de m'amuser, de me distraire; il n'y a pas moyen. Les bals du dimanche sont devenus trop ennuyeux; la musique joue faux que ça fait pitié; et puis on ne trouve personne à qui parler.

BASTIENNE.

A quoi crois-tu que ça tienne?

BLAIREAU.

Je n'en sais rien; c'est venu tout d'un coup.

BASTIENNE.

Mon pauvre Blaireau! Moi je ne me suis jamais demandé : « Ne m'aimera-t-il plus? m'aimera-t-il « moins? » Je n'avais pas d'inquiétude là-dessus.

BLAIREAU.

C'est qu'à Paris on a plus d'esprit qu'en province. D'ailleurs, Bastienne, tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul. Ce n'est pas à mon frère ni à ma petite sœur que j'aurais été parler de toi; les autres, qui savaient que tu étais riche, m'auraient ri au nez.

BASTIENNE.

Il n'y a pas besoin de parler. Je n'ai pas ouvert la

Digitized by Google

bouche non plus, moi. J'ai dix-huit ans; dans trois ans je serai ma maîtresse; ce n'est que de la patience à avoir.

BLAIREAU.

Une patience de trois ans, quel courage!

BASTIENNE.

Quand on est bien sûr l'un de l'autre, qu'est-ce que ça fait?

BLAIREAU.

Ça fait beaucoup trop... N'y aurait-il donc pas moyen de faire entendre raison à ta tante?

BASTIENNE.

Il faut toujours éviter une explication entre deux Picards. Tu es domestique; ma tante en a épousé un; elle lui a fait sa fortune; je ferais la tienne; elle me prouverait que ce n'est pas la même chose, parce que je serais obligée de me taire.

BLAIREAU.

Es-tu bien sûre d'avoir sept cents livres de rente?

BASTIENNE.

Je n'en aurais que quatre, je n'en aurais que deux, je n'en aurais rien du tout, que je n'en dois pas moins du respect et de la soumission à ma tante.

BLAIREAU, *tristement.*

Je ne vas pas à l'encontre... Il y a tant de filles qui n'ont pas de rentes! Il faut justement que tu en aies, toi!

Digitized by Google

BASTIENNE.

Ne parlons pas de cela, Blaireau, puisque c'est sans remède. Notre conversation avait commencé si gentiment... Monsieur Malard a dû être bien étonné quand tu lui as demandé ton compte.

BLAIREAU.

Si étonné qu'il m'en paraissait bête. Je ne puis pas te dire tout ce que lui et madame m'ont offert : une augmentation de gages, un habit neuf à Pâques; que sais-je, moi? Je répondais toujours : Non. Alors ils m'ont demandé : « C'est-il Toinette qui te déplaît? « Veux-tu qu'on change le petit Jacques? — Mais, « mon Dieu, ce n'est pas tout cela. — Enfin, dis-« nous une raison. » Je ne pouvais pas la dire, tu le sais bien. De sorte que je gagerais qu'ils ont dans l'idée que je veux faire le libertin. Voilà pourquoi j'aurais voulu t'épouser tout de suite; ils auraient vu du moins de quoi il était question.

BASTIENNE.

Ils le verront plus tard. L'essentiel, c'est que nous voilà dans la même ville. Je ne t'y aurais pas fait venir; mais puisque tu y es, j'en suis contente. Le temps se passera plus vite que tu ne crois. Nous ne sommes pas de ces amoureux qui n'ont de plaisir qu'à se quereller; chaque fois que nous nous verrons, ce sera un jour de fête; tu ne crains rien de ma part; je suis bien tranquille de ton côté... Qu'est-ce que c'est que le reste?

BLAIREAU.

Quand tu me parles, il me semble que je pense

Digitized by Google

tout ce que tu dis; mais tu seras obligée de me parler souvent.

BASTIENNE.

Tant que tu voudras.

BLAIREAU.

Trouves-tu déjà que j'ai meilleure mine?

BASTIENNE.

Je n'y prends seulement plus garde. Tu es Blaireau, voilà tout. (Elle se lève.)

BLAIREAU, se levant aussi.

Où vas-tu donc, déjà?

BASTIENNE.

Et notre secret, et ma tante... Je reviendrai.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BLAIREAU, seul.

On a raison de vanter Paris; c'est une bonne ville. Comme on y respire librement! Je crois que je m'y plairai bien. Cette petite Bastienne est-elle gentille! Elle ne s'inquiète de rien. Trois ans ne l'effraient pas. Je ne sais pas comment ça se fait; mais moi, qui me tourmentais tant, depuis que je l'ai vue, il me semble aussi que je puis attendre sans en mourir.

SCÈNE X.

BLAIREAU, MADAME DUBAIL.

MADAME DUBAIL.

Monsieur François est-il chez lui, monsieur?

BLAIREAU.

Non, madame; mais je vais avertir sa femme.

MADAME DUBAIL, à part.

Ah! quel gros garçon! (Haut.) Vous êtes un parent, sans doute?

BLAIREAU.

C'est vrai.

MADAME DUBAIL, d'un ton mielleux.

J'ai reconnu tout de suite dans vos traits le beau sang des Picards. Depuis quand êtes-vous à Paris?

BLAIREAU.

De ce matin.

MADAME DUBAIL, faisant l'agréable.

Ce n'est pas vieux. Et vous venez y chercher une place?

BLAIREAU.

Comme tant d'autres.

MADAME DUBAIL, riant avec affectation.

Comme tant d'autres est charmant. Je vous demanderai la permission de m'intéresser à vous.

Digitized by Google

BLAIREAU.

Vous êtes trop bonne, madame. Voulez-vous que je fasse venir ma cousine?

MADAME DUBAIL.

Très-volontiers. Dites-lui que c'est madame Dubail, la femme de charge de monsieur le comte de Goury, l'ancienne commensale de son époux. Elle me connaît bien.

(Blaireau sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DUBAIL, seule.

Il est étonnant combien ce jeune homme rappelle Gervais, en mieux. Il a l'œil plus vif, plus spirituel, et la taille beaucoup mieux prise. Il faut que je tâche de le faire entrer chez mes nouveaux maîtres. On a toujours besoin d'un garçon comme cela.

SCÈNE XII.

MADAME DUBAIL, MADAME LEBEL.

MADAME DUBAIL.

Bonjour, madame François.

MADAME LEBEL.

Faites-moi le plaisir de m'appeler madame Lebel.

Digitized by Google

MADAME DUBAIL.

Vous êtes plus difficile que nos grandes dames, elles se font toutes appeler du nom de baptême de leur mari.

MADAME LEBEL.

Peut-être parce qu'elles sont des grandes dames; mais moi, je m'appelle madame Lebel.

MADAME DUBAIL.

Tout comme il vous plaira... Savez-vous que je quitte le comte de Goury?

MADAME LEBEL.

Non.

MADAME DUBAIL.

C'est une affaire décidée. J'entre chez un directeur général, d'autant plus que monsieur le comte a beau se flatter, on ne le rappellera jamais en place.

MADAME LEBEL.

Ce n'est pas ce que croit mon mari.

MADAME DUBAIL, d'un air d'importance.

Il ne s'agit pas de ce que croit votre mari, madame Lebel; je vous dis que c'est comme cela. Je ne me fais pas illusion, moi; je juge les maîtres très-froidement; et comme j'ai toujours eu un éloignement invincible pour les gens disgraciés; que d'ailleurs cela peut compromettre, je me suis retournée d'un autre côté.

MADAME LEBEL.

C'était pourtant une grande maison.

Digitized by Google

MADAME DUBAIL.

Grande maison tant que vous voudrez, mais où la dépense diminue cependant tous les jours; et je tiens avant tout aux bonnes maisons. Trouvez-vous que j'aie tort?

MADAME LEBEL.

Vous prêchez une convertie.

MADAME DUBAIL.

N'est-il pas vrai? il n'y a de réel dans le service que l'argent qu'on y gagne. Le dévouement, les admirations, c'est ridicule; nous voyons cela de si près! Aussitôt qu'un maître tombe, un autre maître: ce doit être la maxime de nous autres valets. Vous voyez que je ne m'en fais pas accroire.

MADAME LEBEL.

Si Lebel vous entendait...

MADAME DUBAIL.

Votre mari est un brave homme, mais il n'a que de la fumée dans la tête. Moi, je suis pour le positif.

MADAME LEBEL.

Et vous êtes certaine que monsieur le comte est sans espoir?

MADAME DUBAIL.

S'il en conserve, il s'abuse. Je ne suis qu'une pauvre femme de charge; mais retenez bien ce que je vous dis, madame Lebel, on ne rappellera pas monsieur le comte. (*Se rengorgeant.*) J'ai l'honneur de connaître des personnes qui sont fort au courant des

choses, et qui se sont donné la peine de me démontrer que c'était impossible. Vous me demanderez ce qu'on lui reproche; je ne pourrais pas vous le faire comprendre, et pourtant c'est clair comme le jour. Nous avons à présent un décorum...

MADAME LEBEL.

Un décorum!

MADAME DUBAIL.

Oui, madame Lebel, un décorum qui fait que nous ne voulons plus rien qui cloche dans les gens que nous employons.

MADAME LEBEL.

Les gens que nous employons! Vous êtes donc aussi dans le décorum, vous?

MADAME DUBAIL.

Pourquoi pas? Je suis dans l'âge où cela ajoute beaucoup à la considération.

MADAME LEBEL.

A quoi cela vous mènera-t-il?

MADAME DUBAIL.

Que vous êtes innocente! cela mène à tout, madame Lebel.

MADAME LEBEL.

Même à changer de places à chaque instant.

MADAME DUBAIL.

Quand on en trouve de meilleures.

MADAME LEBEL.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

Digitized by Google

MADAME DUBAIL.

En fait de valets, cela n'est pas vrai. On ne s'enrichit qu'à courir d'un maître à l'autre. Pour moi, c'est toujours dans les commencemens que je fais miracle. La plupart de nos dames sont si faciles à gagner! Toutes aiment plus ou moins le commérage. Avec des histoires adroitement arrangées, dans lesquelles on fourre par-ci par-là une petite dose de flatterie sur les qualités qu'elles veulent avoir, on est sûr de leur tourner la tête et d'en obtenir tout ce qu'on veut. Et à présent donc que nous avons les scrupules, on les consulte sur la moindre chose; ou bien on se fait meilleur que les autres, afin de pouvoir dire du mal de tout le monde. Notre métier est d'être sur le qui-vive; et aussitôt que les maîtres ont inventé une perfection, c'est à nous de la faire tourner à notre profit.

MADAME LEBEL.

Vous êtes une habile femme, il faut en convenir.

MADAME DUBAIL.

J'ai toujours su m'arranger... (D'un air de distraction.) A propos, vous avez ici un jeune homme de vos parens qui s'est presque recommandé à moi tout à l'heure. Est-ce un bon sujet? A-t-il des mœurs?

MADAME LEBEL.

C'est la plus honnête des créatures.

MADAME DUBAIL.

J'ai mille recommandations sur les bras, comme vous croyez bien; mais par amitié pour vous, pour

votre mari, et d'après le bien que vous me dites de ce garçon, je vous promets de m'en occuper... Il est même inutile de vous adresser à d'autres... Je m'en charge... Vous comprenez, madame Lebel. Quel âge a-t-il?

MADAME LEBEL.

Pas encore vingt-deux ans.

MADAME DUBAIL.

C'est pour cela. Il y a tant de maîtres insoucians, qu'avec les meilleures dispositions du monde, un jeune homme se gâte du jour au lendemain. A-t-il laissé quelque amourette au pays?

MADAME LEBEL.

Je ne crois pas.

MADAME DUBAIL.

Fort bien. Je vous réponds d'y penser sérieusement. Dites-le à votre mari, et faites-lui bien entendre que je ne veux pas qu'il s'en mêle..... Vous êtes vraiment logée comme une reine.

MADAME LEBEL.

C'est bien petit.

MADAME DUBAIL.

Où est-il donc ce jeune homme?

MADAME LEBEL.

Dans la chambre à côté, avec ma nièce.

MADAME DUBAIL.

Quoi! vous les laissez ainsi?

Digitized by Google

MADAME LEBEL.

Il n'y a pas d'inconvéniens.

MADAME DUBAIL.

Pardonnez-moi, il y en a beaucoup. Cela ne se fait pas.

MADAME LEBEL.

Ils sont du même pays.

MADAME DUBAIL.

La belle raison !.... Je vais toujours voir à placer ce garçon le plus tôt possible. Sans adieu, madame Lebel.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME LEBEL, seule.

On a bien raison de dire que quand le diable devint vieux, il se fit hermite. Les terreurs de madame Dubail me font rire. Jamais il ne me viendrait d'idées pareilles.

SCÈNE XIV.

MADAME LEBEL, BLAIREAU, BASTIENNE.

MADAME LEBEL.

Approchez, approchez, mes enfans. Il sort d'ici une dame qui prétend que je ne dois pas vous laisser ensemble, de peur que vous ne deveniez amou-

reux l'un de l'autre..... Vous ne répondez pas..... Aurait-elle deviné juste?.... Parle donc, Bastienne..... Tu baisses les yeux..... Blaireau détourne la tête..... C'est clair. Voilà le sujet de son voyage..... Dites-moi donc quelque chose au moins.

BASTIENNE.

Dame! ma tante, nous ne savons pas mentir; et je le voudrais, qu'il suffirait de regarder la figure de ce pauvre Blaireau, qui était si gai il n'y a qu'un instant.

MADAME LEBEL.

Je tombe des nues..... Que comptez-vous faire?

BLAIREAU.

Attendre.

MADAME LEBEL.

C'est bien facile à dire..... Que je suis donc fâchée de cela!.... Il n'y a pas à vous gronder..... Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'a commencé votre amour?

BLAIREAU.

Je ne sais pas si Bastienne se rappelle la date; pour moi, je ne m'en souviens plus. C'est venu petit à petit.

MADAME LEBEL.

C'est comme cela que ça vient.

BLAIREAU.

Elle a toujours eu confiance en moi; je n'ai jamais eu d'amitié que pour elle, et nous avons grandi sans croire qu'il fallût y prendre garde.

Digitized by Google

BASTIENNE, avec vivacité.

Mais de quoi se mêle cette madame Dubail? Notre parti était pris. Nous pouvions aller long-temps sans faire de chagrin à ma tante. Blaireau se plaçait; il venait ici comme à son ordinaire; il n'était question de rien; nous aurions choisi notre moment. Certainement ma tante, qui est bonne, aurait entendu nos raisons quand nous lui aurions dit : « Nous nous « sommes toujours aimés; nous nous aimerons tou-« jours. Vous savez ce que c'est que d'épouser un « mari qu'on aime moins que celui que l'on voudrait « épouser..... »

MADAME LEBEL.

Je ne suis pas embarrassée de ce que tu m'aurais dit.

BASTIENNE.

Il faut que cette bavarde vienne comme un coup de foudre.....

MADAME LEBEL.

Mes enfans, il y a toujours la grande question de ce qui est raisonnable. Bastienne n'est pas assez riche pour deux; et toi, Blaireau, tu as trop de délicatesse pour vouloir en faire la femme d'un domestique en exercice. Vous ne voyez pas que l'on me reprochera de vous avoir donné l'exemple. On ira peut-être jusqu'à penser que vous ne vous aimiez pas assez pour faire une pareille folie, et que c'est moi qui vous ai poussés.

BLAIREAU.

On ne pourra pas penser que nous ne nous aimions pas assez, ma cousine.

MADAME LEBEL.

C'est une grande misère que de donner à parler sur soi.

BASTIENNE.

Rien ne nous y force. Nous étions convenus de nous taire et de prendre patience; taisons-nous et prenons patience. Nous sommes déjà mieux que nous étions, puisque vous êtes dans notre secret. Encore un peu, et mon oncle y sera aussi..... Il me semble que je passerais ma vie comme cela. N'est-ce pas, Blaireau?

BLAIREAU, soupirant.

Comme on passe la vie, en attendant.

MADAME LEBEL.

Vous vous aimez donc bien?

BASTIENNE.

Comme vous aimiez mon oncle.

MADAME LEBEL.

Comme je l'aime encore. Certainement François n'a plus l'âge de Blaireau; mais c'est un bel homme, et, ce qui vaut mieux, un excellent homme. Il a placé son amour-propre d'une singulière façon..... ce n'est qu'un travers. Je suis trop heureuse qu'il n'ait que celui-là..... Mais, il faut en convenir, vous ferez aussi un bien joli ménage.

BLAIREAU.

Dieu sait quand!

Digitized by Google

BASTIENNE.

Tu dis toujours la même chose. Ne devrions-nous pas nous réjouir d'avoir une aussi bonne parente qui nous comprend, qui nous parle raison, quand j'avais tant peur qu'elle ne nous fît de la morale? Que peut-on désirer de plus?

MADAME LEBEL, d'un ton très-naturel.

Oui, Blaireau, je te le demande.

BLAIREAU.

Ah! mon dieu, ma cousine, je suis reconnaissant au moins autant que Bastienne; la seule différence, c'est qu'elle est plus patiente que moi.

MADAME LEBEL.

Nous oublions ces papiers pour lesquels ton cousin est sorti.

BASTIENNE.

C'est vrai.

BLAIREAU.

C'est vrai.

MADAME LEBEL.

Si cela allait te rapporter une bonne somme! Qu'est-ce qu'il y avait dessus?

BLAIREAU.

Ce n'était qu'une lettre. Je l'ai lue sept ou huit fois; elle ne disait rien, sinon de se présenter chez un notaire.

MADAME LEBEL.

Ce sont peut-être de mauvaises affaires; car nous

voulons que ton oncle des États-Unis soit mort riche; s'il avait laissé des dettes, au lieu de recevoir de l'argent, par honneur pour sa mémoire, il faudrait en donner.

BLAIREAU.

J'en ai si peu.

BASTIENNE.

Tu aurais le mien.

MADAME LEBEL.

Voici mon mari. Nous allons savoir à quoi nous en tenir.

SCÈNE XV.

LEBEL, MADAME LEBEL, BASTIENNE, BLAIREAU.

MADAME LEBEL.

Eh bien, François, quelles nouvelles?

LEBEL.

Pas mauvaises; mais laisse-moi arriver.

MADAME LEBEL.

Blaireau sera-t-il riche?

LEBEL.

Cela regarde monsieur Blaireau.

MADAME LEBEL, bas à sa nièce.

Entends-tu? monsieur Blaireau!

Digitized by Google

BASTIENNE, de même.

Oh! que oui, ma tante.

LEBEL.

Tu ne me dis pas que madame Dubail est venue ici. Je l'ai rencontrée; elle a bien de l'obligeance, car elle va se mettre en quatre pour placer mon cousin.

MADAME LEBEL.

Est-ce qu'il aura besoin d'une place?

LEBEL.

Tu ne me parles que par questions. On a toujours besoin de places; cela ne nuit jamais.

MADAME LEBEL.

Si Blaireau avait le nécessaire.....

LEBEL.

Qu'est-ce que c'est que le nécessaire? C'est donc avoir de quoi vivre dans un coin à faire de la bile contre tout ce qui est au-dessus de vous?

MADAME LEBEL.

Tu nous as déjà renvoyées une fois aujourd'hui, Bastienne et moi; il est clair que tu désires que nous nous en allions encore.

LEBEL, d'un ton d'amitié.

Tu sais bien que mon plus grand plaisir est d'être avec vous deux; mais vois-tu, madame Lebel, quand on a vécu chez les grands, la discrétion devient comme une seconde nature. Pour rendre

Digitized by Google

service à mon cousin, pour le tirer d'un mauvais pas, pour lui prêter l'argent dont il aurait besoin, certainement tu ne serais pas de trop; mais c'est que ce que j'ai à lui dire est tout le contraire.

MADAME LEBEL, gaiement.

Viens, Bastienne; nous ne serons pas long-temps sans le savoir.

SCÈNE XVI.

LEBEL, BLAIREAU.

LEBEL, avec enjouement.

J'hésite à t'appeler Blaireau tout court; tu es vraiment monsieur Blaireau.

BLAIREAU, se frottant les mains.

Je suis donc bien riche, mon cousin?

LEBEL.

Passablement. Ton oncle a laissé cent quatre-vingt mille francs de fortune; vous êtes trois; c'est soixante mille francs pour ta part.

BLAIREAU, sautant.

Soixante mille francs!

LEBEL.

Paix donc. Ne fais pas de folies comme cela pour de l'argent.

BLAIREAU.

C'est plus de sept cents livres de rente?

Digitized by Google

LEBEL.

C'est quatre fois davantage.

BLAIREAU, avec la joie la plus marquée.

Quatre fois davantage !

LEBEL.

Je ne te croyais pas si intéressé.

BLAIREAU.

Oh ! oui, ça doit être quatre fois davantage ; car je me rappelle que le père Morin ne veut vendre que cinquante mille francs une ferme qui rapporte deux mille francs. (A part.) Ah ! Bastienne !

LEBEL.

Je n'ai qu'un conseil à te donner, mon enfant : tu es jeune, tu es beau garçon ; te voilà de la fortune ; toutes les femmes vont te faire des agaceries ; n'écoute rien. Place ton argent ; mets-toi en service, donne-toi du bon temps, du moins pendant une dizaine d'années.

BLAIREAU, avec distraction.

Qu'est-ce que vous me dites, mon cousin ?

LEBEL.

A présent que tu es à même de faire des sacrifices, en prenant quelques leçons, tu pourrais entrer chez un prince. Chez un prince !

BLAIREAU.

Soixante mille francs ! Bastienne, ma cousine, j'ai soixante mille francs !

Digitized by Google

LEBEL.

Est-il fou !

SCÈNE XVII.

LEBEL, MADAME LEBEL, BASTIENNE, BLAIREAU.

MADAME LEBEL.

Ce n'est pas possible.

BLAIREAU.

Quatre fois autant que Bastienne.

BASTIENNE, riant.

Alors tu ne dois plus vouloir m'épouser.

(Blaireau lui serre les mains avec tendresse.)

LEBEL.

Pourquoi t'épouserait-il ?

MADAME LEBEL.

Parce qu'ils s'aiment depuis long-temps. Nous ne nous doutions pas de cela, François. C'est pourtant un amour bien véritable. Mais cette petite Bastienne est comme moi ! elle ne se laisse pas deviner.

LEBEL.

Que veux-tu, Blaireau ? si tu épouses Bastienne, il n'y a plus rien à faire.

BLAIREAU.

Au contraire, mon cousin.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DUBAIL.

MADAME DUBAIL.

Je n'en puis plus. Il faut que je m'asseye. (Elle s'assied.) Remerciez-moi, monsieur Lebel, je viens de placer votre parent. Il entre dans la même maison que moi.

LEBEL.

Il est trop tard, madame Dubail. Il vient de se placer lui-même; il se marie.

MADAME DUBAIL.

Si jeune! ah! quel meurtre!

MADAME LEBEL.

Mais c'est avec ma nièce, madame Dubail.

MADAME DUBAIL.

Alors c'est tout différent, madame Lebel. Non pas que les gens qui ont encore des préjugés salutaires ne trouveront que vous pouviez différer cette union..... parce que, quoique le sentiment soit une très-belle chose, il ne doit jamais aller jusqu'à la folie; et qu'un mariage sans fortune.....

MADAME LEBEL.

Ils réuniront près de quatre-vingt mille francs à eux deux.

LEBEL.

Mon cousin y est pour les quatre cinquièmes; mais ma femme m'a fait mon bien-être; il le rend à sa nièce; rien de mieux.

MADAME DUBAIL.

Assurément. Il est très-convenable que les parens paient les dettes les uns des autres; et vous croyez bien que je partage votre satisfaction à tous. Il ne me reste plus qu'à transporter à ce gros lourdaud de Gervais, que vous connaissez, monsieur Lebel, la bonne volonté que mes nouveaux maîtres m'avaient montrée pour monsieur. Ils y perdront à tous égards; mais ce garçon sera content de me suivre..... Monsieur compte-t-il se fixer à Paris?

BLAIREAU.

Tant que nous ne gênerons pas mon cousin et ma cousine, cela me fera grand plaisir; mais si Bastienne y consent, il y a une ferme à vendre près d'Amiens.....

MADAME DUBAIL.

Quoi! vous vous feriez paysan?

LEBEL.

Dites fermier, madame Dubail.

BLAIREAU.

Agriculteur, mon cousin.

MADAME LEBEL.

Eh! non, propriétaire, puisque tu travailleras sur

ton bien. C'est la plus belle des existences, la plus noble, la seule désirable.

LEBEL.

Ce cher Blaireau! S'il avait seulement été assez riche pour avoir un valet de chambre.....

MADAME LEBEL, l'interrompant vivement.

Tu lui en aurais formé un; n'est-il pas vrai, mon ami? Tu serais professeur dans ce genre; car, soit dit sans te fâcher, tu as toujours la rage du service.

LEBEL.

Et toi, l'orgueil de l'indépendance.

MADAME DUBAIL.

Quant à moi, je n'estime que la fortune..... et le décorum.

BLAIREAU, montrant Bastienne.

Voilà tout ce que j'aime.

BASTIENNE, lui tendant la main.

Et moi, toi.

MADAME LEBEL.

CHACUN SA MAROTTE.

Digitized by Google

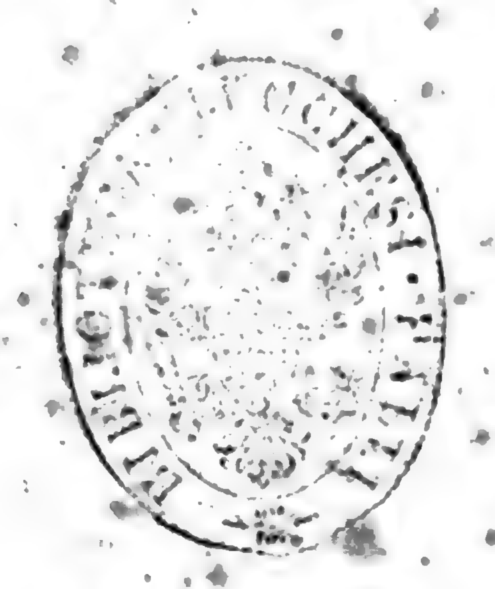
LE

BAPTÊME D'UNE CLOCHE,

OU

PLUS L'OISEAU EST VIEUX,

MOINS IL VEUT SE DÉFAIRE DE SA PLUME.



Digitized by Google

PERSONNAGES.

MADAME DE VIRLOUP.
MATHILDE, sa petite-fille.
MONSIEUR VALENTIN, son neveu.
PAUL, fils de M. Valentin.
MADEMOISELLE BRIGITTE, sœur du curé.
LE MAIRE.
MONSIEUR DOLENT, adjoint.

La scène se passe dans la maison de madame de Virloup.

Le théâtre représente un salon.

Digitized by Google

Google

LE

BAPTÊME D'UNE CLOCHE.

SCÈNE I.

MADAME DE VIRLOUP, MATHILDE.

MADAME DE VIRLOUP.

COMME je suis ta grand'mère, tu dois t'imaginer que je radote, ma chère Mathilde.

MATHILDE.

Je n'ai jamais dit cela, maman.

MADAME DE VIRLOUP.

Non; mais combien de fois l'as-tu pensé! Vous ne pouvez pas comprendre, vous autres enfans, qu'autrefois tout se passait beaucoup mieux qu'aujourd'hui. On croyait à quelque chose du moins; chacun se tenait dans sa classe; mais à présent c'est un désordre, une confusion!... à Paris surtout... Ah! grands dieux! C'est ce qui m'a engagée à revenir vivre dans ce bourg, où je suis née; au milieu de mes biens, qui sont ceux de mes ancêtres; avec des gens qui savent du moins ce que je suis.

Digitized by Google

MATHILDE.

Il me semble que nous n'avions pas trop à nous plaindre de Paris.

MADAME DE VIRLOUP.

Ne parle donc pas de cela, mon cœur; tu ne peux pas avoir les mêmes sensations que moi. Ton père aimait cette ville; il y avait ses habitudes; et, tant qu'il a vécu, je suis restée avec lui, comme une bonne mère, pour veiller à sa maison dont il ne prenait pas grand soin. Mais tu ne te figureras jamais combien j'ai souffert de me trouver souvent en société, et je dirais presque à égalité, avec des personnes fort estimables peut-être, mais dont on ne connaissait pas l'origine.

MATHILDE.

Vous avez raison, maman, je ne puis pas me figurer cela. J'aime encore mieux me trouver avec des personnes fort estimables dont on ne connaît pas l'origine, que de me trouver isolée comme nous sommes ici.

MADAME DE VIRLOUP.

Tu vois du monde toute la journée.

MATHILDE.

Quel monde! surtout pour vous, maman, qui aimez les gens distingués. Monsieur Dolent, la sœur du curé, et deux ou trois autres... j'allais dire imbéciles; mais je n'ose pas.

MADAME DE VIRLOUP.

Imbéciles... Je ne sais pas ce que veut dire imbé-

ciles, et j'attends pour le savoir une définition de ce qu'on appelle gens d'esprit. Ceux que tu viens de nommer ont du bon sens; ils ne s'écartent jamais des égards qu'ils me doivent; ils n'ignorent ni ma naissance, ni que je suis veuve de messire Hadrien de Virloup, écuyer. C'est quelque chose que cela. Ils ne font point difficulté de regarder ma maison comme la première de ce bourg. Je n'ai jamais besoin ici de m'expliquer à personne; tout le monde sait que Martin Longuet, un de mes aïeux, était déjà Quartenier du temps de la Fronde, et l'un des bras droits de monseigneur le cardinal de Retz; qu'il était renommé dans ce temps-là comme un des plus séditieux, et que la cour le redoutait plus qu'aucun autre.

MATHILDE.

Ce n'était pas bien beau d'être frondeur.

MADAME DE VIRLOUP.

Enfin, c'est une origine. Il était dans le parti des princes: et la preuve de l'estime qu'on avait pour lui, c'est qu'après sa mort son fils fut promu à la dignité d'Échevin. Allez parler de cela à vos têtes éventées de Paris, qui devraient encore mieux se le rappeler que ceux d'ici, puisque cela s'est passé dans leurs murs, vous les verrez ricaner comme des sots.

MATHILDE.

On a vu tant de choses depuis ce temps-là, maman!

MADAME DE VIRLOUP.

Mauvaise excuse, et que vous devriez employer

Digitized by Google

moins que qui que ce soit, vous, Mathilde; car enfin mes ancêtres sont les vôtres; ceux que vous avez par votre mère ne sont pas moins illustres; et si des personnes comme nous se mettent à parler légèrement de ces choses-là, tout est perdu, je vous en avertis.

SCÈNE II.

MADAME DE VIRLOUP, MATHILDE, M. DOLENT.

M. DOLENT.

Madame de Virloup, contre son habitude, aurait-elle de l'humeur?

MADAME DE VIRLOUP.

Ce n'est rien, monsieur Dolent. Les grand-mères sont parfois grondeuses, comme vous savez; mais cela ne dure pas long-temps. Qu'y a-t-il de nouveau dans le bourg?

M. DOLENT.

Hélas! madame, nous sommes dans un grand embarras; voilà le fondeur arrivé. Il n'y a encore rien de décidé sur le parrain et la marraine de notre cloche; et il ne peut se mettre à l'ouvrage avant de savoir leurs noms et leurs qualités, pour les inscrire avec la date de la fonte, comme c'est l'usage.

MADAME DE VIRLOUP.

On a le temps.

Digitized by Google

M. DOLENT.

Il n'aurait qu'à s'en aller.

MADAME DE VIRLOUP.

On le ferait revenir.

M. DOLENT.

Il a de l'ouvrage de tous côtés; on fond des cloches partout.

MADAME DE VIRLOUP.

Ah! on fond des cloches partout; j'aime assez cela. Eh bien! monsieur Dolent, il faut que ce fondeur aille aux plus pressés.

M. DOLENT.

C'est que la nôtre est descendue depuis trois semaines, qu'il est question de la refondre pour en avoir une plus forte, et plus en harmonie avec l'importance de la commune.

MADAME DE VIRLOUP.

Ne vous servez donc pas de ce mot-là, monsieur Dolent.

M. DOLENT.

Aimez-vous mieux que je dise ce bourg?

MADAME DE VIRLOUP.

Sans doute, puisqu'on ne peut plus dire le bailliage. (A Mathilde qui s'en va.) Vous sortez, mon cœur?

MATHILDE.

Maman, je vais me mettre à mon... clavecin.

MADAME DE VIRLOUP.

Viens m'embrasser pour n'avoir pas dit, à mon piano. (Elle embrasse Mathilde.) Je ne peux pas souffrir ce nom-là. Un piano! Qu'est-ce que cela signifie? Écoute, ma bonne amie, au lieu de t'occuper de musique, ce qui est une niaiserie, un vain son qui ne laisse rien après soi, finis plutôt de broder le filet que je destine à habiller la cloche le jour de son baptême.

(Mathilde sort.)

SCÈNE III.

MADAME DE VIRLOUP, M. DOLENT.

M. DOLENT.

Quelle charmante enfant!

MADAME DE VIRLOUP.

Ah! monsieur Dolent, il y a bien des choses à redire. C'est une éducation terriblement négligée. Sa mère était un peu légère; vous savez combien mon fils était superficiel; et il se trouve aujourd'hui que leur enfant a les idées du siècle.

M. DOLENT.

Il ne faut pas vous en chagriner, madame de Virloup; ils sont tous comme cela. Mon fils n'est pas plus fier d'être le fils d'un adjoint que s'il était le fils du premier venu.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP.

Il faut être juste aussi. Qu'est-ce que c'est qu'un adjoint?

M. DOLENT.

Je sais que c'est peu de chose dans la hiérarchie des pouvoirs.

MADAME DE VIRLOUP.

Mais Mathilde est fille et petite-fille d'écuyers; son père et son grand-père étaient Virloup. Tout notre malheur, monsieur Dolent, vient de ce que mon frère a dérogé; de sorte que j'ai aujourd'hui un neveu qui, au lieu de s'appeler de la Roussière, comme il en aurait le droit si son père et lui ne s'étaient pas faits fabricans, j'ai un neveu qui s'appelle monsieur Valentin.

M. DOLENT.

C'est pénible, j'en conviens. Mais pourquoi monsieur Valentin ne reprendrait-il pas son nom de la Roussière qui lui appartient, quand nous voyons tant de gens qui se titrent d'un nom de terre, sans avoir seulement un arpent de bien?

MADAME DE VIRLOUP.

Mon neveu joue l'homme au-dessus des préjugés; il appelle tout cela des vanités, des enfantillages; il élève son fils dans ses idées; et, depuis qu'ils sont ici tous les deux, je ne reconnais plus Mathilde.

M. DOLENT.

Monsieur Paul Valentin serait un joli parti pour elle.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP.

Ne parlons pas de cela, monsieur Dolent. Je ne crois pas qu'il y pense ; au surplus, je n'y pense pas, moi.

M. DOLENT.

Je croyais que leur séjour ici n'avait pas d'autre but.

MADAME DE VIRLOUP.

Vous croyiez mal; il n'en est pas question.

M. DOLENT.

Monsieur Valentin est fort riche, et le père de mademoiselle Mathilde ne lui a pas laissé grande fortune.

MADAME DE VIRLOUP.

Mon fils était joueur, c'est un défaut qu'on peut avouer, un défaut qui ne déroge pas; mais mon neveu n'est qu'un commerçant, un homme de rien..... Il faut que ce soit vous au moins, monsieur Dolent, pour que je vous parle ainsi; car rien au monde ne me fait plus de peine... Que me disiez-vous des cloches?

M. DOLENT.

Je n'en sais plus rien. C'est si triste de voir de la désunion dans les familles!

MADAME DE VIRLOUP.

Il n'y a pas de désunion, puisque mon neveu et son fils logent chez moi dans ce moment-ci. Tout se passe au fond de mon cœur ; ils peuvent même croire que j'ai pris mon parti sur leur roture ; mais,

juste ciel! que j'en souffre!... Le fondeur est donc ici?

M. DOLENT.

D'hier au soir, et déjà ce matin il s'occupe de construire ses fourneaux... Si monsieur Valentin renonçait au commerce, par exemple, et qu'il reprît son nom de terre...

MADAME DE VIRLOUP.

Il ne le fera pas, et d'ailleurs il serait peut-être bien tard à cette heure. Vraiment, Mathilde, avec mon bien que je lui assurerai, ne manquera pas de partis convenables. J'ai l'air d'un vieil enfant par mes manies; mais vous devez comprendre, monsieur Dolent, qu'aimant ma petite-fille comme je le fais, je dois chercher à lui assurer les avantages de sa naissance.

M. DOLENT.

Je ne dis pas non.

MADAME DE VIRLOUP.

Pourquoi irais-je borner son avenir, en l'unissant à un homme riche, si vous voulez, mais qui ne sera jamais autre chose?

M. DOLENT.

C'est vrai.

MADAME DE VIRLOUP.

Pour moi personnellement, à l'âge que j'ai, cela devrait m'être égal; mais je ne veux pas qu'elle fasse à ma mémoire le reproche de l'avoir claquemurée pour la vie dans une classe inférieure.

M. DOLENT.

J'entends bien votre raison.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP.

Vous ne me trouvez donc pas extravagante?

M. DOLENT.

Dieu m'en préserve! Vous savez combien, de tout temps, j'ai été dévoué à votre famille; voilà ce qui me faisait désirer ce mariage... (En soupirant.) Et je vois qu'il est impossible.

SCÈNE IV.

MADAME DE VIRLOUP, M. DOLENT, M. VALENTIN, PAUL.

M. VALENTIN.

Bonjour, ma tante. (Il lui baise la main, ainsi que Paul.) Nous venons de voir un de vos sujets qui a bien du chagrin de se passer de cloche depuis trois semaines.

PAUL.

C'est une véritable détresse pour lui.

MADAME DE VIRLOUP.

Qu'est-ce que c'est qu'un de mes sujets?

M. VALENTIN.

Un homme de ce bourg. N'êtes-vous pas la reine d'ici? « Monsieur, me disait-il, priez donc madame « votre tante d'ordonner à monsieur le maire d'en « finir, et de décider les noms du parrain et de la « marraine. »

Digitized by Google

PAUL.

« Nous n'avons qu'une malheureuse crecelle, ajou-
« tait-il, pour appeler aux offices, comme si nous
« étions toujours dans le carême : je ne connais rien
« de plus honteux. Que ne nous laissait-on notre clo-
« che telle qu'elle était? »

MADAME DE VIRLOUP.

Il faut que vous n'ayez guère de choses dans la mémoire pour vous rappeler de semblables misères. Cet homme est un imbécile. L'ancienne cloche ne pouvait plus rester; elle avait servi à trop d'usages. Que d'infâmes cérémonies n'avait-elle pas annoncées! A combien d'intrus de toute espèce n'avait-elle pas fait honneur! Quant à moi, depuis ce temps-là, je me suis bouché plus de vingt fois les oreilles pour ne pas l'entendre.

M. VALENTIN.

Je conçois cela; mais au moins donnez-leur la nouvelle.

MADAME DE VIRLOUP.

Je ne m'y oppose pas.

M. VALENTIN.

Ils prétendent que c'est vous qui rejetez tous les parrains et les marraines qu'on vous présente, et que comme monsieur le maire ne fera là-dessus que ce que vous voudrez...

MADAME DE VIRLOUP.

Vous passez donc votre vie à causer avec tous ces gens-là? Monsieur Dolent est pour le dire : ai-je re-

fusé un seul nom raisonnable? Mais quand on parlera de fermiers, de petits marchands pour une cérémonie aussi importante, je dirai qu'on se moque de moi.

M. VALENTIN.

Vous et monsieur le maire, par exemple, ou vous et monsieur Dolent?

MADAME DE VIRLOUP.

Mettez-moi hors de ligne, d'abord.

M. VALENTIN.

Eh bien! Paul et Mathilde?

MADAME DE VIRLOUP.

Des enfans!

M. VALENTIN.

Madame Dolent et moi?

MADAME DE VIRLOUP.

Madame Dolent ne sort plus depuis long-temps.

M. DOLENT.

Hélas! il n'est que trop vrai. C'est un grand malheur; mais je l'ai toujours là.

M. VALENTIN.

Ce nouveau propriétaire qui vient d'acheter le château de Monbel?

MADAME DE VIRLOUP.

Il s'appelle monsieur Dubois, je crois. (Elle rit.) Ah! ah! ah!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. VALENTIN, M. DOLENT, PAUL.

PAUL, en riant.

Ma tante est vraiment heureuse.

M. VALENTIN.

Elle règne ici despotiquement.

M. DOLENT.

Nous avons tant de respect pour elle !

M. VALENTIN.

Vous êtes dans son intimité, vous, monsieur Dolent.

M. DOLENT.

Elle ne me cache rien.

PAUL.

Monsieur Dolent, croyez-vous qu'elle ait de l'amitié pour moi ?

M. DOLENT.

La chère dame a le cœur parfait pour tous les siens.

M. VALENTIN.

C'est que je ne crois pas qu'elle nous regarde beaucoup comme étant des siens.

M. DOLENT, soupirant.

Ah ! elle aimerait mieux que vous n'eussiez pas dérogé.

Digitized by Google

PAUL.

Dérogé! A quoi avons-nous dérogé, mon père?

M. VALENTIN.

Je ne t'ai jamais parlé de cela; c'était inutile. (A M. Dolent.) Est-ce qu'elle y pense encore?

M. DOLENT.

Si elle y pense! je le crois bien.

PAUL.

Apprenez-moi donc ce que cela veut dire, mon père.

M. VALENTIN.

Je te répète que c'est inutile.

M. DOLENT.

En effet, puisque monsieur Paul ne sait rien, autant vaut le laisser dans son ignorance. (Il soupire.)

PAUL, avec gaieté.

C'est donc sérieux?

M. DOLENT.

Vous avez une compensation dans la fortune que vous avez acquise.

PAUL, toujours gaiement.

Je commence à m'inquiéter.

M. VALENTIN.

Tu sais que nous avons eu un aïeul.....

PAUL.

Qui a été Quartenier du temps de la Fronde..... Ma tante m'a conté cela cent fois.

Digitized by Google

M. VALENTIN.

Un autre qui a été Échevin.....

PAUL.

De la ville et banlieue de Paris, puis tous les autres, Écuyers.

M. VALENTIN.

Mais que mon père, dans un temps où les biens-fonds n'avaient plus de valeur, a élevé la manufacture que j'exploite encore.

PAUL.

Après.

M. VALENTIN.

Il n'y a pas autre chose.

M. DOLENT.

C'est bien assez..... du moins pour donner du chagrin à madame votre tante.

PAUL.

Du chagrin, de quoi ?

M. VALENTIN.

Grand niais ! parce qu'elle trouve que nous avons dérogé.

PAUL.

Bon, bon; j'y suis à présent. Quand vous avez prononcé le mot dérogé pour la première fois, j'aurais dû deviner. Mais comment penser à ces choses-là ?

M. DOLENT.

Ne badinez pas, monsieur Paul, madame votre

grand'tante en a bien du chagrin, quoiqu'elle fasse ses efforts pour le cacher.

PAUL.

Ainsi elle ne me trouverait peut-être pas digne d'épouser ma cousine.

M. DOLENT.

Mais, dame! ce serait bien possible.

PAUL.

Savez-vous, mon père, que je ne ris plus?

SCÈNE VI.

M. VALENTIN, M. DOLENT, PAUL, MATHILDE.

MATHILDE.

Ma bonne maman vient de se mettre à écrire à monsieur le comte des Goulets, et elle m'a envoyée ici afin d'être plus tranquille.

PAUL.

Ma cousine, saviez-vous que nous avions dérogé?

MATHILDE.

Qu'est-ce que je saurais donc, si je ne savais pas cela? Ma grand'maman ne me répète pas autre chose.

PAUL.

Quel effet cela vous fait-il?

M. DOLENT.

Monsieur Paul, monsieur votre père pensera, comme moi, qu'il ne faut pas presser mademoiselle de s'expliquer sur un sujet aussi délicat.

M. VALENTIN.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

M. DOLENT.

Ah! monsieur, monsieur, l'union des familles ne tient souvent qu'au silence que l'on sait garder à propos.

M. VALENTIN.

Je suis tenté de connaître l'opinion de ma petite Mathilde.

M. DOLENT.

Si j'avais des droits sur elle, je l'engagerais à ne rien dire.

MATHILDE.

Pourquoi cela, monsieur Dolent? Je respecte ma bonne maman; mais je ne rougis pas d'avouer que, dans ce qu'elle me dit, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, et quelques unes que je ne peux pas croire.

M. DOLENT.

Fort bien répondu, mademoiselle Mathilde. (A M. Valentin.) Vous devez être content, monsieur?

M. VALENTIN, embrassant Mathilde.

Chère enfant, qui a le bon esprit de ne pas comprendre.

M. DOLENT.

Monsieur, je dis une chose : puisque mademoiselle doit rester avec sa grand'maman, il vaut mieux lui laisser les idées de sa grand'maman.

M. VALENTIN.

Elle vous dit elle-même qu'elle ne les comprend pas.

M. DOLENT.

Il faudrait alors tâcher de les lui faire comprendre.

M. VALENTIN.

M. Dolent, vous êtes un honnête homme.....

M. DOLENT.

Monsieur, je le crois.

M. VALENTIN.

Eh bien ! chargez-vous de l'éducation de Mathilde.

M. DOLENT.

J'avoue que je ne suis pas assez avant dans les opinions de madame de Virloup pour le faire avec avantage ; mais il y a une chose certaine, c'est que vous étiez noble de naissance, que cela vous donnait le droit de mépriser la roture, et que vous voilà roturier vous-même.

M. VALENTIN.

C'est une perte que j'ai faite sans contredit, mais que je regagne d'un autre côté par le peu d'estime que j'éprouve pour cette foule de gens qui, s'étayant

Digitized by Google

d'un nom souvent fort équivoque pour demander sans cesse des emplois et des pensions, mettent leur dignité à ne rien faire et trouvent fort honorable de vivre aux frais de l'État.

M. DOLENT.

Soyez persuadé que ce n'est pas positivement à cela qu'ils mettent leur honneur; mais c'est si commode. D'ailleurs vous n'aviez pas besoin de les imiter; vous pouviez vous passer de rien demander. N'aviez-vous pas votre terre de la Roussière?

M. VALENTIN.

Il y aurait eu conscience à la disputer aux lapins qui vivent dessus; à peine leur suffit-elle.

M. DOLENT.

Parce que vous avez acquis d'autres biens qui sont plus considérables; mais cela n'empêche pas que le domaine de la Roussière ne soit pas à dédaigner. Quand ce ne serait que le nom. Y en a-t-il de plus beau, de plus noble, de plus sonore? Que de fois, dans l'effusion de son âme, n'ai-je pas entendu dire à madame de Virloup : « Un La Roussière manufacturier ! » Pauvre dame !

M. VALENTIN.

Et vous ne trouviez pas de consolations à lui donner?

M. DOLENT.

Je pleurais avec elle.

M. VALENTIN.

Il est impossible de porter plus loin la sensibilité.

PAUL.

En votre âme et conscience, monsieur Dolent, quel chagrin réel cela vous faisait-il, à vous qui n'avez pas d'aïeux?

M. DOLENT.

Le chagrin..... le chagrin que cela faisait à madame de Virloup.

M. VALENTIN.

Ainsi vous n'avez de préjugés que par amitié?

M. DOLENT.

A peu près.

M. VALENTIN.

Ce n'est pas effrayant. De sorte que si votre cœur m'eût donné la préférence sur ma tante, j'aurais pu parvenir à vous persuader qu'on n'est pas très-coupable pour avoir fait, sans bassesse et avec indépendance, une fortune que vos enfans pourront conserver de la même manière?

M. DOLENT.

C'est un autre préjugé.

M. VALENTIN.

Mais que l'on peut soutenir au moins avec autant d'avantage que celui que vous défendez.

M. DOLENT.

C'est bien ce qui me tourmente. Il est si fatigant

de vivre dans un temps où chacun a raison, et où personne n'est d'accord !

M. VALENTIN.

Tout marche malgré cela.

M. DOLENT.

Pas trop. Voyez seulement notre cloche.

M. VALENTIN.

Ah ! dame, il lui faut un parrain si illustre.

M. DOLENT.

Je suis de bonne foi : c'est peut-être un tort. Qu'on choisisse un parrain riche, un parrain puissant pour un enfant, cela se comprend ; c'est une protection pour l'avenir ; mais une cloche, une fois qu'elle est dans son clocher, elle ne demande plus rien à personne.

M. VALENTIN.

Il faut que je parle de ce baptême à monsieur Dubois, quoique son nom fasse fuir ma tante. Je le connais ; il est obligeant ; je suis sûr qu'il ne me refusera pas.

M. DOLENT.

En confidence, je vous dirai que nos habitans l'accepteraient avec grand plaisir. Il fait beaucoup travailler, il paie comptant, il est doux et généreux ; et on a un assez mauvais esprit dans cette commune pour ne pas mettre de prix au reste.

M. VALENTIN.

Vous m'encouragez.

M. DOLENT.

Mais prévenez d'abord monsieur le maire, et tâchez de lui monter la tête de façon à ce que madame votre tante ne lui fasse pas changer d'avis. C'est un homme qui a si peu de caractère!

M. VALENTIN.

Venez chez lui avec moi.

M. DOLENT.

Pour ma vie, je ne voudrais pas paraître là-dedans; je souffre déjà bien assez sans cela. Je pense à madame votre tante; je pense aussi à ce que vous venez de me dire; et moi qui aimerais tant que tout le monde fût d'accord, je vois que de jour en jour cela devient plus difficile. Heureusement, je n'y peux rien, c'est ce qui me console.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. VALENTIN, MATHILDE, PAUL.

MATHILDE.

Vous voyez, mon oncle, avec qui je suis condamnée à passer ma vie. Encore, monsieur Dolent est-il un de nos aimables. Et ma bonne maman ne conçoit pas comment je regrette Paris!

PAUL.

Depuis quand est-elle en correspondance avec le comte des Goulets?

Digitized by Google

MATHILDE.

C'est, je crois, la première fois qu'elle lui écrit.

PAUL.

N'a-t-il pas un fils, ce comte des Goulets?

MATHILDE.

Il en a deux.

PAUL.

Mariés?

MATHILDE.

Garçons.

PAUL.

Mon père!

M. VALENTIN.

Eh bien! mon fils?

PAUL.

Le comte des Goulets a deux fils.

M. VALENTIN.

C'est une fois plus d'embarras que moi.

PAUL.

Ma tante ne peut-elle pas avoir des vues de ce côté-là?

M. VALENTIN.

C'est possible; mais le comte des Goulets n'a pas de vues de ce côté-ci, j'en suis certain.

PAUL.

Mathilde a tant de qualités!

M. VALENTIN.

Pour un imbécile de père comme moi, qui désire une belle-fille qui fasse ton bonheur et le mien; mais le comte des Goulets a des idées bien plus relevées.

PAUL.

Vous avez peut-être trop différé de parler pour nous à ma tante.

M. VALENTIN.

En général, je ne sais pas me conduire.

PAUL.

Ah ! mon père!

MATHILDE.

Ah! mon oncle!

M. VALENTIN.

Enfans, ayez donc confiance en moi. Je vais chez le maire; je dirai à la voiture de venir m'y prendre pour me conduire chez monsieur Dubois.

SCÈNE VIII.

PAUL, MATHILDE.

MATHILDE.

J'aime mon oncle de tout mon cœur. Il est toujours si calme!

PAUL.

Trop, quelquefois.

Digitized by Google

MATHILDE.

Paul, ne vous en plaignez pas. Ce n'est pas que ma grand'maman ne soit aussi bonne que mon oncle sous bien des rapports; mais si vous saviez ce que c'est que d'être continuellement avec une personne qui n'est pas de notre temps, et à laquelle on donne de l'humeur sans seulement pouvoir en deviner le sujet!

PAUL.

Pauvre petite Mathilde!

MATHILDE.

Depuis dix-huit mois que nous avons quitté Paris, je me soutenais par l'espoir de ce voyage que mon oncle m'avait promis... mais quand vous serez partis, que vais-je devenir?

PAUL.

Vous pensez donc comme moi; mon père aurait dû s'expliquer plus tôt avec ma tante.

MATHILDE.

J'ai si peu d'espoir que cette explication serve à quelque chose. (Elle soupire.) Pourquoi avez-vous dérogé aussi?

PAUL, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! ma petite cousine, quel reproche sanglant!

MATHILDE, riant aussi.

Ce n'est pas moi qui vous le fais.

PAUL.

Ce sont nos aïeux.

MATHILDE.

Je vous aime tant, mon cher Paul, que je voudrais quelquefois être vieille, bien vieille, vieille comme ma grand'maman ; nous pourrions du moins nous voir tant que nous voudrions, sans qu'on y prît garde. Quel bonheur d'être toujours avec vous, de causer ensemble ! Nous nous entendons si bien ! Est-ce que vous n'avez pas fait souvent le même souhait, vous ?

PAUL.

Jamais.

MATHILDE.

C'est possible, vous êtes si heureux, quoique jeune.

PAUL.

Mais, Mathilde, n'ayez donc pas de ces idées-là.

MATHILDE.

Ah ! que je déteste les Quartenier, les Échevins et les Écuyers !

SCÈNE IX.

PAUL, MATHILDE, MADAME DE VIRLOUP, tenant une lettre.

MADAME DE VIRLOUP.

Tout seuls ensemble !

PAUL.

Ma bonne tante, mon père était là il n'y a qu'un instant.

MADAME DE VIRLOUP.

Je ne trouve pas cela mauvais.

PAUL, lui baisant la main avec de grandes démonstrations.

En vérité, ma bonne petite tante?

MADAME DE VIRLOUP.

Qu'est-ce que tu as donc?

PAUL.

Vous voulez donc bien que nous nous aimions?

MADAME DE VIRLOUP.

Comment! si je le veux.

PAUL.

Oh! vous avez raison, car il nous serait impossible de faire autrement.

MADAME DE VIRLOUP, lui donnant un petit coup sur la joue.

Je crois que tu es fou.

PAUL.

Mon père qui n'osait pas vous en parler.

MADAME DE VIRLOUP.

De quoi?

PAUL.

De l'amour que j'ai pour elle.

MADAME DE VIRLOUP.

Tu as de l'amour, toi! Sais-tu seulement ce que c'est que l'amour?... Les enfans sont drôles aujourd'hui, ils ont entendu parler d'amour, il faut qu'ils aient de l'amour.

PAUL.

Je puis vous jurer qu'il est bien véritable.

MADAME DE VIRLOUP, souriant.

Tais-toi donc. Bien véritable! Il me fera croire qu'il y a encore de l'amour bien véritable. Et par quel miracle l'amour seul aurait-il survécu à tant d'autres sentimens bien plus essentiels, et dont il ne reste pas vestige?

PAUL.

Mais, ma tante, quelle preuve voulez-vous que je vous en donne?

MADAME DE VIRLOUP.

Je ne t'écoute pas... Dis-moi, madame de Sévigné ne mettait pas très-bien l'orthographe, n'est-il pas vrai?

PAUL, étourdi.

Je n'ai jamais entendu dire cela, ma tante.

MADAME DE VIRLOUP.

Mais je le sais, moi, et qu'elle avait une très-vilaine écriture. C'était fort distingué. Voilà comme on nous élevait, et non pas comme on fait aujourd'hui, que même la fille d'une portière écrit comme un maître ès-arts.

PAUL, bas à Mathilde.

Où veut-elle en venir?

MADAME DE VIRLOUP.

On élève toutes les femmes comme si on ne les destinait qu'à devenir des auteurs. On est suffoqué

à chaque instant d'entendre des gens de rien parler correctement, et presque avec élégance.

PAUL.

C'est un progrès.

MADAME DE VIRLOUP.

Ah! tu appelles cela un progrès. Eh! bien, vois le cas que je fais de ces progrès-là, moi. (Elle présente une lettre à Paul, qui hésite à la prendre.) J'en reste à la vieille méthode. Tu peux t'en convaincre par cette lettre que j'écris à monsieur le comte des Goulets... Prends donc.

PAUL, après avoir parcouru la lettre avec inquiétude, prend un visage joyeux, et dit bas à Mathilde :

Ce n'est que pour l'engager à être parrain de la cloche. (Haut.) Ma bonne tante, je n'ai jamais rien lu avec autant de plaisir.

MADAME DE VIRLOUP.

Je suis sûre qu'il y a beaucoup de fautes.

PAUL, avec gaieté.

Elle est assez distinguée.

MADAME DE VIRLOUP, négligemment.

Tu peux la corriger, si tu veux.

PAUL.

Pourquoi la corriger?

MADAME DE VIRLOUP.

Tu as beau être mon petit-neveu, je n'y mets pas d'amour-propre.

Digitized by Google

PAUL.

Il faut l'envoyer comme vous l'avez faite.

MADAME DE VIRLOUP.

Tu es un paresseux, et Mathilde va la recopier.

MATHILDE.

Donnez, maman; ce sera bientôt fait.

PAUL.

Mais, ma tante, vous ne m'avez pas compris. Monsieur le comte des Goulets doit bien savoir comment on écrivait de votre temps.

MADAME DE VIRLOUP.

Je n'ai pas besoin que monsieur le comte des Goulets me fasse grâce. (Elle donne la lettre à Mathilde, qui s'assied devant une table.) Tiens, mon enfant, mets-y le temps, et fais de ton mieux. Tu signeras même pour moi. Comme c'est ridicule qu'il faille aujourd'hui toutes ces précautions-là pour un billet!... Ne change rien au style, par exemple; il est tout-à-fait d'autrefois. On ne tenait qu'à cela; et, malgré le plus affreux griffonnage, on reconnaissait toujours la femme comme il faut.

PAUL.

C'est ce qui m'a frappé dans votre lettre.

MADAME DE VIRLOUP.

Sois franc; tu n'en aurais pas écrit une comme cela.

PAUL.

Non certainement, ma tante.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP.

Et pourtant tu as du bon sens... Mais il faut avoir vécu dans un certain monde, ou du moins en avoir tradition... Ah ! si je t'avais élevé !

PAUL.

Eh bien ! ma tante, mariez-moi avec Mathilde, et gardez-nous tous les deux.

MADAME DE VIRLOUP.

Je ne crois pas que monsieur le comte des Goulets puisse refuser.

PAUL.

Cela me paraît difficile. Il vous choisira peut-être pour marraine.

MADAME DE VIRLOUP.

Avec lui j'accepterais.

MATHILDE.

Maman, j'ai fini.

MADAME DE VIRLOUP.

Lis tout haut.

MATHILDE, lisant.

« Monsieur le comte,

« C'est au nom d'une paroisse fort embarrassée, « et dont je me charge d'exprimer les vœux, que « je viens vous prier de vouloir bien faire à notre « cloche l'honneur de lui servir de parrain.

MADAME DE VIRLOUP.

Remarquez-vous le ton d'aisance qu'il y a là-dedans?

Digitized by Google

Pour des personnes comme monsieur le comte, cela a un cachet. Une paroisse fort embarrassée est de la meilleure compagnie.

MATHILDE, *continuant.*

« Nous en remettant à votre choix pour désigner « la personne qu'il vous conviendra de nous donner « pour marraine, à laquelle nous adressons d'avance, « ainsi qu'à vous, monsieur le comte, tous les sen- « timens d'estime et de reconnaissance avec lesquels « j'ai l'honneur d'être particulièrement, etc. »

MADAME DE VIRLOUP.

Des bourgeois ne parviendraient jamais à imiter cette manière-là.

PAUL.

Ils imitent bien des choses.

MADAME DE VIRLOUP.

Oui; mais ce qui est dans le sang....

PAUL.

Votre lettre ne fait pourtant qu'une phrase.

MADAME DE VIRLOUP.

On n'est plus fait à cela actuellement. On met des points à chaque mot. Je ne connais rien qui donne au style un air plus roturier.

PAUL.

Voulez-vous que je porte cette lettre moi-même?

MADAME DE VIRLOUP.

Non, mon enfant; j'aime mieux que ce soit Ger-

Digitized by Google

vais; j'ai mes raisons. Dis-lui de mettre sa livrée. Il sait sans doute que le comte est dans le bourg depuis hier, et qu'il loge à l'hôtel du Croissant. (Elle lui donne la lettre.) Toi, si tu veux faire quelque chose pour moi, passe chez monsieur le maire, et envoie-le ici. (Paul va pour sortir.) Ecoute, Paul, ne parle de cette lettre à personne; c'est inutile. Je sais que les partis s'agitent, qu'il y a des menées, des brigues assez fortes pour nommer ce parrain sans ma participation; c'est pourquoi il faut agir avec secret.

(Paul sort.)

SCÈNE X.

MADAME DE VIRLOUP, MATHILDE.

MADAME DE VIRLOUP.

Je ne conçois pas qu'au temps qui court une personne comme moi soit encore obligée à prendre de pareils biais, non seulement contre la classe plébéienne, mais même contre la sœur du curé, contre le vicaire, qui devraient être mes alliés naturels. Ils ont leur protégé qu'ils vont prôner de porte en porte, sans m'avoir demandé s'il me convenait; et par cela seul, il ne me conviendra pas.

MATHILDE.

Je leur laisserais cet embarras-là.

MADAME DE VIRLOUP.

Cet embarras-là cache un triomphe, et je ne dois

pas permettre que dans ce bourg personne ait la prétention de triompher de moi. Je voudrais déjà avoir la réponse du comte... Si j'avais pu y envoyer Paul, cela aurait bien mieux fait; mais j'ai voulu lui épargner le désagrément d'être questionné par monsieur des Goulets, à cause de ce nom de Valentin. C'est dommage pour ce pauvre jeune homme, car il a vraiment beaucoup de bonnes choses qui trahissent son origine.

MATHILDE, avec timidité.

C'est peut-être cela qui m'a engagée à l'aimer.

MADAME DE VIRLOUP.

Tu crois donc l'aimer aussi, toi?

MATHILDE.

Mais, maman, j'en suis sûre.

MADAME DE VIRLOUP.

L'aimer.... jusqu'à désirer de l'épouser?

MATHILDE.

Ce serait mon plus grand bonheur.

MADAME DE VIRLOUP.

Chimères!..... Le plus grand bonheur de mademoiselle de Virloup serait de devenir madame Valentin!..... Une industrielle! Tu me répéterais cela cent fois que je ne te croirais pas. Tu es, sans t'en douter, sous l'influence de ton oncle. Tu connais la fable du renard qui a la queue coupée; ton oncle doit chercher à éteindre toute supériorité dans la famille.

MATHILDE.

Mon oncle sait bien que je ne puis pas me regarder comme supérieure à lui.

MADAME DE VIRLOUP.

Tu ne veux pas avoir l'air de me comprendre.

MATHILDE.

Ne regarderait-on ce mariage que du côté de la fortune, Paul en aura plus que moi.

MADAME DE VIRLOUP.

Et tu voudrais que je crusse que ce n'est pas ton oncle qui te fait parler ainsi... Des raisons de fortune! Cela n'est ni de ton âge, ni dans ta position.

MATHILDE.

J'ai été élevée avec mon cousin.

MADAME DE VIRLOUP.

Est-ce qu'on a de l'amour pour les gens avec qui on a été élevé? Jamais. Ce sont des fictions de roman.

MATHILDE.

Il est cependant plus naturel...

MADAME DE VIRLOUP.

Ma fille, vous ne devriez jamais parler de ce qui est naturel; la naissance est une exception qui impose des devoirs. De ce qu'on a profané la noblesse, de ce qu'on voit des mésalliances qui n'ont d'excuse que l'argent qu'elles rapportent, il ne s'ensuit pas que je doive vous laisser choisir un mari de fantaisie.

Mettez-vous bien dans l'esprit que vous n'aimez pas; d'abord parce qu'on n'aime plus, ensuite parce que celui que vous êtes censée aimer ne vous convient pas... Eh! bien, tu pleures... Il est pourtant bien cruel, mon enfant, qu'on ne puisse pas te parler comme à une personne raisonnable... Tu ne peux pas te méfier de moi... Tu sais combien tu m'es chère... Sois sûre que ce que tu éprouves n'est que dans ton imagination; le cœur n'y est pour rien. C'est impossible.

SCÈNE XI.

MADAME DE VIRLOUP, MATHILDE, MADEMOISELLE BRIGITTE.

MADAME DE VIRLOUP, à Mathilde, sans voir mademoiselle Brigitte.

Tu ne peux pas aimer ton cousin.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

A moins d'avoir des dispenses.

MADAME DE VIRLOUP, se retournant sur mademoiselle Brigitte.

Ce n'est pas là l'obstacle. Bonjour, mademoiselle Brigitte.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Madame, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante.

MADAME DE VIRLOUP, à Mathilde

Va, mon cœur, va faire quelques tours de jar-

din, et pense un peu à ce que je t'ai dit; cela te fera du bien.

(Mathilde sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE VIRLOUP, MADEMOISELLE BRIGITTE.

MADAME DE VIRLOUP.

Comment se porte monsieur votre frère, notre respectable curé, mademoiselle Brigitte?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Eh! mon Dieu, madame, comme un apôtre qui ne se mêle pas des affaires de ce monde.

MADAME DE VIRLOUP.

C'est le modèle des pasteurs.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Parce qu'il a le bonheur d'avoir une sœur et un vicaire qui veillent pour lui; car on empiéterait tous les jours sur ses droits, sur ses priviléges, que, pourvu qu'on lui laissât faire son devoir et distribuer ses petites aumônes, il ne s'en apercevrait seulement pas.

MADAME DE VIRLOUP.

Je n'avais pas entendu dire que l'on empiétât sur ses droits.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Sous prétexte de refondre sa cloche, de la refaire

plus forte et plus belle, ne laisse-t-on pas son clocher veuf depuis plus de trois semaines?

MADAME DE VIRLOUP.

Qu'est-ce que c'est donc que trois semaines? Vous voulez revenir à l'ancien temps, et vous en refusez toutes les conditions. Autrefois, en France, on ne se pressait jamais pour rien, ni pour le bien ni pour le mal, et tout finissait par se faire.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

S'il était question d'augmenter notre sonnerie, de nous donner deux ou trois cloches de plus, comme il ne tenait qu'à monsieur le maire, en employant à cela l'argent qu'il dépense à des routes, peut-être se ferait-on une raison; mais quand on pense que ce retard ne vient que de la difficulté de trouver un parrain qui ait un beau nom, vous m'avouerez qu'on peut bien avoir de l'humeur.

MADAME DE VIRLOUP.

A tant faire que de choisir, encore faut-il avoir ce qu'il y a de mieux.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

C'est que les beaux noms ne sont pas ce qu'il y a de mieux, madame. Quant à nous, ce que nous recherchons, ce sont des gens charitables. Un grand monsieur, une grande dame qui se pareront bien, qui rempliront l'église de leurs domestiques tout galonnés, qui laisseront à la porte leurs brillans équipages; tout cela ne fait que de l'embarras, voyez-vous, et ne rapporte souvent pas grand'chose.

MADAME DE VIRLOUP.

Auriez-vous quelque autre idée ?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Si l'on nous eût laissé faire, monsieur le vicaire et moi, quoique la paroisse en général ne vaille rien, nous aurions eu bien du malheur si nous n'eussions pas trouvé quelques unes de ces bonnes âmes dont la main gauche n'a jamais su ce que faisait la main droite, et qui aurait mis tout en œuvre pour figurer convenablement dans une cérémonie comme celle-là.

MADAME DE VIRLOUP.

Et quelles sont ces bonnes âmes, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Je ne dois pas parler encore ; mais quand ce ne serait que monsieur Vincent, par exemple.

MADAME DE VIRLOUP.

Monsieur Vincent, l'ancien épicier?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Oui, madame, monsieur Vincent, l'ancien épicier.

MADAME DE VIRLOUP.

Allons donc, mademoiselle Brigitte, vous n'y pensez pas.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

J'étais bien sûre que vous alliez vous récrier. Mais qu'est-ce donc que ce choix aurait de si extraordinaire? Monsieur Vincent est un digne homme,

sans enfans, qui est brouillé avec toute sa famille, et qu'on assure avoir les meilleures intentions du monde. Écoutez donc, madame, chacun prèche pour son saint.

MADAME DE VIRLOUP.

A la bonne heure, mademoiselle Brigitte; cependant vous conviendrez avec moi que la première condition pour une solennité pareille, c'est une certaine représentation.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Et qui représenterait mieux que monsieur Vincent? C'est un de nos habitués; il est au fait de toutes les cérémonies comme nous-mêmes. Ça ne lèvera pas les yeux; ça ne tournera pas la tête: ça fera tout juste ce qu'on lui aura dit de faire; et au bout du compte, ça donnera.

MADAME DE VIRLOUP.

C'est toujours votre refrain.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

C'est qu'il n'y a que cela, madame, il n'y a que cela. Pourquoi sommes-nous dans une paroisse où l'avarice et la cupidité dominent seules? où chacun ne pense qu'à soi et aux siens? On est bien obligé alors de s'adresser aux braves gens comme monsieur Vincent, qui ne pense à personne.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LE MAIRE, MADAME DE VIRLOUP, MADEMOISELLE BRIGITTE.

LE MAIRE.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

MADAME DE VIRLOUP, bas au maire.

Monsieur le maire, ne parlez de rien tant que mademoiselle Brigitte sera là.

MADEMOISELLE BRIGITTE, de même.

Je compte sur votre discrétion, monsieur le maire.

MADAME DE VIRLOUP, haut.

Monsieur le maire, sait-on enfin ce que c'était que cet homme qui est passé hier dans le bourg?

LE MAIRE.

C'était un homme qui passait.

MADAME DE VIRLOUP.

Ah! tout bonnement.

LE MAIRE.

Tout bonnement.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

On croit que la vendange sera belle cette année.

LE MAIRE.

On croit cela tous les ans.

MADAME DE VIRLOUP.

Mes fermiers n'ont pas été contens de la récolte.

LE MAIRE.

C'est un malheur pour eux... Mais je vois que je vous gène, mesdames.

MADAME DE VIRLOUP, bas au maire.

Ce n'est pas vous, c'est cette demoiselle Brigitte.

MADEMOISELLE BRIGITTE, de même.

Je parierais que vous brûlez de me trahir.

LE MAIRE.

Parlons haut, mesdames. Je ne suis pas un homme de parti, vous le savez; tout mon désir est de ne désobliger personne.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Mauvais système, monsieur le maire, permettez-moi de vous le dire. Il ne s'agit pas de ne désobliger personne; il s'agit de choisir les personnes que l'on veut obliger.

LE MAIRE.

Ce serait bien difficile pour moi. Je me suis tant moqué de l'importance que j'ai attachée dans le temps à des choses dont on ne se soucie plus aujourd'hui, que j'ai juré de ne plus mettre d'intérêt à rien.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP, bas au maire.

J'espère que c'est pour mademoiselle Brigitte que vous parlez ainsi.

LE MAIRE, bas à madame de Virloup.

Assurément.

MADEMOISELLE BRIGITTE, bas au maire.

Bonne leçon pour madame de Virloup.

SCÈNE XIV.

MADAME DE VIRLOUP, MADEMOISELLE BRIGITTE, LE MAIRE, M. DOLENT.

M. DOLENT.

Eh bien! mesdames, avez-vous décidé quelque chose pour le parrain de notre cloche?

MADAME DE VIRLOUP.

Nous ne nous occupons pas du tout de cela, monsieur Dolent.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Non, mais nous ne pensons pas à autre chose. (A madame de Virloup.) A quoi bon nous tenir ainsi sur la réserve, madame? Je vous ai à peu près dit quel était mon candidat, dites-moi le nom du vôtre.

MADAME DE VIRLOUP.

Candidat! c'est un mot nouveau, je crois. Par quel

hasard, mademoiselle Brigitte, vous servez-vous de ce mot-là?

LE MAIRE.

Candidat n'est pas un mot nouveau, madame.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

C'est seulement un mot qui sert à détourner la conversation.

MADAME DE VIRLOUP.

Il me semble, mademoiselle, qu'à mon âge on est bien maîtresse de ne répondre que quand cela convient.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Mais, madame, je ne crois pas être une personne à laquelle on soit libre de ne répondre que quand on veut.

LE MAIRE.

Mademoiselle Brigitte! mademoiselle Brigitte! madame est madame de Virloup.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Et moi, je suis la sœur de votre curé.

M. DOLENT.

Quoi donc! quoi donc! ces dames mêmes ne seraient pas d'accord! Au nom du ciel, mes bonnes dames, prenez-y bien garde : c'est un tour de l'esprit malin.

MADAME DE VIRLOUP, d'un ton radouci.

Vous vous effrayez à tort, monsieur Dolent; une légère explication n'est pas une rupture.

LE MAIRE.

Au contraire, cela met plus de franchise dans les relations.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Je ne connais que la franchise, moi; et la preuve, c'est que je ne balance plus à avouer que monsieur Vincent, l'ancien épicier, est celui que je porte; que j'ai vu monsieur le maire ce matin à ce sujet; que je lui avais demandé le secret par je ne sais quel ménagement, et que je l'en relève à cette heure. Imitez-moi, madame.

MADAME DE VIRLOUP.

Vous avez un ton d'autorité qui me subjugue.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Mon protégé a toute la paroisse pour lui.

MADAME DE VIRLOUP.

Son élection est donc une élection populaire? Le temps est bien choisi pour cela.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Je ne vous ai pas dit qu'il eût pour lui toute la commune; je vous ai dit qu'il avait toute la paroisse, c'est-à-dire les gens qui sont à nous.

MADAME DE VIRLOUP.

Et moi, monsieur le maire, j'ai écrit à monsieur le comte des Goulets; je ne doute pas qu'il n'accepte. Aussitôt que nous aurons reçu sa réponse, je croirais convenable que vous lui rendissiez une visite.

LE MAIRE.

Mais monsieur le comte des Goulets n'est ici qu'en passage.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Pour faire vendre quelques fermes, à coup sûr, ou des parties de bois, comme il fait tous les ans, afin d'apaiser un peu ses créanciers de Paris. Ce ne sont pas là des dispositions pour l'emploi auquel vous le destinez.

MADAME DE VIRLOUP.

J'avoue que je suis pétrifiée toutes les fois que l'on se permet devant moi de parler ainsi d'un homme de la qualité de monsieur le comte des Goulets.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Vous haussez bien les épaules, madame, au nom de monsieur Vincent. Qu'est-ce que cela prouve? que notre estime ne suit pas la même direction. Vous jugez selon le monde; nous jugeons autrement. La vertu est aussi une qualité.

MADAME DE VIRLOUP.

Dans les républiques, mademoiselle; mais dans une monarchie, c'est l'honneur.

M. DOLENT.

Très-bien attaqué, très-bien défendu. Vous avez raison toutes les deux, mesdames. Mais, de grâce, ne parlons pas de gouvernement à propos d'une cloche, parce que nous finirions par tomber dans la politique, et que c'est effrayant.

Dig

LE MAIRE.

D'autant qu'il serait fort possible que nous n'eussions pour parrain ni monsieur le comte des Goulets, ni monsieur Vincent. On m'a parlé d'un troisième ce matin; mais, pour ne pas m'attirer votre courroux, je commence par vous déclarer que je ne penche pas plus pour l'un que pour l'autre.

MADAME DE VIRLOUP.

Quel est ce troisième? Ce n'est pas monsieur Dubois?

LE MAIRE.

C'est lui-même.

M. DOLENT.

Je sais qu'il réunit beaucoup de suffrages.

MADAME DE VIRLOUP et MADEMOISELLE BRIGITTE.

Monsieur Dubois!

LE MAIRE.

Oui, mesdames.

MADAME DE VIRLOUP.

Je préférerais, je crois, monsieur Vincent.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Et moi, monsieur le comte. Monsieur Dubois! un homme qui n'est seulement pas venu nous rendre visite, depuis deux mois qu'il est dans le pays!

MADAME DE VIRLOUP.

Ni à moi non plus, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Madame, il faut que monsieur le maire, de qui

cela dépend, décide tout de suite entre nous deux, pour qu'il ne soit plus question de ce troisième concurrent.

SCÈNE XV.

MADAME DE VIRLOUP, MADEMOISELLE BRIGITTE, LE MAIRE, M. DOLENT, PAUL.

PAUL.

Ma tante, voilà la réponse à votre lettre, que Gervais vient de me donner.

MADAME DE VIRLOUP.

Si monsieur le comte accepte, j'espère, monsieur le maire, que tout sera fini.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Voyons d'abord s'il accepte.

MADAME DE VIRLOUP, à Paul.

Ouvrez cette lettre, mon neveu, et lisez-nous-la.

PAUL lit.

« C'est avec le plus grand regret que je me vois « forcé de refuser, madame....

MADAME DE VIRLOUP, à Paul.

Montre-moi donc ce papier. (Elle met ses lunettes et jette les yeux sur la lettre.)

PAUL, bas à sa tante.

Madame n'est qu'à la seconde ligne.

Digitized by Google

MADAME DE VIRLOUP, bas à Paul.

C'est ce que j'avais cru voir. C'est assez leste ; mais n'en fais pas l'observation.

PAUL, continuant.

« L'honneur que l'on voulait me faire... »

MADAME DE VIRLOUP, reprenant la lettre avec vivacité.

Au surplus, le reste est inutile, puisqu'il refuse.

MADEMOISELLE BRIGITTE, avec une joie déguisée.

Il faudrait savoir les raisons qu'il donne. J'aurais aimé à connaître ce que l'on appelle de l'eau bénite de cour.

MADAME DE VIRLOUP, avec aigreur.

En vérité... (Au maire.) Est-ce que vous pencheriez pour monsieur Dubois, vous, monsieur le maire?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Madame, je réclame l'exécution de ce dont nous sommes convenus.

MADAME DE VIRLOUP.

Mademoiselle, je ne suis convenue de rien ; et quand je serais convenue de quelque chose, cela ne m'empêcherait pas de faire une question à monsieur le maire.

LE MAIRE.

Allons aux voix. Nous sommes cinq, c'est assez pour qu'il y ait une majorité.

M. DOLENT.

C'est le jugement de Salomon.

LE MAIRE.

Monsieur Paul connaît-il monsieur Vincent?

PAUL.

Non; mais c'est égal, comme je ne veux pas voter pour lui.

LE MAIRE.

Mais vous connaissez monsieur Dubois?

PAUL.

Certainement; c'est un homme fort aimable, et de beaucoup d'esprit.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Raison de plus pour l'exclure. Nous n'avons pas besoin d'esprit; ce n'est pas du tout une recommandation pour le parrain d'une cloche.

LE MAIRE.

Ce n'est pas non plus un motif d'exclusion.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Laissez-nous donc choisir ce qui nous convient. Dans tout autre endroit, où il n'y aurait pas autant de tiédeur qu'il y en a ici, vous n'auriez pas même été consulté, tout maire que vous êtes.

LE MAIRE, avec enjouement.

Allons aux voix.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Je ne veux pas qu'on aille aux voix; ce n'est bon que pour ceux qui sont assurés d'avoir la majorité.

LE MAIRE.

Vous condamnez donc monsieur Vincent?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Je condamne le mode d'aller aux voix. Vous, madame, qui n'aimez pas ce qui est populaire, vous devriez être de mon avis.

MADAME DE VIRLOUP.

Quand c'est entre honnêtes gens, il n'y a plus rien de populaire.

PAUL.

On a beau faire, dans la génération actuelle, il n'y a qu'une chose qui réunisse tous les suffrages, c'est l'esprit.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Eh! monsieur, ne me parlez pas de la génération actuelle; je voudrais déjà l'avoir vue passer, et deux ou trois autres avec. Elle est moqueuse, incrédule, incrédule sur tout! Je défierais le plus habile d'inventer rien qu'elle veuille croire.

MADAME DE VIRLOUP.

Sur cela, nous sommes d'accord, mademoiselle Brigitte. Il est certain qu'on ne respecte plus rien.

M. DOLENT, *se frottant les mains.*

Voilà qui me fait plaisir.

PAUL.

Qu'avez-vous donc, monsieur Dolent?

M. DOLENT, *d'un ton de satisfaction.*

Je vois enfin que ces deux dames commencent à s'entendre.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Toute tradition est perdue.

MADAME DE VIRLOUP.

Nous avons l'air d'un peuple sorti de dessous terre.

M. DOLENT, toujours dans le ravissement.

Bien, bien.

MADAME DE VIRLOUP.

Que ne pouvons-nous retourner aux siècles passés!

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Ah! certainement. Mais c'est impossible.

M. DOLENT.

Quel bonheur!

PAUL.

Monsieur Dolent, vous faites un drôle de rôle.

M. DOLENT, attendri.

C'est plus fort que moi, monsieur. Quand j'entends deux personnes qui parlent de même, je suis toujours dans cet état-là. (Il s'essuie les yeux.)

PAUL.

Monsieur le maire, dansera-t-on le jour du baptême?

LE MAIRE.

Si l'on dansera? je le crois bien.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Allons, il ne manquait plus que cela.

MADAME DE VIRLOUP.

Ce n'est pas sur la danse que je trouverais à redire.

LE MAIRE.

C'est ce qui complète toutes les cérémonies.

M. DOLENT.

Le roi David ne dansait-il pas devant l'arche?

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Il sautait, monsieur.

M. DOLENT.

Avec votre permission, il dansait, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Vous me soutenez cela, à moi!

MADAME DE VIRLOUP.

Qu'il sautât ou qu'il dansât, peu importe.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Comment! madame, peu importe!

M. DOLENT.

Combien je m'en veux d'avoir élevé cette discussion! Il faudrait être muet aujourd'hui. On ne peut pas dire un mot qui ne choque à droite ou à gauche.

LE MAIRE.

Il suffit d'être sourd, monsieur Dolent.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Jolis principes pour le premier magistrat d'un bourg!

MADAME DE VIRLOUP.

Mais, mademoiselle Brigitte, vous n'ignorez pas que la cour même donne des bals.

Digitized by Google

MADEMOISELLE BRIGITTE.

On ne citera donc jamais que des rois de la terre!

SCÈNE XVI.

MADAME DE VIRLOUP, LE MAIRE, MADEMOISELLE BRIGITTE, M. DOLENT, PAUL, MATHILDE et M. VALENTIN.

M. VALENTIN, remettant une lettre à madame de Virloup.

Ma tante, ceci s'adresse à vous.

MADAME DE VIRLOUP, prenant ses lunettes.

Voyons.

MATHILDE, bas à Paul.

C'est de monsieur Dubois.

MADAME DE VIRLOUP, après avoir décacheté la lettre, lit de suite la signature.

Le baron Dubois! quoi! monsieur Dubois est baron! Monsieur le maire, saviez-vous que monsieur Dubois fût baron? Lisons la lettre de monsieur le baron Dubois. Il a une écriture charmante. (Elle lit.) « Madame. » (Bas à Paul.) Madame est en vedette, au moins.

« Madame,

« On vient de me proposer de paraître en chef « dans une grande cérémonie; j'ai répondu que je ne « pouvais prendre la seconde place que si vous accep- « tiez la première; c'est vous dire assez que je croi-

« rais manquer à tout ce qui vous est dû dans ce « pays, si j'osais devenir le parrain d'une cloche dont « vous ne seriez pas la marraine. »

Ce début est assez du monde.

« Si votre décision est favorable, je vous deman- « derai la permission d'aller recevoir vos ordres sur « ce qu'on peut faire de mieux pour laisser un sou- « venir durable de cette solennité, me chargeant de « toutes les dépenses. »

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Cela s'entend, et cela est parfait.

MADAME DE VIRLOUP, continuant.

« Ce n'est qu'encouragé par votre extrême bonté « que je pourrai vous expliquer les causes insurmon- « tables qui, depuis mon arrivée, m'ont empêché « d'aller porter à vos pieds l'hommage du profond « respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Madame,

« Votre très-humble et très-obéissant
« serviteur,

« LE BARON DUBOIS. »

On n'aurait pas écrit d'une autre manière il y a cent ans.

MATHILDE.

Comme il est poli!

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Et généreux.

MADAME DE VIRLOUP.

Il est baron!

M. VALENTIN.

Le refuserez-vous, ma tante?

MADAME DE VIRLOUP.

Expliquez-moi donc ce qu'on avait voulu me dire en m'assurant qu'il avait des usines.

M. VALENTIN.

On ne vous avait point trompée. Monsieur Dubois est propriétaire de forges qu'il fait valoir.

MADAME DE VIRLOUP.

Sans déroger?

M. VALENTIN.

Pas plus que vous et tous ceux qui font valoir leurs terres, leurs vignes et leurs bois.

LE MAIRE.

Ou toute autre espèce d'industrie. Mettez-vous donc bien dans la tête que si tous les industriels étaient aujourd'hui exclus de la noblesse, il n'y aurait presque plus de nobles.

M. DOLENT.

C'est ce qu'on appelle réunir l'utile à l'agréable.

MADAME DE VIRLOUP.

Monsieur Valentin ne pourrait pourtant pas reprendre son nom de famille.

M. VALENTIN.

Quand je le voudrai.

MADAME DE VIRLOUP.

Eh bien! veuillez-le, mon neveu, par amitié pour moi.

M. VALENTIN.

M'accorderez-vous Mathilde pour mon fils?

MADAME DE VIRLOUP.

A cette condition, oui.

M. VALENTIN, avec une dignité comique.

Paul de La Roussière, remerciez votre tante.

(Paul embrasse madame de Virloup, tandis que M. Valentin embrasse Mathilde.)

M. DOLENT, avec la plus vive émotion.

Quel bonheur pour nous, monsieur! Nous allons donc voir enfin recouler dans vos veines le sang de vos aïeux.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

C'est un mariage qui sans doute se fera chez nous.

PAUL.

Assurément, si c'est un moyen de le faire plus vite; mais vous ne voulez pas qu'on danse.

MADEMOISELLE BRIGITTE.

Tout ce qu'on voudra, monsieur Paul. Je vais annoncer cette nouvelle à mon frère.

(Elle sort.)

MADAME DE VIRLOUP, à Paul et à Mathilde.

Venez, mes enfans, que je vous fasse encore un petit sermon qui sera le dernier.

(Il sortent tous les trois.)

SCÈNE XVII.

M. VALENTIN, LE MAIRE, M. DOLENT.

LE MAIRE, *à monsieur Valentin.*

Je vous félicite d'avoir cédé aux idées de madame votre tante.

M. DOLENT.

Préjugés ou non, c'est sa vie.

M. VALENTIN.

Et, comme dit le proverbe :

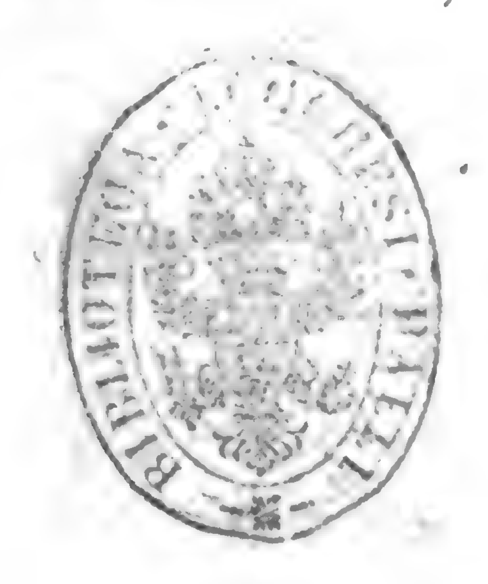
PLUS L'OISEAU EST VIEUX, MOINS IL VEUT SE DÉFAIRE DE SA PLUME.

LES ENTREPRENEURS

DE MORALE,

OU

CHACUN SON MÉTIER.



PERSONNAGES.

MADAME LEBLOND, marchande lingère.
MONSIEUR LEBLOND, mari de madame Leblond.
PETIT DIT CRISPIN, comédien.
CAROLINE, comédienne.
MADAME VERNÈDE, marchande de modes.
MADAME MITOUCHE, loueuse de chaises.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente une chambre.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ENTREPRENEURS

DE MORALE.

SCÈNE I.

MADAME LEBLOND, tenant une carte de visite à la main.

Mademoiselle Caroline!... Je ne connais de demoiselle Caroline dans cette ville que celle qui joue les rôles d'amoureuses à la comédie. Mais d'où vient qu'elle m'envoie une carte?... On se sera peut-être trompé.

SCÈNE II.

M. LEBLOND, MADAME LEBLOND.

M. LEBLOND.

Vous êtes sortie de bien bonne heure, madame Leblond.

MADAME LEBLOND.

C'est aujourd'hui dimanche, et vous savez que l'on a des devoirs à remplir.

BIBLIOTHECA ...

Google

M. LEBLOND.

Bien, bien, très-bien. Que tenez-vous donc là à la main?

MADAME LEBLOND.

Une carte de visite de mademoiselle Caroline. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

M. LEBLOND, se frottant les mains.

Je le sais bien, moi. (Il parcourt le théâtre avec tous les signes de la joie.) Vous ne vous doutez de rien, ma petite femme? Dites que je ne suis pas discret. Voilà plus de quinze jours que je m'occupe de quelque chose dont je ne vous ai pas ouvert la bouche.

MADAME LEBLOND.

Cela prouve votre confiance en moi.

M. LEBLOND.

Vous êtes si bourgeoise, si remplie de préjugés!.. Au surplus, cela me sert à merveille. Je voudrais même que vous fussiez encore cent fois plus austère que vous ne l'êtes..... Vous n'avez pas vu madame Vernède?

MADAME LEBLOND.

Madame Vernède, la marchande de modes! Vraiment non. Et pourquoi l'aurais-je vue? Il n'y a aucun rapport entre nous. Une femme qui a été comédienne et qui continue, dans son état de marchande de modes, une conduite...

M. LEBLOND.

Paix, madame Leblond : madame Vernède est des nôtres, ainsi il ne faut pas en dire de mal.

Digitized by Google

MADAME LEBLOND.

Des nôtres! De quoi sommes-nous donc?

M. LEBLOND.

Vous n'en êtes pas, vous.

MADAME LEBLOND.

Je ne suis pas des vôtres! Ah çà, quelle conversation avons-nous donc ensemble? En conscience, si j'y comprends un mot.

M. LEBLOND.

Savez-vous que, depuis quelque temps, il y a des honnêtes gens, des gens respectables qui veulent être plus honnêtes gens et des gens plus respectables que les autres?

MADAME LEBLOND.

Tant mieux.

M. LEBLOND.

Et que ces gens, dont je vous parle, forment entre eux comme une espèce d'association, d'agrégation, pour diriger la morale?

MADAME LEBLOND.

La morale de qui?

M. LEBLOND.

La morale de ceux qui ne sont pas de leur société.

MADAME LEBLOND.

De quoi se mêlent-ils?

M. LEBLOND.

Quant à ça, je n'en sais rien. C'est comme un

brouillard qui s'est élevé tout à coup d'un bout de la France à l'autre, et qui a étendu ses lumières sur un petit nombre d'élus.

MADAME LEBLOND.

Les lumières d'un brouillard !

M. LEBLOND.

Ce sont de ces choses qui doivent se comprendre, mais qui ne peuvent pas s'expliquer. Ainsi, je vous en prie, ne me faites pas de questions. Puisque avec cela on parvient à tout, on se fait obéir partout, il faut bien que ce soit une bonne invention. (En riant.) Jugez-en par vous-même. C'est à ces lumières, c'est à ce brouillard que je vais devoir..... Devinez quoi ?

MADAME LEBLOND.

Je suis lasse de chercher à deviner.

M. LEBLOND.

Que je vais devoir..... la direction de la comédie !

MADAME LEBLOND.

Vous plaisantez. Comment ces gens respectables se mêlent-ils de comédie ?

M. LEBLOND.

Ils se mêlent de tout, madame Leblond. J'ai leur promesse, leur promesse positive..... Ainsi, pas plus tard que demain ou après, vous serez madame la directrice.

MADAME LEBLOND.

Je serai madame Leblond, lingère, comme je l'ai été jusqu'à ce moment-ci.

M. LEBLOND.

Qu'est-ce à dire?

MADAME LEBLOND.

Tenez, monsieur Leblond, sous prétexte que vous n'avez pas d'occupation dans la maison, vous avez déjà essayé une foule d'entreprises qui ont failli déranger nos affaires. Le mieux pour vous, c'est de rester tranquille.

M. LEBLOND.

En vérité!.... Le conseil me paraît excellent, mais je n'en ferai que ce que je voudrai.

MADAME LEBLOND.

Pensez-vous aux fonds qu'il va vous falloir?

M. LEBLOND.

N'en avons-nous pas?

MADAME LEBLOND.

Ils me sont nécessaires pour mon commerce. Que vos honnêtes gens vous cautionnent, puisque c'est pour la morale qu'ils vous donnent cette direction de la comédie.

M. LEBLOND.

Taisez-vous donc, madame Leblond. Comment une personne aussi bien pensante que vous peut-elle se permettre de plaisanter sur les honnêtes gens?

MADAME LEBLOND.

Mais qu'est-ce que c'est donc que vos honnêtes gens par excellence? Je suis sûre que je les nomme-

rais tous. C'est toujours cette même coterie qui ne sait que faire pour se mettre à part. Ne voilà-t-il pas de beaux modèles ! Quand je pense que madame Vernède est de ces honnêtes gens-là !

M. LEBLOND.

Pour commencer. Plus tard, nous élaguerons.

MADAME LEBLOND.

Quand vous aurez mis la moitié de la ville aux prises avec l'autre. Je vous demande un peu s'il est besoin que les choses aillent mieux qu'elles ne vont, et si c'est un commencement d'ordre que de mettre à la tête du spectacle un homme qui n'entend rien à la besogne dont on veut le charger. Il faut beaucoup d'activité pour cela ; et vous savez, monsieur Leblond, que vous n'avez de mouvement que dans la tête.

M. LEBLOND.

Propos de femme.

MADAME LEBLOND.

Que rien n'a jamais prospéré entre vos mains.

M. LEBLOND.

Qui vous dit que l'on désire que le spectacle prospère ? Tâchez de bien recevoir mademoiselle Caroline, madame Vernède et toutes les autres personnes que je vais avoir sous ma direction, et ne vous occupez pas du reste.

MADAME LEBLOND.

Madame Vernède reprendra donc son ancien état ?

M. LEBLOND.

Oui. Pour nous et dans l'intérêt de la bonne cause, elle consent à jouer les grandes coquettes.

MADAME LEBLOND.

Monsieur Leblond, vous êtes fou.

M. LEBLOND.

A la bonne heure; mais je vais chez monsieur le maire, avec lequel j'ai un rendez-vous qui doit avancer mes affaires. Au revoir, madame la directrice.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME LEBLOND.

Je ne reviens pas de mon étonnement..... Il est vrai qu'avec monsieur Leblond on doit toujours s'attendre à quelque extravagance. Ce que c'est que le désœuvrement et la présomption! Il ne comprend pas un mot de ce qu'on veut lui faire faire. Directeur moral de spectacle !.... Comme ces gens-là savent bien à qui ils s'adressent! Il est si vain, qu'avec quelques mots de cajolerie ils lui auront tourné la tête. Il leur est bien égal qu'il se ruine; mais cela ne m'est pas égal à moi.

SCÈNE IV.

MADAME LEBLOND, CRISPIN.

MADAME LEBLOND.

Bonjour, monsieur Petit.

CRISPIN.

Appelez-moi donc Crispin. C'est ainsi que toute la ville me nomme à cause de mes rôles de début, et j'aime mieux ce nom-là que celui de Petit, qui est si commun.

MADAME LEBLOND.

Va pour Crispin. Savez-vous de quoi je suis occupée dans ce moment-ci?

CRISPIN.

Je m'en doute. (Il rit.) Vous allez devenir la femme d'un fonctionnaire public.

MADAME LEBLOND.

Cela me désole.

CRISPIN.

Je suis curieux de vous voir en société avec mesdames Vernède, Caroline et autres. Vous ferez une bonne figure, vous qui rougissez encore comme une jeune fille. Oh! mais, je vous demande pardon, toutes ces dames doivent être exemplaires dans ce moment-ci.

MADAME LEBLOND.

Est-ce que vous croyez que monsieur Leblond

Digitize

réussira? Il faut le consentement du maire, celui du préfet, à ce qu'il me semble.

CRISPIN.

Patata! Les gens qui le poussent ont les bras bien plus longs que cela. Enfin, tout mon ami qu'il est, il ne m'aura pas sous ses ordres; voilà ce qu'il y a de sûr. Je veux bien jouer l'hypocrite sur le théâtre; mais quand je suis dans les coulisses, ma foi! c'est pour me reposer.

MADAME LEBLOND.

Je ne peux pas croire qu'on exigera de vous.....

CRISPIN.

Ah! vous ne les connaissez guère. Qu'est-ce que ça leur coûte d'exiger? Le théâtre les offusque; c'est une rivalité perpétuelle; Polichinelle même ne leur paraît pas sans inconvénient.

MADAME LEBLOND.

Cela ne pourra pas durer.

CRISPIN.

Heureusement; mais pour ceux qu'ils tourmentent, c'est toujours bien long.

MADAME LEBLOND.

N'aviez-vous pas eu l'idée de demander cette direction?

CRISPIN.

Oui, comme les honnêtes gens ont des idées, c'est-à-dire sans persévérance.

MADAME LEBLOND.

Vous avez eu tort ; il fallait vous mettre en concurrence avec monsieur Leblond.

CRISPIN.

Leblond est un brave homme, mais qui ne voit pas beaucoup plus loin que son nez. Il a une imagination qui se monte tout de suite et qui lui fait entreprendre de bonne foi les choses les plus ridicules. Sa conscience reste pure au milieu de tout cela. Il n'en serait pas de même pour moi. Si je faisais les grimaces qu'il fait, ce ne serait vraiment que des grimaces que je pourrais avoir la bonhomie de me reprocher, tout comédien que je suis.

MADAME LEBLOND.

Vous feriez des grimaces pour vous rendre favorables des gens qui ne font que des grimaces ; ce ne serait qu'un prêté pour un rendu. Vous conserveriez votre état, vous sauveriez notre théâtre ; et, quoique je n'y mette jamais le pied, il est désagréable de penser qu'un établissement qui emploie autant de monde, tombera devant je ne sais quoi.

SCÈNE V.

MADAME LEBLOND, CRISPIN, CAROLINE.

CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous saluer, madame. Bonjour, Crispin. On a dû vous avoir remis une carte de moi, ce matin, madame?

MADAME LEBLOND.

Oui, mademoiselle.

CRISPIN, bas à madame Leblond.

Appelez-la madame; c'est de convention.

MADAME LEBLOND.

Oui, madame.

CAROLINE.

Oh! mon dieu, madame, vous avez tort de vous reprendre; il ne s'agit pas de cela. Je désirerais seulement que vous me dissiez si c'est là l'écriture de votre mari. (Elle donne une lettre à madame Leblond.)

MADAME LEBLOND.

Non, madame.

CAROLINE.

Vous pouvez lire, madame. (Pendant que madame Leblond lit.) Imaginez-vous, Crispin, que l'on m'engage à me marier si je veux continuer à jouer les amoureuses. Comme on m'avait dit que monsieur Leblond allait

être notre directeur, je croyais que c'était lui qui me donnait cet avis charitable. Qui peut donc s'intéresser à cela dans la ville ?

MADAME LEBLOND, lui rendant la lettre.

Je l'ignore.

CRISPIN.

Quelque amant discret, sans doute.

CAROLINE.

Il y a tant de discrétion ici. Si je me mariais, ça ne serait certainement pas pour continuer à jouer la comédie ; c'est bien assez de faire une sottise à la fois.

CRISPIN.

Pour moi, on sait que je suis veuf, et j'espère que cela me comptera.

CAROLINE.

Je voudrais bien connaître les gens qui se mêlent de faire de pareilles plaisanteries.

CRISPIN.

Ce sont, à coup sûr, des gens qui ne plaisantent pas.

CAROLINE.

Oh ! mais, ils me feront perdre patience à la fin ; et, toute paresseuse que je suis pour écrire, je pourrai bien leur envoyer des lettres à mon tour. Quand j'engagerais madame de Bléral à s'occuper un peu plus de son mari et de ses enfans, et à laisser tranquille ce colonel de cavalerie qu'elle convertit

depuis trois mois, je ne ferais, je crois qu'un acte méritoire. Il n'y aurait pas grand mal, non plus, à donner à madame de Parly le conseil d'en finir avec monsieur Tibur, ou monsieur du Blaireau, ou monsieur Vermul, qu'elle tient tous les trois le bec dans l'eau, sous prétexte d'étudier leur caractère. Je vous demande un peu ce qu'elle étudie. Mais de ce que ces dames savent se faire une figure de l'autre monde en parlant de choses qu'elles ne comprennent pas, elles s'imaginent que personne n'a le droit d'examiner leur conduite.

CRISPIN, avec un sérieux comique.

Il ne s'agit pas de conduite, madame, il ne s'agit que d'intentions; or, quand les intentions sont pures, le reste ne signifie rien.

CAROLINE.

Je dis la même chose pour moi, et nous sommes quittes. Comment! on exigera que des comédiens se marient, quand on fait une loi du célibat à tout ce qui tient au service public! Un pauvre soldat ne peut pas épouser une vivandière que tout le corps de ses officiers n'y ait consenti; on défend positivement le mariage aux personnes qui se destinent à l'éducation de la jeunesse; et nous qui sommes chargés de continuer cette éducation, nous qui faisons un service public comme les autres, on ajoutera aux tracasseries de notre état les tracasseries d'un ménage dont nous ne sentons pas la nécessité! (A Crispin.) Vous riez. Il est très-sûr que je ne sens pas la nécessité du mariage.

MADAME LEBLOND.

Vous allez tomber dans l'exagération.

CAROLINE.

Comme directrice, il est tout simple, madame, que vous preniez le parti de ceux qui protégent votre mari.

MADAME LEBLOND.

Eh! madame, si vous désirez que monsieur Leblond ne soit pas directeur, je suis plus de votre parti que vous ne le croyez.

CRISPIN.

J'en suis caution.

CAROLINE.

Alors, madame, je vous demande bien des excuses. Entre nous, ce serait une galère à laquelle il se condamnerait. Il ne sait pas ce que c'est que d'avoir affaire à des comédiens. Partout, avec plus ou moins d'argent, on vient à bout de faire fléchir les volontés; nous en voyons assez d'exemples; mais il n'en est pas de même dans nos coulisses. C'est la vanité seule qui y règne, et presque toujours en sens inverse du talent.

CRISPIN.

Comme dans le monde.

CAROLINE.

Un directeur qui veut nous écouter, ne sait auquel entendre; et, s'il ne nous écoute pas, nous l'envoyons promener.

MADAME LEBLOND.

Son emploi devient assez difficile.

CAROLINE.

A moins qu'il ne soit pris parmi nous, qu'il ne connaisse les flatteries qui nous conviennent, qu'il n'ait la patience d'attendre que nos caprices soient passés, et qu'il prenne son temps si juste que nous ne nous soyons pas décidées à en avoir d'autres; alors, en nous accordant une augmentation de frais de toilette, en nous permettant de distribuer beaucoup de billets pour nous faire applaudir, il peut espérer que nous consentirons à jouer les pièces que nous aurons indiquées, pourvu que ce soit avec des camarades que nous ne détestions pas trop.

CRISPIN.

Elle ne ment pas d'une syllabe. Voyez, madame, le fardeau dont vous vouliez m'accabler.

MADAME LEBLOND.

Quelque pesant qu'il soit, il sera toujours plus léger pour vous que pour monsieur Leblond.

CAROLINE.

Qu'entends-je!

Et de quel vif éclat mes yeux sont éblouis!

Quoi! mon cher Crispin,

D'un pouvoir défaillant vous saisiriez les rênes!

Ah! s'il en était ainsi, dans la joie de mon cœur,

Digitized by Google

je serais prête à vous signer l'engagement de ne jamais vous contrarier; Saint-Alban, dont je fais tout ce que je veux, vous en signerait un pareil, et même Dorvigny, quoique le plus taquin de la troupe.

CRISPIN.

Voilà bien des séductions; mais cela ne suffit pas. Nos camarades, les comédiens du monde, me seront-ils aussi favorables?

CAROLINE.

Menacez-les d'un livre que je veux faire, où je les mettrai tous au grand jour. Je ne trouverais rien de plus moral aujourd'hui qu'un livre qui dirait tout. On y verrait de drôles de choses, je ne le dissimule pas; mais ceux qui voudraient continuer à être dupes, le seraient au moins en connaissance de cause.

CRISPIN.

Je me ferais de belles affaires si je leur parlais de cela. Un Crispin luttant contre la fourberie!

CAROLINE.

Ce serait Crispin rival de ses maîtres.

CRISPIN.

Je ne les ai pas assez étudiés non plus. Je ne porte pas leurs livrées. Ils ont des secrets que je ne connais pas..... Si je m'étais préparé de longue date.....

CAROLINE.

Bast! Dites que vous venez d'être touché, c'est

Digitized by Google

le mot; boutonnez votre habit jusqu'en haut; aplatissez vos cheveux sur votre front; renfoncez le col de votre chemise; nouez votre cravate comme un marguillier; si avec cela vous avez soin de travailler vos yeux de manière qu'on ne puisse jamais les voir de face, vous irez de pair avec les coryphées du genre.

MADAME LEBLOND.

Mais, madame, où avez-vous donc pu faire des remarques aussi profondes?

CAROLINE.

Mais, madame, sur la plupart des personnes qui viennent chez moi. Je donne même des leçons à des jeunes gens qui veulent parvenir.

CRISPIN, qui vient de s'arranger devant une glace.

Comment me trouvez-vous?

CAROLINE.

Parfait. Il ne vous manque que de tenir vos pieds un peu moins en dehors. (A madame Leblond en riant.) Voyez, madame, le peu de temps qu'il me faut pour faire une conversion.

MADAME LEBLOND.

C'est triste.

CAROLINE.

A qui la faute?

CRISPIN.

Et je vais me présenter dans cet attirail.....

CAROLINE.

Chez monsieur le maire.

CRISPIN.

Pour y trouver monsieur Leblond. Qu'en pensez-vous, madame?

MADAME LEBLOND.

Je vous autorise. Faites de votre mieux.

CAROLINE.

Sans doute, et vous l'emporterez; je n'ai pas d'inquiétude. Monsieur Leblond, quoique homme d'esprit, ne peut pas avoir votre talent; et notre maire doit être un si bon juge en fait de transformations; il en a tant subies depuis qu'il est en place!

CRISPIN.

Je ne résiste pas davantage. Puisque vous me trouvez assez de vertus pour pouvoir me livrer à l'ambition, je vais tâcher de faire mon salut, comme dit La Bruyère, par le chemin de la fortune et des dignités.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME LEBLOND, CAROLINE.

CAROLINE.

Je ne vous cacherai pas, madame, que je suis assez contente de vous avoir pour complice dans une entreprise que beaucoup de personnes pourraient blâmer.

Digitized by Google

MADAME LEBLOND.

On vous a mise sur la défensive, madame, et dans ce cas-là tous les moyens doivent être légitimes.

CAROLINE.

J'ai quelques intelligences dans le camp ennemi, qui rendront, je l'espère, les négociations plus faciles; je vous quitte, madame, pour les faire prévenir que j'aurai besoin de leur appui.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME LEBLOND, seule.

Pour une lingère de province, il est assez singulier de me trouver mêlée dans de pareilles affaires. Moi qui, par ma position, aurais dû rester étrangère à toute espèce d'intrigues, me voilà au milieu de deux partis de comédiens, et en hostilité avec mon mari..... Tout cela parce qu'on a la prétention de recomposer la morale.

SCÈNE VIII.

MADAME LEBLOND; MADAME VERNÈDE.

MADAME VERNÈDE.

Bonjour, madame Leblond. Je viens de voir la petite Caroline sortir de chez vous. C'est sans doute en qualité de sujette qu'elle venait vous présenter

Digitized by Google

ses hommages. Comme elle se met mal, et comme elle a toujours un maintien ridicule! Elle avait voulu prendre ses modes chez moi; mais je me suis si bien arrangée qu'elle a fini par porter sa pratique ailleurs.

MADAME LEBLOND.

Est-ce qu'elle ne paie pas bien?

MADAME VERNÈDE.

C'est la moindre chose que cela. L'essentiel, dans mon état, est de ne composer ma clientèle que d'une société qui soit homogène.

MADAME LEBLOND.

Mademoiselle Caroline n'est donc pas homogène?

MADAME VERNÈDE.

Quelle question me faites-vous là? On peut être au théâtre et avoir une conduite irréprochable. Ce n'est pas cela que je veux dire. J'y ai été moi; peut-être même y remonterai-je; on a dû vous en parler; mais, juste ciel! si cela pouvait faire tenir le moindre propos!.... Je vous trouve trop indulgente, madame Leblond.

MADAME LEBLOND.

C'est que je ne vous dis pas tout ce que je pense.

MADAME VERNÈDE.

Surtout dans un temps où la France a si grand besoin d'être retrempée.

MADAME LEBLOND.

D'où vient donc ce si grand besoin? Chaque parti

Digitized by Google

qui triomphe n'a rien de plus pressé que d'essayer de retremper à son profit cette pauvre France, qui ne me paraît pourtant pas si méchante. Je sais bien qu'on aurait beau me retremper depuis le matin jusqu'au soir, cela ne me ferait rien du tout.

MADAME VERNÈDE.

Je ne pense pas de même. Je sens trop l'influence des bons modèles pour chercher à m'y soustraire.

MADAME LEBLOND.

On ne recherche les modèles que pour avoir des témoins.

MADAME VERNÈDE.

Il y a une science pour le bien comme pour toute autre chose.

MADAME LEBLOND.

Cette science-là ne s'apprend pas; elle est au fond du cœur, madame Vernède.

MADAME VERNÈDE.

Cessons, je vous prie, madame Leblond, pour éviter d'aller trop loin. Comme j'ai des doctrines, moi, il m'est impossible de parler dans le vague.

MADAME LEBLOND

J'avoue que je ne suis pas endoctrinée.

MADAME VERNÈDE.

Je m'en aperçois facilement. Mais où est donc votre mari? Quoique les personnes les plus timorées

de la ville m'engagent à reprendre le théâtre, je ne le ferai cependant qu'à condition de très-grandes réformes; et c'est là-dessus que je voulais m'entretenir avec lui.

MADAME LEBLOND.

Mon mari est chez monsieur le maire.

MADAME VERNÈDE.

C'est au mieux. Il le trouvera très-favorablement disposé. Je n'y ai rien négligé, comme vous pouvez le croire. Monsieur Leblond nous convient; c'est le directeur qu'il nous faut. Il a des mœurs; il n'est pas récalcitrant; il entrera dans nos vues; et, s'il veut se laisser conduire par moi, je ne lui ferai pas faire de sottises, soyez-en sûre. J'ai mon plan qui est parfait, et que je puis donner comme tel, puisqu'il a l'approbation générale.

MADAME LEBLOND.

Est-ce que vous l'avez soumis au public?

MADAME VERNÈDE.

Au public! Le public n'a rien à voir à cela. Mon public, à moi, c'est une douzaine de personnes dans la ville. Je m'attends bien même que ce que vous appelez le public jettera les hauts cris; on le laissera faire. Croit-il que nous continuerons de lui jouer Molière, et une foule d'auteurs dans le même genre?

MADAME LEBLOND.

Une foule d'auteurs comme Molière?

Digitized by Google

MADAME VERNÈDE.

Allons, allons, madame Leblond, vous êtes une honnête femme, et vous devez penser comme moi.

MADAME LEBLOND.

De grâce, madame Vernède, ne me dites pas que je suis une honnête femme pour me faire parler autrement que je ne pense. C'est une tactique qui me fait faire du mauvais sang chaque fois que je l'entends employer. J'aime mieux passer pour sauvage que de me rendre à des gens qui s'écrient: « Mais vous n'y pensez pas; on ne parle pas ainsi; « c'est du plus mauvais ton. Où voulez-vous aller? « Ah! grands dieux, dans quelle société vivez-vous! » Je n'ai rien d'essentiel à me reprocher; je me laisse guider par le bons sens; et, jusqu'à ce qu'on ait décidé que le bon sens est un crime, je ne changerai rien à ma manière.

MADAME VERNÈDE.

Le bons sens peut faire commettre des erreurs fort graves.

MADAME LEBLOND.

Aux yeux de ceux qui le redoutent.

MADAME VERNÈDE.

Nous ne nous entendons pas, et c'est tout naturel. Mon état ne me met en relation qu'avec des personnes de la première société; dans votre commerce, vous avez affaire à tout le monde.....

MADAME LEBLOND.

C'est à cause de cela que je suis assez au courant de ce que l'on dit.

MADAME VERNÈDE.

Moi, je ne sais que ce qu'il faut dire.

MADAME LEBLOND.

C'est le métier d'une comédienne.

MADAME VERNÈDE.

Il me semble que vous avez l'intention de le prendre bien haut avec moi, madame Leblond.

MADAME LEBLOND.

J'ai l'intention que vous ne le preniez pas trop haut avec moi, madame Vernède. Toujours votre état et mon commerce..... Cela m'ennuie à la fin.

MADAME VERNÈDE.

Votre mari n'est pas encore directeur.

MADAME LEBLOND.

Il ne le sera jamais pour se laisser diriger.

MADAME VERNÈDE.

Par vous. Il aura raison.

MADAME LEBLOND.

Ni par personne.

MADAME VERNÈDE.

Fort bien; adieu, madame Leblond.

MADAME LEBLOND.

Adieu, madame Vernède.

(Madame Vernède va pour sortir.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MADAME LEBLOND, MADAME VERNÈDE, M. LEBLOND.

M. LEBLOND, arrêtant madame Vernède.

Où allez-vous donc, madame?

MADAME VERNÈDE.

Chez vos protecteurs, monsieur Leblond. Je veux leur demander s'ils trouveront convenable de continuer leur faveur au mari d'une personne qui est en guerre ouverte avec eux, qui blâme hautement les réformes qu'ils veulent faire, et qui se donne elle-même pour une sauvage.

M. LEBLOND.

Est-ce que c'est de madame Leblond que vous me parlez?

MADAME LEBLOND.

Oui, monsieur Leblond; et cette petite dénonciation complète l'idée que je me faisais de l'esprit de charité de madame.

MADAME VERNÈDE.

Je vais faire en sorte de la compléter davantage.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

MONSIEUR et MADAME LEBLOND.

M. LEBLOND.

M'expliquerez-vous ce que cela veut dire? C'est donc un fait exprès? Comment! vous vous brouillez avec madame Vernède au moment où j'ai le plus besoin d'elle!

MADAME LEBLOND.

On ne peut pas se brouiller avec les gens que l'on n'a jamais aimés.

M. LEBLOND.

Vous ne savez donc pas qu'elle tient à tout ce qu'il y a de plus extravagant dans la ville?

MADAME LEBLOND.

De plus extravagant!

M. LEBLOND.

Je veux dire à tout ce qu'il y a de plus..... entêté, de plus diabolique. Ah! quelle faute! quelle faute! Eh! mon Dieu, je ne vous empêche pas de la mépriser; mais il fallait la respecter..... Il ne manquait plus que de l'avoir contre nous.

MADAME LEBLOND.

Vous avez donc des inquiétudes?

M. LEBLOND.

Les plus grandes. Crispin, ce scélérat de Crispin

Digitized by Google

vient de me rompre en visière ; il va hautement sur mes brisées. Un homme que j'ai reçu chez moi, parce que je l'avais toujours regardé comme un homme loyal, un homme que vous-même estimiez comme un garçon plein de franchise et de probité..... Eh bien ! madame, cet homme n'est qu'un monstre.

MADAME LEBLOND.

Où l'avez-vous donc vu ?

M. LEBLOND.

Parbleu ! chez monsieur le maire. Il lui parle argot cent fois mieux que moi. Ce que j'ai eu tant de peine à me fourrer dans la tête, il le sait, lui, sur le bout de son doigt. Ils s'entendent à merveille. J'ignore où il a été chercher la figure qu'il s'est faite ; vous ne le reconnaîtriez pas ; il a l'air d'un anachorète. Mais surtout, ce qui m'exaspérait, c'est ce bonheur inconcevable de trouver à point nommé l'expression juste dont il avait besoin. Tandis que je suais sang et eau pour paraître ému d'une manière d'instruction que nous faisait monsieur le maire, Crispin pleurait déjà à chaudes larmes.

MADAME LEBLOND.

Il est peut-être plus sensible que vous.

M. LEBLOND.

Sensible à une pasquinade pleine d'hypocrisie !

MADAME LEBLOND.

Vous êtes connaisseur, il peut ne pas l'être.

Digitized by Google

M. LEBLOND.

Ah! je vous réponds qu'il est plus habile que toute l'association ensemble. C'est tout simple, cela devait être ainsi. Dans tout ce qui n'est que comédie, un comédien doit avoir l'avantage.

MADAME LEBLOND.

Quoi! ce que vous appelez l'association ne serait qu'une comédie?

M. LEBLOND.

Je ne puis pas encore en convenir, madame Leblond; mettez-vous donc à ma place. Tant qu'on ne me dira pas positivement que je ne serai pas directeur..... Sans Crispin, pourtant, je l'étais d'emblée; mais comment lutter contre un coquin pareil? J'avais un plan de réforme admirable, bien concerté entre nos messieurs et nos dames; j'indiquais des corrections dans presque toutes les pièces au courant du répertoire; je laissais très-peu d'amour, et pas du tout de comique: il y avait tel ouvrage dont je ne conservais qu'un acte, le cinquième de *la Coquette corrigée*, par exemple, parce que c'est une conversion..... Eh bien! ce scélérat de Crispin a trouvé que c'était encore trop mondain, et cela d'un sérieux imperturbable. Je n'ai pas pu y tenir; je me suis en allé.

MADAME LEBLOND.

A votre place, je prendrais mon parti, et j'abandonnerais tout ce tripotage.

M. LEBLOND.

Un beau conseil que vous me donnez là! Dans

Digitized by Google

vos idées, je serais un mari parfait si je m'étais résigné à tenir vos écritures et à aller chercher en fabrique les marchandises que vous ne tenez que de la seconde main. Vous appelleriez cela une industrie productive; eh bien! moi, je vous déclare que c'est celle qui produit le moins. La véritable industrie est celle qui fait quelque chose de rien, qui lève un impôt sur les esprits, sur les consciences. Molière fait dire à son avare qu'il ne faut pas un grand génie pour faire un bon dîner avec de l'argent; je dis de même : faire sa fortune avec du travail, de l'ordre et de l'économie, c'est le pont aux ânes.

MADAME LEBLOND.

Sur ce pont-là, du moins, on ne craint pas de rencontrer des Crispins pour rivaux.

SCÈNE XI.

M. LEBLOND, MADAME LEBLOND, CAROLINE.

CAROLINE.

Qu'est-ce qu'on dit donc, M. Leblond? Vous allez supprimer toutes les actrices qui n'ont pas quarante ans! Vous ne voulez donc plus qu'il y ait de théâtre? Où trouverez-vous des femmes qui aient cet âge-là?

M. LEBLOND.

Ce sont des bruits que l'on fait courir.

Digitized by Google

CAROLINE.

Et qui vous font beaucoup de tort, je vous en avertis; car vous avez déjà la moitié de la société contre vous.

M. LEBLOND.

La société! la société! Quelle société? Il y en a donc trente-six dans la ville? On répète sans cesse : « La société veut ceci, la société n'entend pas cela. » S'il y a une société qui soit contre la société, je n'y sais que faire, moi.....

CAROLINE.

Ecoutez donc, c'est peut-être madame Vernède qui a mis les actrices de quarante ans dans la tête de monsieur le maire. Comme elle pense à se faire nommer directrice.

M. LEBLOND.

Directrice! Et Crispin!

CAROLINE.

Ah! ce pauvre Crispin, ne m'en parlez pas; il en a déjà par-dessus les oreilles.

M. LEBLOND.

Je le crois bien.

CAROLINE.

Et s'il continue encore à avoir l'air de se soucier de la direction, ce n'est, je vous assure, que pour empêcher qu'elle ne tombe entre les mains d'une intrigante comme madame Vernède.

M. LEBLOND.

Quel enfer que cette engeance-là! Eh bien, ma-

Digitized by Google

demoiselle Caroline, par madame Vernède vous pouvez juger de ce qu'ils sont tous. Je les ai vus de près; toute leur conduite n'est que piége et cupidité. Voilà le secret des singeries de madame Vernède; elle qui faisait tant la réservée.

CAROLINE.

Elle ne l'est pas pour dire du mal de vous et de madame Leblond.

M. LEBLOND.

De moi, passe; mais que peut-on dire de ma femme?

CAROLINE.

Vous pensez bien qu'elle est trop adroite pour avancer des choses que personne ne croirait; mais elle répand, par exemple, que madame Leblond trouve que c'est assez de faire le bien, sans qu'il soit besoin de se tourmenter pour faire le mieux. Or, comme c'est dans ce mieux idéal que tous nos hypocrites ont placé leur espoir de dominer, c'est comme si elle disait que madame Leblond se déclare leur ennemie mortelle.

M. LEBLOND.

Vous les connaissez on ne peut mieux, mademoiselle; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que tout le monde les connaît et les juge comme vous; et l'on se tait; et moi-même, ce matin encore, je trouvais fort bien qu'on se tût. Il est vrai que j'y avais mon intérêt...; mais ceux qui n'y ont pas d'intérêt!... Je vais leur donner l'exemple. A présent que l'on me met de côté, je sais des choses que je gardais en réserve.....

CAROLINE.

Dans ce temps-ci, monsieur Leblond, il ne faut rien laisser vieillir.

M. LEBLOND.

Ils disent qu'il n'y a pas besoin de plaisirs pour occuper le public ; qu'ils se chargeront bien de l'amuser sans cela : nous verrons.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME LEBLOND, CAROLINE.

MADAME LEBLOND.

Si monsieur Leblond avait tous les jours autant d'occupation qu'il en a aujourd'hui, ce serait l'homme du monde le plus heureux.

CAROLINE.

Avez-vous cru un mot de ce que je lui disais?

MADAME LEBLOND.

Mais oui.

CAROLINE.

Ce n'étaient pourtant que des conjectures. Il est certain que madame Vernède va de porte en porte : que dit-elle? je ne le sais pas positivement ; mais je crois que je l'ai assez bien interprétée. Quant à Crispin, il est triomphant. Cependant, comme il ne veut pas se brouiller avec votre mari, nous sommes convenus ensemble de la petite scène que je viens de jouer. Tenez, le voilà.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

MADAME LEBLOND, CAROLINE, CRISPIN.

CRISPIN, *parcourant le théâtre en faisant des lazzis.*

Ne m'approchez pas..... vous êtes des profanes. Je viens de me plonger dans les eaux du Styx, et je suis régénéré. Vous voyez en moi un homme du premier mérite, d'une intelligence rare, un garçon fait pour les grandes choses, et cela, de l'aveu de gens qui sont plus fins qu'ils ne veulent le paraître. On s'en rapporte à ma bonne foi pour conduire le théâtre de façon à ruiner mes camarades.

CAROLINE.

Comment vous y prendrez-vous pour tromper les vues de vos nouveaux patrons?

CRISPIN.

Le remède n'est-il pas toujours à côté du mal? Mettez un sot à la tête d'une affaire, et vous l'entraînerez par sa vanité. Quand ces gens-là croiront que le théâtre est sous leur influence, ils nous donneront jusqu'à leur argent pour nous forcer à jouer des pièces qui les auraient fait crier au scandale, s'ils étaient restés en dehors de tout intérêt d'amour-propre. Je tiens monsieur le maire de façon à ce qu'il ne puisse m'échapper; et je vous dis en confidence, pour que tout le monde le sache, que la première comédie que nous jouerons est de lui.

Digitized by Google

CAROLINE.

Bah ! Et cela est-il bon ?

CRISPIN.

Détestable, sans idées, sans style, et d'un grivois qui passe les bornes. Aussi ai-je épuisé toutes les formules de l'admiration. Quand une fois je l'aurai fait siffler, il sera bien habile si je ne parviens pas à le mener comme un enfant.

CAROLINE.

De sorte que c'est une affaire finie, vous êtes directeur.

CRISPIN.

Il m'a demandé le reste de la journée pour se consulter encore.

CAROLINE.

C'est-à-dire pour consulter madame Duranton. Allons, Crispin, allons, mon ami, il faut vous exécuter; vous voilà dans la crise. Madame Duranton ne fait pas de comédies, mais elle a la prétention d'être belle; à défaut d'amour-propre d'auteur, il faut contenter son amour pour la toilette.

CRISPIN.

Y pensez-vous ? (A madame Leblond.) Feriez-vous cela, madame ?

MADAME LEBLOND.

C'est un commerce d'échange que l'on prétend assez commun aujourd'hui.

CRISPIN.

Que pourrais-je lui donner ?

Digitized by Google

MADAME LEBLOND.

J'ai bien une pèlerine en dentelle qui est de bon goût; si vous le voulez, je vous la céderai au prix coûtant.

CRISPIN.

Mais ce pauvre Leblond, s'il venait à savoir que c'est sa femme elle-même..... A propos, comment sommes-nous ensemble ?

CAROLINE.

Au mieux. J'ai détourné toute sa colère sur madame Vernède, et il en est presque à vous plaindre... A présent, songez à donner un tour plus galant à toute votre personne; car madame Duranton, quoique conseillère intime d'un grave magistrat, n'en conserve pas moins une estime involontaire pour tout ce qui est galant.

MADAME LEBLOND.

Je vais chercher ma dentelle.

CAROLINE.

Je ne voudrais pas vous quitter, madame, sans vous remercier en mon nom, et pour tous mes camarades, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à notre pauvre théâtre. Dans la détresse où nous nous trouvons, c'est un pronostic que nous devons croire favorable.

MADAME LEBLOND.

Et que monsieur Crispin vérifiera, il faut l'espérer, madame.

(Madame Leblond et Caroline se saluent, et sortent chacune par un côté opposé.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

CRISPIN, *seul, s'arrangeant devant une glace.*

Ce que c'est que les hommes! Ce matin, j'étais à cent lieues de penser à cette direction; cela ne me convenait pas; c'était au-dessus de mes forces; à présent, je crois que je mourrais de chagrin si je ne l'obtenais pas. Cela me paraît dû; je l'ai, j'en jouis, et je regarderais comme une injustice criante de m'ôter une chose qu'on ne m'a pas encore donnée.

SCÈNE XV.

CRISPIN, MADAME MITOUCHE.

MADAME MITOUCHE.

Monsieur, je vous demande bien pardon. Est-ce à monsieur Leblond que j'ai l'honneur de parler? Monsieur est le nouveau directeur du théâtre, à ce que tout le monde dit.

CRISPIN.

Que lui voulez-vous, ma bonne?

MADAME MITOUCHE.

Monsieur, je n'ai pas l'avantage d'être connue de monsieur. Je suis extrêmement timide, et j'ai toujours besoin que l'on m'encourage.

Digitized by Google

CRISPIN.

Eh bien ! je vous encourage.

MADAME MITOUCHE.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de me dire un mot d'obligeance, monsieur ?

CRISPIN.

Je vous ai appelée ma bonne.

MADAME MITOUCHE.

Ah ! c'est vrai, monsieur ; je l'avais oublié. Cela me suffit. Vous saurez donc, monsieur, que je me nomme madame Mitouche ; que je ne suis que depuis quinze jours domiciliée dans cette ville, où je suis venue prendre la ferme des chaises de votre promenade publique. (En pleurant.) Je ne devais pas m'attendre à descendre aussi bas avec une grande fille comme celle que j'avais, et que je m'étais ruinée à orner de toutes les vertus de son sexe. Maîtres de chant, de danse et de musique, rien ne m'avait coûté, mon cher monsieur. (S'essuyant les yeux.) Mais il ne s'agit pas de ça. (Pleurant encore.) C'est qu'elle était si jolie, et de ces tailles que tout le monde aime. (Ton naturel.) Qu'est-ce que je vous disais donc, monsieur ? Ah ! j'y suis. Vous êtes si bon ; vous passez généralement pour avoir le cœur si bien placé, pour être si humain, si sensible, que j'ai cru qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion de ma part à vous prier d'une chose..... Mon Dieu, monsieur, ne pourriez-vous pas m'aider à vous dire ce que c'est ?

Digitized

CRISPIN.

Ce me serait bien impossible ; je n'en sais rien.

MADAME MITOUCHE.

Je comprends, monsieur. (Pleurant.) Si ma malheureuse fille ne m'avait pas quittée comme elle a fait... Enfin il faut avoir de la résignation ; il n'y a que cela qui nous soutienne dans ce monde. (Ton naturel.) Vous n'ignorez pas, monsieur, que les jours de spectacle sont ceux où l'on ne va guère à la promenade. J'avais donc pensé à cumuler ma ferme de chaises avec une place d'ouvreuse de loges à la comédie. J'ai déjà rempli cet emploi-là, monsieur, et, j'ose le dire, avec une décence et une réserve bien rares parmi les ouvreuses de loges d'aujourd'hui, qui ne se font aucun scrupule de se mêler..... Mais l'honneur et la délicatesse avant tout.

CRISPIN.

C'est au mieux.

MADAME MITOUCHE.

Vraiment oui, des poulets pour des femmes de théâtre ! Je ne dis pas que je ne m'en sois jamais chargée pour des demoiselles honnêtes, quand je vendais des fleurs sur les boulevards à Paris, et que je m'étais bien assurée que c'était dans des vues légitimes..... Mais pour des comédiennes..... Vous êtes de commerce, monsieur, et, je puis vous l'avouer, j'ai les comédiens en horreur.

CRISPIN.

Pourquoi cela ?

MADAME MITOUCHE.

D'abord, monsieur, parce que tous nos messieurs et nos dames ne me pardonneraient pas de penser autrement.

CRISPIN.

Vous êtes donc connue de nos messieurs et de nos dames ?

MADAME MITOUCHE.

Comment ! monsieur, ils ne vous ont pas parlé de moi ? Pensez-vous que je sois tombée des nues, et que je ne m'étais pas munie de bonnes recommandations avant de venir dans cette ville ?

CRISPIN.

Dites-moi cela.

MADAME MITOUCHE.

Dame, monsieur, quand on parle aux gens pour la première fois, on ne se découvre que petit à petit. Mais je sais tout; je suis au courant de tout. J'ai déjà été chargée d'une foule de choses qui prouvent bien la confiance que l'on a en moi. J'avais fait un voyage ici l'année dernière.

CRISPIN.

Toujours pour nos messieurs et nos dames ?

MADAME MITOUCHE.

Pour qui donc ? Cette quantité de bouquins que l'on a brûlés, il y a six mois, sous le nom d'*OEuvres de Rousseau* et *de Voltaire*, c'était moi qui les avais procurés.

CRISPIN.

En vérité ?

Digitized by Google

MADAME MITOUCHE, d'un air de confiance.

Mais certainement. C'est encore moi qui étais cette pauvre femme qui a été guérie deux fois radicalement, dans un village tout près d'ici, d'une paralysie qui ne me laissait libres que le petit doigt et le pouce de la main gauche.

CRISPIN.

Guérie deux fois radicalement!

MADAME MITOUCHE.

Oui, monsieur; la première fois, il pleuvait à verse et il n'y avait personne.

CRISPIN.

C'est une raison.

MADAME MITOUCHE.

Il faut de ces choses-là de temps en temps. Certainement notre société a de bien bonnes intentions; mais elle ne peut pas avoir l'expérience que j'ai. Mon père était escamoteur, mon mari disait la bonne aventure, et moi-même j'ai tiré les cartes. Ainsi je dois savoir mieux que personne.....

CRISPIN.

En voilà assez.

MADAME MITOUCHE.

Vous le croirez si vous voulez, monsieur; mais je suis tellement possédée de l'amour du bien, que, de moi-même, pour ma propre satisfaction et sans en parler à qui que ce soit, je me suis amusée à dresser une liste des messieurs qui viennent sur la brune

à la promenade pour causer avec des dames qui ne craignent pas le serein apparemment, mais dont je me suis aussi procuré les noms à telle fin que de raison. Quand cela ne servirait qu'à intimider les uns et les autres dans des circonstances qui peuvent se rencontrer..... (En se rapprochant de Crispin d'un air de confidence.) J'aurais considérablement grossi ma liste, vous pensez bien, si j'y avais mis toutes les personnes que j'aurais pu y mettre. (En riant.) Mais il ne faut pas tirer sur les siens.

CRISPIN.

Je n'ai qu'une question à vous faire.

MADAME MITOUCHE.

Faites, monsieur, je serai trop honorée d'y répondre.

CRISPIN.

Avez-vous l'intention de rester ici jusqu'à demain ?

MADAME MITOUCHE.

Monsieur, quand on n'est pas accoutumé à demander, on entre malgré soi dans des discours qui allongent beaucoup la conversation. A une première visite, j'ai tellement peur qu'on ne prenne de moi une idée désavantageuse, que je perds un temps infini en explications ridicules. Il faut me le pardonner. Au surplus, monsieur, je puis vous assurer que ce qu'il y a de plus pur dans le parti se réjouit fort de votre nomination, et qu'on craignait beaucoup de voir un comédien à la tête du spectacle. A l'exception d'une vingtaine de bonnes âmes,

Digitized by Google

la ville est si mal composée! Car il ne faut pas prendre pour être du parti tout ce qui se dit du parti. Le maire lui-même n'est pas du tout des nôtres; nous avons mieux que cela. Jusqu'ici c'est lui qui a le pouvoir, et vous auriez bien fait de vous assurer de la protection de madame Duranton, qui le mène; mais une réflexion que n'auront peut-être pas faite les personnes qui vous disputent la direction, et qui est cependant d'une grande importance, c'est qu'il ne faut pas non plus négliger de faire une petite soumission à madame Guibourg.

CRISPIN.

Qu'appelez-vous une petite soumission?

MADAME MITOUCHE.

C'est une espèce de bonne volonté basée sur les moyens que l'on peut avoir. Je puis vous répondre qu'on ne peut pas mieux placer son argent.

CRISPIN.

Madame Mitouche, je consulterai mes moyens.

MADAME MITOUCHE.

Et puis, pour consolider davantage la chose, il ne serait peut-être pas mal encore de vous soumettre à.....

CRISPIN, l'interrompant.

Allez vous promener. Je ne suis pas assez riche pour être aussi soumis que cela.

MADAME MITOUCHE.

Ce que je vous en dis est dans votre intérêt. Je

connais la marche de ces sortes d'affaires. La direction du spectacle est votre spéculation; mais croyez-vous que la direction de la morale ne soit rien? On ne taxe pas; c'est déjà beaucoup. Croyez-moi, monsieur, ne vous nuisez pas pour des misères. Qu'un autre se présente et qu'il se conduise bien, vous serez évincé. Pourquoi vouloir résister à l'usage? Vous retrouverez cela sur autre chose; on dépense tant d'argent en futilités.

CRISPIN.

Laissez-moi respirer, madame Mitouche.

MADAME MITOUCHE.

A votre place.....

CRISPIN.

A votre place, je m'en irais.

MADAME MITOUCHE, d'un ton patelin.

Oui, mon cher monsieur. Ne m'oubliez pas, je vous prie; vous ne pouvez obliger une personne plus dévouée à vos protecteurs.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, seul.

Je parierais que les soumissions étaient le véritable but de la visite de madame Mitouche. Elle était bien tombée avec moi, qui veux au contraire que ces gens-là me fournissent les fonds qui me seront nécessaires.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

CRISPIN, MADAME LEBLOND.

MADAME LEBLOND, remettant un petit carton à Crispin.

Voici votre dentelle. Vous avez dû trouver que j'étais bien long-temps sans revenir. C'est que je mettais en ordre une layette que j'ai envoyée, à votre intention, chez une pauvre femme de ce quartier-ci, qui vient d'accoucher et qui est dans une grande misère.

CRISPIN.

A tout ce que l'on me fait donner, la direction n'y suffira pas.

MADAME LEBLOND.

Que dites-vous donc? Cela ne regarde pas la direction. C'est une habitude que j'ai, quand je désire bien une chose, de m'associer quelque malheureux auquel j'envoie un petit présent.

CRISPIN.

Vous êtes une bien brave femme, il faut en convenir.

MADAME LEBLOND.

Pourquoi dites-vous cela?

CRISPIN.

Voyez-vous, madame Leblond, quand je ne désirerais être directeur que pour vous faire plaisir, il n'y aurait rien dont je ne fusse capable.

(Il sort en emportant le carton.)

SCÈNE XVIII.

MADAME LEBLOND, seule.

C'est singulier, depuis que l'on parle tant de vertu, l'action la plus simple paraît extraordinaire. Monsieur Crispin a cru sans doute que je voulais lui faire payer une layette dont j'étais embarrassée. J'ai eu tort de lui parler de cela; une autre fois, je serai plus discrète.

SCÈNE XIX.

MONSIEUR et MADAME LEBLOND.

M. LEBLOND, s'essuyant le front.

J'ai si bien travaillé que nous l'emporterons.

MADAME LEBLOND.

Qu'appelez-vous nous?

M. LEBLOND.

Les braves gens.

MADAME LEBLOND.

Quelles braves gens?

M. LEBLOND.

Est-ce qu'il y en a de deux espèces?

MADAME LEBLOND, avec hésitation.

Dame! ce matin...

Digitized by Google

M. LEBLOND.

Ah! oui, tout-à-fait ce matin; mais depuis, devant Caroline, il me semble que je me suis expliqué assez clairement.

MADAME LEBLOND.

Ainsi, dans ce moment, vous n'êtes plus pour la société?

M. LEBLOND.

Dans ce moment, ni jamais. Des sournois qui ne demandent que le renversement de tout ce qui n'est pas eux; qui font encore pate de velours, parce qu'ils sont trop lâches pour oser avouer leurs projets, mais qui ne les en poursuivent pas moins avec cette tenacité qui tient à l'imprévoyance et à l'égoïsme.

MADAME LEBLOND.

Monsieur Leblond, vous passez d'une extrémité à une autre.

M. LEBLOND.

Soyez leur dupe, et vous m'en direz des nouvelles; vous verrez jusqu'où ils vous mèneront. Quand je pense qu'avec mes projets de direction vous auriez été obligée de faire la cour à tout cela!

MADAME LEBLOND.

Je m'y serais prêtée à cause de vous; mais je ne dissimule pas qu'il m'en aurait coûté beaucoup. Je n'ai jamais fait la cour à qui que ce soit; c'est là ma noblesse; je suis contente de pouvoir la conserver.

M. LEBLOND, avec feu.

Je vous vois donc une fois d'accord avec moi! J'ai

Digitized by

horreur de tout ce qui est courbettes et hypocrisie. On s'en repent tôt ou tard.

MADAME LEBLOND.

Qui venez-vous donc de voir?

M. LEBLOND.

Parce que je vous parle ainsi? Mais il me semble que je n'ai jamais eu d'autres principes. C'est que jusqu'ici vous ne vous êtes pas donné la peine de m'étudier. Que ces gens-là se regardent comme plus que moi, je le veux bien; mais je me regarde comme autant qu'eux. C'est une affaire d'imagination.

MADAME LEBLOND.

Il ne faut pourtant pas pousser les choses plus loin qu'elles ne doivent aller.

M. LEBLOND.

Tâchez de faire entendre cela à ceux qui voudraient nous réduire à n'être que leurs esclaves, à ne connaître de lois que leurs caprices, et qui ne sont contens que quand ils ont trouvé une nouvelle manière de se guinder. Vous ne connaissez pas cette secte-là, madame Leblond. Que j'aurais voulu que vous fussiez tout à l'heure avec moi à la promenade! C'est une indignation générale. Il n'y a que vous qui ne vous apercevez pas de ce besoin de mépriser qui les tourmente. Ils se poussent, ils se culbutent pour faire passer à toute force leurs têtes par-dessus celles des autres.

MADAME LEBLOND, souriant.

Ils ont raison de se dépêcher; la vie est si incer-

Digitized by Google

taine; demain peut-être il ne serait plus temps.

M. LEBLOND, avec humeur.

Voilà le fruit de vos lectures, la résignation.

MADAME LEBLOND.

Que peut faire de mieux une pauvre lingère?

M. LEBLOND.

Il n'y a pas de pauvre lingère, madame; il y a des gens qui veulent faire des dupes, parce que ça leur rapporte quelque chose, et des gens qui ne veulent pas l'être, parce que ça ne leur rapporte rien. Toute la ville pense comme moi. Monsieur d'Anizy lui-même, malgré son âge, s'est prononcé très-fortement; et c'est quelque chose que l'appui d'un vieillard aussi respectable. Il était comme un patriarche dans son landau, avec toute sa famille, quand il m'a aperçu. Il m'a appelé pour me demander des nouvelles; vous devinez de quelle manière je lui ai parlé des ridicules innovations qu'on projette pour notre théâtre; il a souri, et a fait retourner tout de suite sa voiture pour se transporter en personne chez monsieur le maire.

MADAME LEBLOND.

J'aime à voir des gens comme monsieur d'Anizy se mêler de quelque chose. Quand bien même cela ne réussirait pas, c'est une satisfaction.

M. LEBLOND.

Cela réussira, je vous en réponds. Quel que soit le directeur qu'on nous donne, nous aurons le spec-

tacle comme nous l'avions. Nous ne sommes pas des imbéciles nous plus.

MADAME LEBLOND.

Vous avez donc tout-à-fait renoncé à la direction pour vous?

M. LEBLOND.

Qu'est-ce que je voulais? me rendre utile. Aussitôt que j'ai vu qu'il y avait plus de bien à faire en luttant contre un directeur qu'à l'être moi-même, mon parti a été pris.

SCÈNE XX.

M. LEBLOND, MADAME LEBLOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Saluez le nouvel élu.

M. LEBLOND.

Ce n'est pas madame Vernède?

CRISPIN.

Non, mon cher Leblond. Monsieur le maire n'avait jamais balancé qu'entre vous et moi; mais d'après ce que nous a dit monsieur d'Anizy, il nous a paru que vous ne vous souciez plus de la direction, et j'ai accepté.

M. LEBLOND.

Je ne sais de quoi s'est mêlé monsieur d'Anizy. Ainsi vous vous êtes soumis à tout ce qu'on a voulu?

Digitized

CRISPIN.

Mon traité est fort bien fait; je puis vous en répondre. Je me suis attaché au solide, et la première mise de fonds m'est fournie par la société elle-même.

M. LEBLOND.

Par la société de l'association?

CRISPIN.

Oui, oui, par la société de l'association.

M. LEBLOND.

Ils auront dû y mettre de belles conditions?

CRISPIN.

Le traité ne contient que ce qu'il doit contenir. Le reste a été un échange de paroles, pleines de sublimité, il est vrai, mais dont je ne ferai cependant que le cas que je voudrai.

M. LEBLOND.

Qui aviez-vous donc là?

CRISPIN.

Tous les chefs d'emploi du parti, monsieur le maire et madame Duranton à leur tête; rien n'y manquait.

M. LEBLOND.

Ils ne vous ont pas étourdi de leurs idées de bonification générale sur les lettres, sur les livres, sur les études et sur la morale?

CRISPIN.

C'est possible; mais j'ai eu soin que cette surabon-

dance de bile réformatrice n'obscurcît en rien mon contrat. Je le voulais clair et net; eux aussi, ne vous faites pas illusion. Quoique l'argent qu'ils donnent ne soit pas leur argent, si vous les eussiez entendu débattre le mode de répartition entre eux, vous les auriez trouvés des spéculateurs aussi intelligens qu'ils sont zélés réformateurs.

M. LEBLOND.

Pour la forme au moins, ils exigeront quelque changement?

CRISPIN.

Je les laisserai exiger.

M. LEBLOND.

Les choses iront comme elles allaient?

CRISPIN.

Absolument de même. Il fallait les voir rire du plan que vous aviez proposé.

M. LEBLOND.

Il n'était pas de moi, et la preuve, c'est que j'avais dressé des batteries pour soutenir notre spectacle dans toute son intégrité.

CRISPIN.

Alors vous devez être content du parti que j'ai pris.

M. LEBLOND.

Avec le parti que vous avez pris, qu'est-ce que j'aurai à faire?

MADAME LEBLOND.

Vous réfléchirez sur ce qui se passe, mon ami; ce ne sera pas du temps perdu.

M. LEBLOND.

Réfléchir! c'est un métier de paresseux.

MADAME LEBLOND.

Vous n'êtes ni d'âge ni de caractère à vous mêler dans une cabale de théâtre; et si c'est la direction que vous regrettez, franchement, cela ne vous convenait pas. Pour conduire des comédiens, pour être associé avec d'autres comédiens.....

CRISPIN.

Vous avez raison, madame Leblond, il faut être comédien.

CHACUN SON MÉTIER.

Digitized by Google

LE CONSEILLER
D'UNE FEMME,

OU

QUAND DIEU DONNE LE MAL,
IL DONNE AUSSI LE REMÈDE.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Il est nécessaire d'offrir aux femmes qui voudraient jouer le rôle de madame de Grémy quelques réflexions que je n'ai faites moi-même qu'en voyant représenter ce personnage avec une perfection dont il est difficile de se faire une idée.

Ce proverbe était fait avant que madame de Genlis, dans ses Mémoires, eût révélé au public qu'elle aimait autrefois à tromper sa solitude, en supposant qu'elle recevait la visite de quelques personnes qu'elle faisait parler, en se chargeant de leur prêter des idées et d'y répondre. Je n'avais pas été si loin; j'ai seulement placé madame de Grémy dans une situation où il est peu de personnes qui ne se soient surprises momentanément, en se parlant haut, comme entraînées à répondre à une idée qni les agitait fortement.

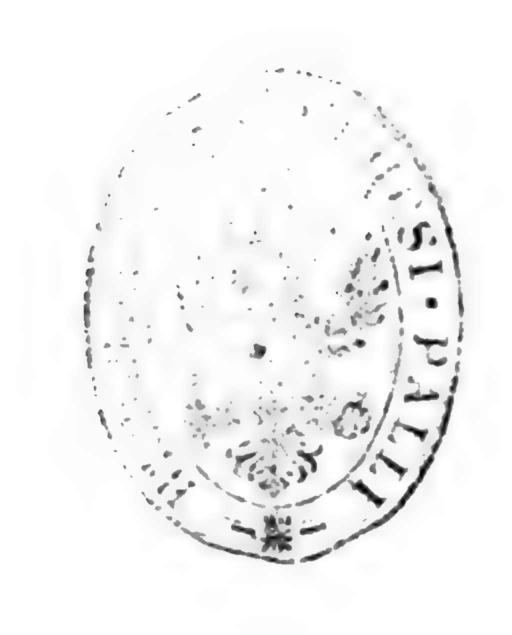
Cette situation est si peu habituelle, qu'on la rendrait ridicule en y ajoutant la plus légère affectation; et ce qui le confirme, c'est que toutes les fois qu'on rencontre et qu'on aborde une personne qui se parle tout haut, des deux côtés le premier mouvement est de rire. C'est donc le naturel surtout qu'il faut chercher en jouant le rôle de madame de Grémy; c'est par une préoccupation involontaire qu'elle doit s'approcher de sa glace; les inflexions de sa voix, ses gestes appliqués aux personnes qu'elle imite, doivent se développer et s'animer comme lorsqu'on se parle à soi-même, dans un état où l'esprit est vivement ému. La principale combinaison du rôle est dans l'art des transitions qui permettent de se transformer insensiblement, devant les spectateurs, en jolie femme avec le président, en ingénue quand elle parle pour sa fille, en mère coquette ou sensible, selon ses émotions, sans jamais oublier la femme raisonnable, non par une profonde idée de ses devoirs, mais par un grand respect des convenances qui ont fait la règle de sa vie.

PERSONNAGES.

MADAME DE GRÉMY.
ERNESTINE, fille de madame de Grémy.
MONSIEUR DERVILLE, frère de madame de Grémy.
MONSIEUR LARTIGUES, ami de M. Derville.
GERMAINE, femme de chambre.
PICARD, domestique.

La scène se passe à la campagne.

Le théâtre représente un salon. Il y a une glace à pied.



Digitized by Google

Google

à Paris, où

un château à deux lieues d'une ville! D'ailleurs, pourquoi madame aurait-elle une porte secrète dans son appartement?

LE CONSEILLER
D'UNE FEMME.

BIBLIOTECA · L...

SCÈNE I.

GERMAINE, seule, ensuite PICARD

GERMAINE tourne autour du théâtre en regardant partout avec la plus grande attention.

On ne m'ôterait pas de l'idée qu'il y a dans cette pièce quelque porte de communication que je ne connais pas.

PICARD, arrivant tout doucement, lui frappe sur l'épaule.

Qu'est-ce que tu fais là, curieuse?

GERMAINE.

Ah! que tu m'as fait peur! Je cherche toujours cette porte secrète dont je t'ai parlé.

PICARD.

Mais, mon enfant, c'est une maladie que tu as là. Où cette porte secrète donnerait-elle? Si nous étions à Paris, on dirait : dans la maison à côté; mais dans un château à deux lieues d'une ville! D'ailleurs, pourquoi madame aurait-elle une porte secrète dans son appartement?

GERMAINE.

Que veux-tu que je te dise? Si, lorsque madame est enfermée ici, je l'entendais parler toute seule, je dirais : madame parle toute seule; et comme je ne puis entendre ce qu'elle dit, je n'écouterais plus. Mais il est certain qu'on lui répond, et c'est ce qui pique ma curiosité.

PICARD.

Tiens, Germaine, il n'y a que quinze jours que nous sommes dans cette maison; tu sais combien c'est difficile de trouver une place pour le mari et la femme; ne va pas nous faire d'affaires avec madame, qui, à tout prendre, me paraît une assez bonne maîtresse. Tu as des soupçons de quelque cachotterie; eh bien! imite-moi: quand j'ai des soupçons, je mets tout au pis, et ça me tranquillise.

GERMAINE.

Mais c'est que madame est la vertu même.

PICARD.

Raison de plus pour qu'elle se cache si elle fait des sottises.

GERMAINE.

C'est peut-être l'esprit du défunt qu'elle consulte au sujet du mariage de sa fille.

PICARD.

C'est le mieux que tu puisses croire, et je te conseille de t'en tenir là.

GERMAINE.

Mais tu t'imagines autre chose, toi, je parie?

Digitized by Google

PICARD.

Non. Je suis comme toi; je crois à l'esprit du défunt.

GERMAINE.

Oh! que nenni; tu es trop malin pour croire à ces choses-là. Dans le fait madame est encore bien jolie.

PICARD.

Germaine, Germaine, ne me fais pas parler; c'est toujours toi qui me tentes. Depuis notre mariage, voilà déjà deux maisons dont tu nous fais sortir; tâchons de prendre un peu sur nous, afin de rester quelque temps dans celle-ci. Eh! vraiment, je sais aussi bien que toi combien il est cruel de ne pas se permettre un mot de temps en temps sur les personnes que l'on sert; mais, puisque ça vient toujours à se savoir, et que ça vous fait renvoyer, il faut se faire une raison, ma bonne Germaine. Songe comme c'est cher à présent d'être sur le pavé, seulement pendant quinze jours.

GERMAINE.

Ah! certainement, on mange bien vite le peu qu'on a amassé. Mais cependant, mon ami, si nous ne pouvons pas nous dire entre nous ce que nous pensons, à quoi ça nous sert-il d'être mariés?

PICARD.

Dis donc alors ce que tu penses; car il faut bien que notre mariage nous serve à quelque chose.

GERMAINE.

Je t'ai déjà fait remarquer plusieurs fois qu'aussitôt

que madame a quelque idée qui la tracasse, elle vient s'enfermer dans ce petit salon.

PICARD.

Et tu es sûre qu'elle entre en conversation avec quelqu'un aussitôt qu'elle a donné un tour de clef et qu'elle a mis le verrou?

GERMAINE.

Très-sûre.

PICARD.

Et tu ne distingues pas un mot?

GERMAINE.

Pas un mot.

PICARD.

J'avoue que c'est à en perdre la tête.

GERMAINE.

N'est-ce pas donc?

PICARD.

Il faut redoubler d'attention, mon enfant, je ne vois que cela. Puisque madame a des secrets pour toi, elle t'autorise à faire ton possible pour les pénétrer. Voilà pourtant comme les maîtres se font du tort!

GERMAINE.

Que je vienne à découvrir, je suppose, que c'est avec un monsieur que madame cause ainsi tête à tête, suis-je tenue, en conscience, à garder cela pour moi?

PICARD, d'un grand sérieux.

Non.

Digitized by Google

GERMAINE.

Puis-je même te recommander de n'en parler à personne?

PICARD, de même.

Ce serait ridicule.

GERMAINE.

Et cependant, si cela s'ébruite, je serai une bavarde, une indiscrète que madame mettra à la porte, quand elle pouvait empêcher tout cela d'un mot, en disant : « Tenez, Germaine, telle ou telle chose est « ainsi; voilà un fichu ou un bout de dentelle : je « compte sur votre discrétion. »

PICARD.

Il y a des économies bien mal placées.

GERMAINE.

Ce n'est pas pour la valeur de ce qu'on vous donne; mais dès qu'on voit de la confiance, on se ferait hacher plutôt que d'ouvrir la bouche.

PICARD.

Eh bien! Germaine, en y réfléchissant, j'aime mieux qu'elle ne t'ait rien dit, parce que tu aurais pu te faire quelque scrupule, et te croire obligée à t'en tenir à ce qu'elle t'aurait conté; au lieu qu'à présent tu peux en toute sûreté de conscience chercher à vérifier les choses par toi-même.

GERMAINE.

Je ne crois pas que ça m'en aurait empêchée.

PICARD, l'embrassant.

Tu es faite pour moi, ma petite Germaine... Tu

dis donc que madame donne des rendez-vous à un jeune homme ?

GERMAINE.

Je ne t'ai pas dit que ce fût un jeune homme.

PICARD.

Dès que c'est un homme, pourquoi ne serait-il pas jeune? Il ne doit pas demeurer bien loin d'ici... Mais notre voisin le plus proche est monsieur Lartigues... C'est peut-être monsieur Jules son fils... Ah, bast! il doit épouser mademoiselle.

GERMAINE.

Voilà comme tu es bien instruit. Il doit épouser mademoiselle! Je ne crois pas cela du tout.

PICARD.

On en parle cependant.

GERMAINE.

On a tort; et ceux qui en parlent ne connaissent pas madame. Ce n'est pas que M. Lartigues ne soit fort riche; mais son père, en quittant les colonies où il avait fait sa fortune, n'a malheureusement pas pris, comme tant d'autres, la précaution de mettre un *de* devant son nom, et c'est ce qui est cause aujourd'hui que son fils n'épousera pas mademoiselle.

PICARD.

Quel diable t'a donc si bien instruite ?

GERMAINE.

Je ferais parler des pierres. Il y a ici ce vieux

Thomas le jardinier, qui a l'air d'un idiot, et à qui personne ne prend garde parce qu'on le croit plus sourd qu'il ne l'est; moi, j'en tire un parti inconcevable. Madame est très-fière de s'appeler Madame de Grémy, et pour rien au monde elle ne permettrait que sa fille portât un nom tout court.

PICARD.

Bon!

GERMAINE.

Elle a une de ses amies à Paris qui lui cherche un gendre titré.

PICARD.

Parbleu! elle aurait déjà dû lui en avoir trouvé deux ou trois douzaines.

GERMAINE.

Non, parce que madame tient aussi à la fortune.

PICARD.

Et c'est Thomas qui sait tout cela?

GERMAINE.

Sa femme qu'il a perdue l'année dernière avait été la nourrice de madame.

PICARD.

Alors il doit savoir quelque chose des entretiens secrets.

GERMAINE.

Comme il ne m'en a pas parlé, je n'ai pas voulu lui faire de questions; mais il y viendra plus tard.

Digitized by Google

PICARD.

Et que dit-il du frère de madame, qui nous est arrivé hier?

GERMAINE.

Nous ne nous étions pas trompés; ce n'est qu'un brave homme, qui va tout droit devant lui. Mais comme il n'entend rien aux beaux noms et qu'il croit que monsieur Jules et mademoiselle Ernestine ont de l'amour l'un pour l'autre, qu'il trouve d'ailleurs que leur caractère et leur fortune se conviennent, on espère qu'il tourmentera madame pour les marier ensemble. Reste à présent à savoir si l'inconnu que madame consulte sur tout, lui permettra d'y consentir; et c'est ce que nous verrons.

PICARD.

Dis donc, Germaine, nous qui avions peur de nous ennuyer en venant nous claquemurer à la campagne, nous allons avoir plus de divertissement que nous n'en voudrons.

GERMAINE.

Bast! bast! quand on sait s'occuper des affaires des autres, on ne s'ennuie jamais nulle part.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DERVILLE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Germaine, si vous rencontrez maman, vous lui direz que nous sommes revenus de la promenade.

GERMAINE.

Oui, mademoiselle.

(Germaine sort avec Picard.)

SCÈNE III.

M. DERVILLE, ERNESTINE.

M. DERVILLE.

J'admire ta mère, ma chère Ernestine. Toute votre terre ne fait qu'un parc. Pour moi, je n'aurais jamais ce talent-là. Crois-tu que Jules viendra aujourd'hui?

ERNESTINE.

Je ne sais pas, mon oncle. Nous avons si peur que maman ne trouve ses visites trop fréquentes, que nous ne savons comment faire.

M. DERVILLE.

Mon arrivée est une occasion toute naturelle.

ERNESTINE.

Assurément; mais vous savez ce que c'est que d'être dans l'appréhension.

M. DERVILLE.

Elle lui fait toujours bonne mine cependant?

ERNESTINE.

Moins, depuis quelque temps. Et je crois bien que si son père n'était pas un aussi bon voisin, et que vous ne fussiez pas son ami d'enfance, elle se serait déjà expliquée.

M. DERVILLE.

Ainsi elle préférerait donner ta main à un inconnu? Pour ma sœur qui est si raisonnable, c'est un singulier travers. A-t-elle toujours l'habitude de se consulter, comme elle le dit elle-même?

ERNESTINE.

Hélas! oui, mon cher oncle; et quand je la vois s'enfermer dans cette pièce, je pense qu'elle va peut-être s'occuper de Jules, et je suis dans des transes mortelles.

M. DERVILLE.

De sorte que c'est toujours ici qu'elle tient son conseil. Elle est fidèle à ses habitudes.

ERNESTINE.

Depuis quelque temps surtout, je trouve ses retraites bien fréquentes.

M. DERVILLE.

Plus on avance dans la vie, mon enfant, et plus on se sent forcé de réfléchir. Il faut se rappeler que ta mère s'est mariée bien jeune; qu'elle est devenue veuve presque aussitôt; que sa fortune et les agrémens de sa personne lui ont attiré grand nombre de soupirans, et qu'il lui a fallu beaucoup de circonspection pour se conduire comme elle l'a fait. Peut-être, à cette époque, s'est-elle vouée à quelque pratique d'austérité qu'elle renouvelle chaque fois qu'elle veut obtenir les lumières dont elle a besoin.

ERNESTINE.

Croyez-vous, mon cher oncle, que ces pratiques

d'austérité lui défendraient de me marier avec monsieur Jules ?

M. DERVILLE.

Il est possible que, dans l'illusion que ta mère se fait sur une fille qu'elle aime si tendrement, elle s'imagine qu'il n'y ait pas d'alliance à laquelle tu ne puisses prétendre.

ERNESTINE.

Je préférerais alors que maman me vît telle que je suis.

M. DERVILLE.

Je l'aperçois qui vient de ce côté; laisse-nous. Quoique je sois un peu gêné d'entamer un pareil entretien avec elle, je te promets de m'en acquitter du mieux que je pourrai; et si, par hasard, je ne réussissais pas à l'amener à mon sentiment, tu peux croire qu'il n'y aura pas de ma faute.

(Ernestine en sortant passe devant sa mère, qui lui baise le front.)

SCÈNE IV.

M. DERVILLE, MADAME DE GRÉMY.

MADAME DE GRÉMY.

Avouez, mon frère, qu'Ernestine fera une jolie petite comtesse.

M. DERVILLE.

Elle ferait aussi une jolie petite madame Lartigues.

MADAME DE GRÉMY.

Vous tenez donc toujours à vos vieilles idées?

Digitized by Google

M. DERVILLE.

Je tiens à la rendre heureuse, cette pauvre enfant.

MADAME DE GRÉMY.

Est-on jamais heureuse en mariage, mon frère? Au bout de bien peu de temps, vous n'avez plus de votre mari que le nom qu'il vous a donné; aussi est-ce à choisir ce nom qu'il faut apporter tous ses soins. Quelque belle, quelque aimable que puisse être une femme, elle ne doit pas espérer de captiver long-temps un époux; on n'a plus alors qu'à viser à la considération; et un beau nom du moins vous en facilite les moyens.

M. DERVILLE.

Un beau nom! Qu'est-ce que c'est qu'un beau nom aujourd'hui? Un beau nom pour une femme est celui qu'elle porte avec plaisir.

MADAME DE GRÉMY.

Mon frère, glissons sur un sujet que nous envisageons chacun d'une manière opposée. La conduite que j'ai tenue, l'estime générale dont je suis entourée, me tracent la marche que je dois suivre pour l'établissement de ma fille. Son âge d'ailleurs nous donne encore du loisir.

M. DERVILLE.

Si vous aviez quelqu'un en vue...

MADAME DE GRÉMY.

Je ne m'explique pas; mais soyez certain que je ne ferai rien que de convenable.

M. DERVILLE.

Ce qu'il y aurait de plus convenable, ce serait de se laisser conduire par la raison.

MADAME DE GRÉMY.

Je suis de votre avis.

M. DERVILLE.

Mais, Caroline, il me semble que notre conversation est bien sèche. Je suis ton frère après tout. Ne pouvons-nous causer ensemble d'une manière plus amicale? « Tu ne t'expliques pas. » Et puis : « l'estime générale dont tu es entourée ».... Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que je cherche à t'enlever cette estime! Et notre ami Lartigues est-il donc un réprouvé? Je te parle de son fils parce que c'est un garçon estimable, dont on est sûr, qui s'est élevé sous tes yeux. Est-ce qu'il aurait changé depuis mon dernier voyage?

MADAME DE GRÉMY.

Je ne dis pas cela.

M. DERVILLE.

Eh bien! que peut-on trouver de mieux pour Ernestine? Je te demande pardon de te presser avec si peu de façon; mais tu me connais; je n'entends rien aux délicatesses outrées, et j'ai peur que, dans ta solitude, tu ne t'exagères un peu ton importance.

MADAME DE GRÉMY.

Vous n'y pensez pas, mon frère.

M. DERVILLE.

Je sais que tu as toujours été sévère; mais je crains que cela n'aille encore en augmentant.

MADAME DE GRÉMY.

Sévère! Parce que je ne me rends pas du premier mot à ce que vous désirez, et que mes idées pour l'établissement d'Ernestine ne sont pas absolument les vôtres. Il me semble que l'on peut s'en rapporter à moi, et que jusqu'ici je n'ai pas fait beaucoup d'extravagances.

M. DERVILLE.

Eh! mon Dieu, pas assez.

MADAME DE GRÉMY, *riant.*

Voilà qui est consolant du moins. Et pour commencer, il faudrait que je donnasse la main de ma fille à un jeune homme, assurément fort aimable, mais qui n'a pas d'emploi, et qui n'en cherche pas.

M. DERVILLE.

Tant mieux, ma chère, tant mieux qu'il n'en cherche pas; car je ne sais pas ce que l'on veut. Tout le monde crie contre l'avidité des places, et tout le monde s'accorde pour blâmer ceux qui n'en sollicitent pas. Jules sait fort bien occuper son temps; il a de la fortune, des talens; que ferait-il d'un emploi?

MADAME DE GRÉMY.

Cela lui donnerait de la considération, mon frère.

M. DERVILLE.

Il a déjà celle d'un homme qui n'a besoin de rien; cela ne vaut-il pas mieux? Envoyez-le à Paris avec l'ordre exprès d'y faire ce qu'on appelle son chemin,

Digitized by Google

il ne tardera pas à se voir obligé de mettre de côté toutes les bonnes qualités que nous admirons en lui. Plus de franchise, plus de naturel. Il faudra qu'il se modèle sur le patron d'une foule de petits fats dont on déguise l'inutilité sous des titres qui passent pour des emplois. Conservons donc quelques bons esprits, quelques caractères primitifs, ne fût-ce que pour servir de comparaison.

MADAME DE GRÉMY.

J'admire que ce soit vous qui me trouviez sévère.

M. DERVILLE.

Je parle d'après un exemple que je viens d'avoir sous les yeux. Monsieur de Valcour, que vous avez pu voir chez moi, a mis son fils sur le chemin de l'ambition; je ne sais trop comment on nomme l'espèce de poste qu'il occupe; mais il est aujourd'hui si plein de son mérite, que son père même n'est plus à ses yeux qu'un homme gothique, sa mère une provinciale ridicule, et sa sœur une oie.

MADAME DE GRÉMY.

C'est du goût que cela; car, autant que je me le rappelle, il ne se trompe pas de beaucoup.

M. DERVILLE.

Mais est-ce à un fils, est-ce à un frère à traiter ainsi sa famille? surtout quand on se représente les bassesses de tout genre auxquelles ces messieurs ne font aucune difficulté de se soumettre pour parvenir auprès de leurs protecteurs.

MADAME DE GRÉMY.

Enfin, mon frère, ce n'est pas sur-le-champ que vous voulez marier Jules avec Ernestine?

M. DERVILLE.

Non, ma sœur; mais je voudrais seulement que vous vous accoutumassiez à cette idée; et si vous tenez absolument à ce que Jules ait un emploi, voici les élections, servez-vous de votre crédit pour faire nommer son père député.

MADAME DE GRÉMY.

Qu'est-ce que cela fera au fils? Monsieur Lartigues a trop de conscience......

M. DERVILLE.

Qu'il ait de la conscience ou qu'il n'en ait pas, un député obtient toujours quelque chose pour lui ou pour les siens. C'est bien le moins pour une place qui n'est pas payée. Voyez cela un peu, ma chère Caroline. Ces jeunes gens s'aiment, ils se conviennent. Vous avez tant fait pour Ernestine, qu'il faut compléter votre ouvrage. Quant à la noblesse, Lartigues est riche; cela s'obtient comme autre chose; et je suis persuadé que, pour faire le bonheur de son fils, il n'hésitera pas à vous donner cette légère satisfaction.

MADAME DE GRÉMY.

Vous êtes d'une vivacité qui ne laisse pas le temps de réfléchir.

M. DERVILLE.

Puisque vous tenez tant aux notabilités, eh bien! un député, c'est une notabilité.

MADAME DE GRÉMY.

Voyez donc que de choses vous faites marcher à la fois : l'élection de monsieur Lartigues, sa noblesse et le mariage d'Ernestine.

M. DERVILLE.

C'est que tout cela ne fait qu'un.

MADAME DE GRÉMY.

Et puis, est-il bien convenable qu'une femme fasse des démarches pour l'élection d'un député?

M. DERVILLE.

Aujourd'hui tout ce qui réussit est convenable.

MADAME DE GRÉMY.

Pour bien des gens, peut-être; mais pas pour moi! D'ailleurs, réussirai-je?

M. DERVILLE.

Qui pourrait vous résister? Vous êtes si aimable, si parfaite. Je le répète, trop parfaite. Rapprochez-vous de notre humanité; prêtez-vous un instant à notre faiblesse; prenez pitié de deux pauvres jeunes gens qui croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de s'aimer, et pour qui une séparation pourrait devenir mortelle.

MADAME DE GRÉMY.

Votre éloquence est d'une chaleur entraînante.

M. DERVILLE.

Vous devez me regarder comme un vieux fou.

MADAME DE GRÉMY.

Non, car vous n'avez que quelques années de plus que moi.

M. DERVILLE.

Comme un fou, du moins. Je ne vous chicanerai pas; je suis de bonne composition. Tout ce que je vous demande, c'est de vous rendre à mes vœux pour ce mariage.

MADAME DE GRÉMY.

Halte-là. Je ne promets rien que je ne me sois consultée sur les préliminaires.

M. DERVILLE.

Qu'appelez-vous préliminaires?

MADAME DE GRÉMY.

Vous l'avez déjà oublié? L'élection de monsieur Lartigues.

M. DERVILLE.

Mais consultez-vous du moins avec impartialité. Vous devenez si sérieuse quand vous êtes livrée à vous-même; vos réflexions prennent un cours si redoutable, que ce n'est pas sans quelque effroi que je vois arriver le moment d'une décision. Ne vous exagérez rien, ma bonne amie. Tout le monde aujourd'hui peut se mêler d'une élection, la mode l'autorise. Et quel plus bel emploi pouvez-vous faire de vos moyens de séduction? Quoi de plus noble que les grâces et la vertu intercédant pour le mérite? (A part.) Elle est si sublime que je ne sais que lui dire!

Digitized by Google

MADAME DE GRÉMY.

Je réfléchirai à tout cela, mon frère.

M. DERVILLE.

Je vous laisse donc, ma bonne Caroline. J'appuie sur bonne, parce que c'est à votre cœur surtout que je m'adresse, et que je redoute votre raison.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME DE GRÉMY, seule, se promène quelque temps sur le théâtre, en se regardant dans sa glace chaque fois qu'elle passe devant. Elle essaie différentes mines et étudie plusieurs maintiens.

Mon frère a de singulières idées. Me transformer en solliciteuse? (Elle rit.) Ah! ah! ah!..... Madame de Grémy allant quêter des voix! On dira le candidat de madame de Grémy... Quel air cela aura-t-il?... Il faut voir. (Elle sonne.) Je suis en beauté depuis quelque temps, cela se trouve bien.

SCÈNE VI.

MADAME DE GRÉMY, GERMAINE.

MADAME DE GRÉMY.

Germaine, donnez-moi un châle et un chapeau.

GERMAINE.

Quel chapeau madame désire-t-elle?

MADAME DE GRÉMY.

Le dernier que j'ai fait venir de Paris. Vous m'apporterez aussi un éventail.

GERMAINE.

Madame attend du monde?

MADAME DE GRÉMY.

Faites ce que je vous dis. (Germaine sort.) Je ne sais pas s'il faut une grande toilette pour des visites de candidature..... Je ferai la plupart de ces visites le matin; je crois qu'un joli négligé sera de meilleur goût.

GERMAINE, apportant un châle, un chapeau et un éventail.

J'ai apporté ce châle-là.

MADAME DE GRÉMY.

Non, non. Je veux tout bonnement un châle carré et un chapeau du matin. Je n'ai même pas besoin d'éventail. (Germaine sort encore une fois.) C'est comme mère de famille que je suis censée me prêter à cette démarche; une mise simple sera plus en harmonie.

GERMAINE.

C'est bien cela que madame m'a demandé?

MADAME DE GRÉMY.

Parfaitement.

GERMAINE.

Si madame va à la ville, je me chargerai de demander les chevaux.

MADAME DE GRÉMY.

Je ne vais pas à la ville, et je n'ai plus besoin de vous.

(Germaine sort avec les signes de la plus vive curiosité.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GRÉMY, seule, va fermer la porte et mettre le verrou.

Qu'est-ce qu'une femme peut dire pour recommander un candidat, et à qui commencerai-je à porter la parole? (Elle s'approche de la glace.) Ce chapeau a l'air d'être fait exprès; il me donne une bonne mine. On doit avoir confiance dans une femme coiffée comme cela. Je débuterai par le président. Comme il a un état grave et qu'il a l'esprit facétieux, cela ne laisse pas que de lui donner beaucoup de partisans, et son appui peut nous être d'un grand secours. (Elle tourne un peu sa glace.) Faut-il prendre l'air enjoué... Ah! oui, avec le président. (Elle fait la révérence devant sa glace.) « Monsieur le président, je viens vous importuner. — Comment, belle dame, importuner! je paierais de ma vie des importunités pareilles. — J'ai à vous parler de choses bien sérieuses. (Elle rit.) Je suis dans les grandes affaires. — J'espère bien que ce n'est pas un procès. — Non vraiment. — A la bonne heure; car j'aurais condamné sans appel l'imprudent qui aurait osé faire du chagrin à une aussi jolie dame. — Pas de personnalités, monsieur le président. Je ne viens pas pour entendre des complimens, je viens pour vous prier de

me rendre un service. — C'est donc un ordre que vous allez me donner? — Si vous m'en croyez, ne vous engagez pas trop d'avance. — Je ne m'engagerai jamais avec vous autant que je le désirerais. — (D'un air très-sérieux et en changeant tout-à-fait de ton.) Je ne vous ai pas encore demandé de nouvelles de madame la présidente; j'aurais peut-être dû commencer par la mettre dans mes intérêts avant de me présenter devant vous. — Je n'imagine pas que vous ayez besoin d'auxiliaire contre moi. — Eh bien! monsieur le président, voyez jusqu'où va ma présomption, j'ai compté sur vous pour m'aider à faire... (Elle rit.) Ah! ah! ah!... pour m'aider à faire... un député! — Un député! — Je suis folle; je vous dis que je suis folle. (Elle s'assied et avance son siége comme une personne qui veut faire une confidence.) Ecoutez, monsieur le président, quoique jeune encore, je n'en ai pas moins un fille à marier. (Du ton de la plus grande confiance.) Je vous avoue ma faiblesse; ce serait à mon grand regret que je la laisserais entrer dans une famille sans illustration. Mon frère est lié d'enfance avec monsieur Lartigues; il désirerait que Jules devînt mon gendre. Mais à quoi ressemblerait que mademoiselle de Grémy fît un pareil mariage, et que répondrais-je aux gens qui me demanderaient ce que c'est que son beau-père? — C'est donc pour le bon homme Lartigues que vous sollicitez? — Sans doute. — Diable! c'est que ses dîners ne sont guère bons. — Il ne donnera plus de dîners quand il sera député. — Je le sais bien, je le sais bien. Cependant le bon homme Lartigues député! cela me paraît drôle. — Pourquoi? — Vous avez raison; mais c'est que je veux toujours qu'un

député soit une espèce de magistrat, et qu'il faut bien des qualités pour faire un magistrat. — (D'un air de finesse.) Il y en a qu'on doit désespérer de pouvoir jamais égaler. — Ce n'est pas cela que je veux dire. — Quand vous le diriez, monsieur le président. Mais enfin monsieur Lartigues ne vous paraît-il pas un homme sûr? N'a-t-il pas une grande fortune, de l'indépendance, des opinions arrêtées? »

(Elle se lève précipitamment et parcourt le théâtre.)

Ah! opinions arrêtées! je ne puis en conscience prononcer ces grands mots-là. Cela me vieillit de vingt ans. (Elle se rapproche de sa glace.) Je ne crois pas me faire illusion; mais certainement je ne suis ni d'âge ni de figure à savoir ce que c'est que des opinions arrêtées. Une femme répondre des opinions d'un homme! Cela n'est pas convenable. Je ne puis me charger d'un pareil emploi. Me rendre caution de la capacité d'un candidat à la députation! (Elle rit.) Mon frère n'y pense pas. Encore une fois, rien ne me paraît plus hors des convenances.

(Elle va ouvrir le verrou; et, revenant sur le bord du théâtre, elle sonne; Germaine paraît aussitôt.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE GRÉMY, GERMAINE.

MADAME DE GRÉMY.

Vous étiez donc à la porte?

GERMAINE, embarrassée.

Madame, je passais pour aller à ma chambre, quand j'ai entendu la sonnette de madame... et...

MADAME DE GRÉMY.

C'est bon. Rangez ce châle et ce chapeau. Mon frère est-il dans le grand salon?

GERMAIME.

Je crois bien que oui, madame.

(Madame de Grémy sort.)

SCÈNE IX.

GERMAINE, seule, ensuite PICARD.

GERMAINE, bas et regardant autour d'elle.

Quoi! c'est monsieur le président! Il doit être encore ici. Mais où? Cette pièce ne communique à rien; c'est la fin de la maison; j'étais à la porte; Picard sous la fenêtre... Il n'y a pas de cheminée...

PICARD.

Sais-tu enfin quelque chose? (Germaine lui fait signe de parler plus bas.) Qu'y a-t-il donc?

GERMAINE.

Tu ne l'as pas vu sortir par la croisée?

PICARD.

Qui?

GERMAINE.

Le président.

PICARD.

Le président?

GERMAINE, regardant toujours autour d'elle.

Oui, c'est avec lui que madame parlait; j'en suis sûre.

PICARD, regardant aussi autour du théâtre.

Et que se disaient-ils?

GERMAINE.

Plus bas donc, car à coup sûr il n'est pas loin d'ici.

PICARD, bien bas.

Et que se disaient-ils?

GERMAINE.

Je n'en sais rien; mais j'ai entendu plusieurs fois madame qui disait bien distinctement : « Monsieur le président. »

PICARD.

A-t-on idée de cela!

Digitized by Google

GERMAINE.

Et puis le président répondait je ne sais quoi; et puis madame riait.

PICARD.

Elle riait?

GERMAINE.

A gorge déployée. Ensuite j'ai été bien long-temps que je n'ai rien entendu.

PICARD.

Voyez-vous!

GERMAINE.

Ensuite madame a sonné, et je suis entrée bien vite, trop vite même, car je crois qu'elle en a fait la remarque. Mais j'étais si pressée de voir si je verrais quelque chose!

PICARD.

Et tu n'as rien vu?

GERMAINE.

Rien.

PICARD.

Nous perdrons cette place-ci à bon marché.

GERMAINE.

Tu crois?

PICARD.

Tu peux nous regarder comme renvoyés. Madame est fine; rien ne lui échappe. Elle n'aura pas voulu te prendre sur le temps; mais demain ou après-demain elle te cherchera querelle, et nous mettra tous les deux à la porte. C'est comme si c'était fait.

GERMAINE.

C'est terrible!

PICARD.

Laisse-moi faire. Il est certain que le président n'a pu s'échapper; il est là quelque part. (Haut.) Ah! Germaine, si nous n'étions pas chez une aussi bonne maîtresse que madame, que j'aimerais à servir chez monsieur le président! (Il fait des signes d'intelligence à Germaine qui lui applaudit.) C'est un homme si juste, si loyal, si généreux! Il n'y a qu'une voix sur son compte. (Il rit en se mettant la main sur la bouche.) Quel honneur ce serait pour nous que d'être dans la première maison de la ville! car un président est toujours le premier d'une ville : la justice passe avant tout.

GERMAINE.

Nous, surtout, qui avons toujours aimé le service des gens d'esprit; nous serions là à la source.

PICARD, bas à Germaine.

Bravo!

GERMAINE, haut.

C'est un homme si rare! Un président qui n'a pas de morgue.

PICARD.

Avec cela, cette belle figure et cette corpulence imposante. (Germaine lui fait des signes.) Quand je dis corpulence, je ne prétends point qu'il soit trop gros; au contraire, je lui trouve la taille bien prise et bien proportionnée... pour un président. (Il se laisse tomber sur une chaise, Germaine sur une autre, et tous deux s'efforcent d'étouffer leurs éclats de rire.)

Digitized by Google

GERMAINE.

Dis donc, Picard, si nous pouvions lui rendre service.

PICARD.

Quel service des gens comme nous peuvent-ils rendre à un président?

GERMAINE.

Un président peut se trouver dans l'embarras comme un autre.

PICARD.

Cela s'est déjà vu.

GERMAINE.

Tous les jours on peut être dans une fausse situation dont on voudrait sortir.

PICARD, très-haut.

Mais il faut se décider tout de suite.

GERMAINE.

D'un moment à l'autre il peut venir quelqu'un.

PICARD.

Justement, voici le frère de madame avec monsieur Lartigues.

GERMAINE.

Il est trop tard. (A Picard.) Ma fine! tant pis pour lui.

(Avant de sortir, Germaine et Picard regardent encore de tous côtés.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. DERVILLE, M. LARTIGUES.

M. LARTIGUES.

Je n'aime pas ces gens-là, que ta sœur a pris nouvellement à son service.

M. DERVILLE.

Ni ma sœur non plus, car elle va les renvoyer.

M. LARTIGUES.

S'est-elle aussi consultée pour cela ?

M. DERVILLE.

Ne te moque pas de ses consultations, car je ne connais pas de femme dont on loue plus généralement les décisions.

M. LARTIGUES.

Dans les petites choses.

M. DERVILLE.

J'avoue que j'avais eu tort de vouloir faire de toi un député. Je croyais qu'en te cachant nos petites intrigues, tu aurais été flatté de réunir les suffrages de tes concitoyens; ma sœur, plus judicieuse que moi, hésitait à me répondre; mais après s'être renfermée quelques instans, elle est venue me retrouver armée de pied en cap; et tu as entendu la fin de sa philippique. Il est impossible d'être plus foudroyante.

M. LARTIGUES.

Il semble qu'elle soit toujours armée pour avoir raison.

M. DERVILLE.

Je lui disais tantôt qu'elle en était désespérante.

M. LARTIGUES.

Ce n'est malheureusement que trop vrai. Je ne sais plus que faire de mon pauvre Jules; il n'a pas osé m'accompagner. Il a si peur de recevoir son congé, qu'il aime mieux se priver de venir ici, pour prolonger du moins son incertitude.

M. DERVILLE.

Ils sont encore bien jeunes tous les deux.

M. LARTIGUES.

Ils ne sont pas trop jeunes, puiqu'ils s'aiment comme s'ils étaient plus âgés... Mon ami, il faut que ton séjour nous serve à en finir.

M. DERVILLE.

Ah! si j'avais une fille, tu ne serais pas long-temps dans l'embarras.

M. LARTIGUES.

Je doute que Jules acceptât cet expédient. Il perd la tête pour Ernestine, qui est effectivement la plus aimable enfant que je connaisse. Que peut donc objecter madame de Grémy? Pourquoi, ne voulant pas les marier ensemble, a-t-elle laissé ces jeunes gens s'élever auprès l'un de l'autre? Que désire-t-elle de mieux pour sa fille? Ce n'est pas amour-propre de

père; mais Jules est certainement un jeune homme accompli.

M. DERVILLE.

Elle ne dit pas le contraire.

M. LARTIGUES.

Il est fils unique. Elle connaît ma fortune.

M. DERVILLE.

Aussi n'est-ce pas cela qui l'arrête.

M. LARTIGUES.

Si elle veut du temps, elle n'a qu'à parler. Aussitôt que j'aurai sa parole, je me charge de faire entendre raison à mon fils. Mon cher Derville, je n'ai que ce chagrin, mais il est insupportable.

M. DERVILLE.

Et avoir affaire à une femme que rien ne peut influencer, et qui, en nous désolant, trouvera encore le moyen de nous prouver que nous avons tort!

M. LARTIGUES.

Pour cela, je l'en défie. Qu'elle y prenne garde; avec sa prétention de passer pour une femme extraordinaire, elle ne passera que pour une femme bizarre, entêtée, et qui fait le malheur de sa fille, seulement pour se distinguer des autres mères.

M. DERVILLE.

Mon ami, tu n'y penses pas. Caroline d'abord n'a aucune prétention; elle ne veut pas paraître extraordinaire; mais, ne s'étant mariée que parce que mon

père a voulu la marier, ayant toujours été fort calme, elle ne conçoit rien à ces empressemens amoureux qui nous paraissent à nous une chose toute naturelle.

M. LARTIGUES.

Elle ne peut pas douter de l'attachement que nous lui portons, puisque je l'ai tourmentée si long-temps pour l'épouser, et qu'elle sait bien que Jules, tout en ayant à se plaindre d'elle, n'en parle jamais cependant qu'avec le plus grand enthousiasme. Je crois que cela lui plaît, et qu'elle s'amuse à tenir ainsi notre sort en suspens.

M. DERVILLE.

Quel caractère tu lui prêtes!

M. LARTIGUES.

Ah! mon ami, connaît-on jamais les femmes? Madame de Grémy est peut-être la personne la plus coquette qui existe.

M. DERVILLE.

Coquette, avec qui? A-t-elle jamais laissé un seul instant l'espoir de la fléchir à qui que ce soit? Ne m'as-tu pas répété cent fois toi-même que quand tu lui avais demandé sa main, elle t'avait répondu d'une manière si franche et si naturelle, qu'en renonçant à tout espoir, ton estime et ton attachement pour elle s'étaient accrus de moitié?

M. LARTIGUES.

C'est vrai.

M. DERVILLE.

Quand la perfection nous contrarie, on en médit comme d'un défaut.

M. LARTIGUES.

Je ne demande donc qu'une grâce au ciel, c'est de me préserver des personnes parfaites.

SCÈNE XI.

M. DERVILLE, MADAME DE GRÉMY, M. LARTIGUES, ERNESTINE.

MADAME DE GRÉMY, avec enjouement.

Vous dites bien du mal de moi, j'en suis sûre?

M. LARTIGUES.

Ma foi! ma voisine, nous essayons et nous ne pouvons pas; c'est ce qui nous désespère.

MADAME DE GRÉMY.

Eh bien! continuez; ce sera pour moi comme un examen de conscience. Mais je vous demanderai la permission de renvoyer Ernestine.

M. DERVILLE, prenant Ernestine par le bras.

Qu'elle reste au contraire, cette chère enfant, et qu'elle nous condamne si nous avons tort.

MADAME DE GRÉMY.

Prenez-y garde : vous pourriez bien n'en pas avoir

aussi bonne composition que vous l'espérez. Nous venons de causer ensemble, et je l'ai presque amenée à être de mon avis.

ERNESTINE.

Je suis toujours de votre avis quand vous me parlez, maman; mais il ne faut pas que je réfléchisse. (Elle soupire.)

MADAME DE GRÉMY, gaiement.

Tu oses me faire un tel aveu!

M. LARTIGUES.

Ne lui apprenez pas encore à dissimuler, ma belle voisine. Elle est femme; à coup sûr, cela lui viendra.

MADAME DE GRÉMY.

Cette sentence est sans doute une suite de votre conversation? Vous êtes vraiment singuliers, messieurs; si une femme avait la franchise que vous semblez lui désirer, vous ne tarderiez pas à la trouver inconséquente; mais parce qu'elle a des principes dont elle ne fait pas étalage, qu'elle s'est fait des idées de convenance dont elle cherche à s'écarter le moins possible, vous êtes enclins à la trouver fausse; si vous osiez, hypocrite. A la place de ces lieux communs sur notre dissimulation, dites-moi, je vous prie, comment il faudrait qu'une femme fût pour être bien. Doit-elle être tout-à-fait sans volontés? Et si elle a une fille qu'elle aime tendrement, et dont elle craint de se séparer, est-elle si coupable de retarder un peu le moment de cette séparation?

ERNESTINE.

Jules n'a jamais pensé à nous séparer, maman.

MADAME DE GRÉMY, en riant.

Tais-toi donc, Ernestine.

ERNESTINE.

Il vous aime trop pour cela.

MADAME DE GRÉMY.

L'ambition peut le prendre, mon enfant.

M. DERVILLE.

Vous lui en désiriez tantôt, ma sœur.

MADAME DE GRÉMY.

Vous êtes un traître, vous, mon frère.

M. LARTIGUES.

Moi, je n'ose plus parler.

ERNESTINE.

Ah! si Jules était ici.

MADAME DE GRÉMY.

Que ferait-il?

ERNESTINE.

Il vous persuaderait, maman. Mais il faudrait l'encourager; il a si peur de vous déplaire.

MADAME DE GRÉMY.

Pauvre enfant, viens, que je t'embrasse. (Elle regarde avec attendrissement Ernestine, qui lui prend la main et la baise.)

M. DERVILLE.

Allons, ma sœur, de la faiblesse; laissez-vous tou-

cher. Nous voilà trois ici que d'un mot vous pouvez rendre heureux.

ERNESTINE.

J'en connais bien un quatrième.

MADAME DE GRÉMY.

Songez donc qu'hier encore il n'était question de rien.

ERNESTINE.

Pour vous, maman.

MADAME DE GRÉMY.

Vous ne nous quittez pas sitôt, mon frère; nous reparlerons de cela.

M. DERVILLE.

Puisque ce sujet vous est pénible, ma bonne amie, il faut le terminer tout de suite, et n'y plus revenir.

MADAME DE GRÉMY.

Tu consens donc, Ernestine, à partager avec un autre l'amitié que tu avais pour moi?

M. DERVILLE.

Un cœur comme le sien pourra suffire à tout.

MADAME DE GRÉMY.

Vous me pressez étrangement, mon frère.

M. DERVILLE.

Pas assez, apparemment, puisque vous hésitez encore.

MADAME DE GRÉMY.

Je suis trop émue, mon ami, pour pouvoir prendre une décision dans ce moment.

Digitized by Google

M. DERVILLE, lui baisant la main.

Je vous comprends. (Il se retire doucement en faisant signe à monsieur Lartigues et à Ernestine de le suivre. Tous trois, en sortant, élèvent les mains au ciel comme pour le prier de fléchir le cœur de Madame de Grémy.)

SCÈNE XII.

MADAME DE GRÉMY, seule.

(Elle reste un moment immobile et comme absorbée dans ses réflexions; ensuite, toujours d'un air préocupé, elle va à la porte qu'elle ferme et dont elle pousse le verrou, et revient naturellement se placer devant sa glace.)

Tu veux te marier, mon Ernestine. Tu veux te donner un maître. Tu es si jeune, mon enfant; crois-moi, conserve encore ta liberté. Sais-tu bien ce que c'est qu'un mari?... C'est un juge, ma fille, et un juge toujours prévenu contre nous. Lorsque tes grâces, ton esprit, ta gentillesse exciteront autour de toi le murmure le plus flatteur, ton mari seul, de sang-froid, te trouvera peut-être insipide, s'il ne te trouve pas ridicule. — Mais, maman, ne puis-je pas espérer... — Que Jules fera exception? Oui, mon enfant, tu dois croire cela; je l'ai cru aussi lors de mon mariage. — Ma chère maman, auriez-vous été plus sûre du mari que vous me cherchiez? — Ma chère amie, ce mari que je te cherchais était un mari éloigné. Je pouvais en refuser dix; je pouvais en refuser vingt, et te conserver long-temps encore avec moi. Mais Jules... Ne crois pas que je tienne à la naissance, ni à

Digitized by Google

aucune distinction. Eh! mon Dieu, le bonhomme Lartigues est assez insignifiant pour que je puisse lui donner aux yeux du monde toutes les qualités que je voudrai. Il vit retiré, il parle peu; j'en ferai un philosophe, un penseur, un homme à part, cela ne m'embarrasse pas et peut nous donner un très-bon air. Mais il fallait un prétexte pour ton oncle, j'ai choisi celui de la naissance. Ce que je voulais..... ce que je voudrais encore, je n'ose te le dire. — Parlez, maman. — (Avec chaleur.) Non, non; marie-toi, ma fille, marie-toi.

O ciel! j'ai une fille à marier... Il me semble qu'hier encore j'avais son âge; et j'ai déjà une fille à marier!... Quelque temps de plus, je serai grand'mère, une vieille grand'mère.

(Elle se place tout-à-fait devant sa glace, se croise les bras, et se regarde quelque temps avec la plus grande attention.)

Ah! je ne suis plus la jolie mademoiselle Derville. Mon teint a perdu cette première fraîcheur de la jeunesse. (Elle soupire.) J'ai trente ans. (Plus bas et avec l'air de craindre d'être entendue.) Il ne faut pas mentir, j'en ai trente-quatre. (Après un moment de silence, elle relève la tête.) Mais à trente-quatre ans, une femme est encore jeune, si elle sait prendre surtout le ton et le maintien qui lui conviennent.

(Encore un moment de silence, pendant lequel elle essaie devant sa glace, d'un air de satisfaction, plusieurs attitudes.)

Je serai donc grand'mère avec cette tournure-là...

Digitized by Google

ce sera très-remarquable. (Elle arrange ses cheveux.) « Quoi, dira-t-on, cette dame a une fille mariée? — Mon Dieu! oui. — C'est impossible. Cette fille doit être une enfant. — Elle est bien jeune, à la vérité. — Cette dame est donc bien pressée de devenir grand'-mère? » A coup sûr on dira cela, parce que c'est la première idée qui se présente. « — Elle? répondra-t-on, je vous assure qu'elle n'a seulement pas fait cette réflexion-là. » Comme cela me met à part des autres femmes! Jeune, jolie, aimable, et me résignant à devenir grand'mère... sans regret aucun; sans même y penser... ce sera peut-être unique.

Allons, allons, mon Ernestine, je ne m'oppose plus à ton bonheur. Épouse Jules... Vous devez être content, mon frère? Et vous aussi, mon vieil ami; car c'est ainsi que nous devons nous appeler désormais, monsieur Lartigues. Nous allons être des grands parens. (Elle se fait des mines dans sa glace.) Comme vous me regardez! Oui, des grands parens. Cela vous chagrine? Imitez-moi.

Ce mariage doit me convenir... Je reste au milieu de mes amis d'enfance... Cela prolonge la jeunesse. On vieillit moins pour les personnes qui ne vous ont jamais quitté.

Ah! si le monde venait à savoir à quel prix je suis raisonnable! Heureusement cette glace est ma seule confidente. Quels services elle m'a déjà rendus! Cela tient un peu à ma manière de la consulter. Mais quand j'ai passé quelque temps auprès d'elle, je ne

Digitized by Google

me trompe guère sur les prétentions que je dois adoucir. Elle amortit ma vanité ; car j'ai de la vanité ; et c'est un grand bonheur pour moi d'avoir trouvé ce moyen de composer avec elle. Sancho a raison :

QUAND DIEU DONNE LE MAL, IL DONNE AUSSI LE REMÈDE.

Digitized by Google

LE
CHATEAU DE CARTES,
OU
NE BATISSONS PAS DE CHATEAUX EN ESPAGNE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE DE VERNA.
LA COMTESSE DE VERNA.
LE VICOMTE DE GOURY.
LA VICOMTESSE DE GOURY.
REMI, domestique du comte de Verna.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel du comte.

Le théâtre représente un salon. Sur une table il y a un château de cartes, une tasse dans laquelle est un pinceau, un encrier, des ciseaux, et plusieurs cartes éparses.

LE

CHATEAU DE CARTES.

SCÈNE I.

REMI, *seul.*

Si j'étais sûr qu'en donnant un bon coup de poing sur ce château de cartes auquel monsieur travaille depuis plus de quinze jours, et qu'en mettant cela sur le comte de Bruno, je pusse le faire renvoyer, je n'hésiterais pas long-temps. Mais comme c'est l'ancien de la maison, que monsieur et madame ont toute confiance en lui, je ne veux pas m'y hasarder. Il n'y a que ce Bruno qui me gène ici. Quoiqu'il ne me dise rien, je parierais qu'il n'ignore pas ce que je fais, et ça m'ôte tout agrément. Sans lui, je pourrais me donner pour le domestique le plus rangé de cette maison. Je ne vais jamais au cabaret; j'aime mieux prendre de temps en temps à l'office des bouteilles de vin que je monte à ma chambre, parce que ça ne saute pas aux yeux; je ne sors que la nuit; et, puisque le portier est bien avec moi, c'est comme si je ne sortais pas. Eh bien! il suffit que je craigne ce Bruno pour avoir des remords.

Digitized by Google

SCÈNE II.

M. DE VERNA, REMI.

M. DE VERNA.

Remi, voyez si ma femme est rentrée, et dites-lui que je suis dans ce cabinet. (Remi sort.) Mon petit Gabriel n'aura pas de reproches à me faire ; je lui avais promis un château de cartes pour les vacances, et demain, en arrivant, il le trouvera tout achevé.

(Il prend des ciseaux et une carte qu'il découpe.)

SCÈNE III.

M. DE VERNA, M. DE GOURY.

M. DE GOURY.

Bonjour, mon cher Verna.

M. DE VERNA.

Ah ! ah ! c'est vous, mon frère. Comment se porte madame de Goury ?

M. DE GOURY.

Un peu mieux depuis qu'elle a de l'inquiétude.

M. DE VERNA.

De quoi est-elle inquiète ?

Digitized by Google

M. DE GOURY.

De ce que ma nomination n'avance pas.

M. DE VERNA, riant.

En vérité!

M. DE GOURY.

Ah! vous voilà encore.

M. DE VERNA.

Je me réjouis de ses inquiétudes, puisqu'elles lui font du bien.

M. DE GOURY.

Vous et votre femme, vous êtes des gens à part; vous ne vous souciez de rien par paresse, et parce que vous vous répétez sans cesse l'un à l'autre que vous êtes on ne peut pas plus heureux. C'est un tour de force que d'être parvenus à vous faire cette illusion; mais tout le monde ne peut pas être aussi adroit. Ma femme, quoique la sœur de la vôtre, se moque de vous toute la journée; elle en rit comme une folle.

M. DE VERNA.

Elle est donc gaie quelquefois?

M. DE GOURY.

Écoutez, mon cher comte, hors de vos idées il n'y a rien de plus comique que de voir un officier aussi distingué que vous, dans la force de l'âge, jouissant, parmi les savans de l'Europe, d'une réputation qu'on peut dire à part, abandonner tout à coup une carrière infinie, pour se renfermer

dans son ménage, et faire des châteaux de cartes à son fils.

M. DE VERNA.

Gabriel ne pense pas comme vous.

M. DE GOURY.

Parce que c'est encore un enfant; mais croyez-vous qu'il pensera toujours de même? Vous aurez beau vous appliquer à étouffer en lui toute ambition, quand il verra les jeunes gens de son âge, soutenus du crédit de leur père s'avancer à grands pas dans la route qu'ils auront choisie, pensez-vous que ces réflexions vous seront très-favorables?

M. DE VERNA.

Avant de lui parler d'ambition, je m'appliquerai à lui donner une éducation capable de la justifier, si un jour il en a. Nous verrons alors; j'aurai pourvu à l'essentiel.

M. DE GOURY.

Vous ne me le direz pas; mais je suis sûr qu'au fond du cœur, vous trouvez que c'est un singulier travers à moi qui n'ai jamais rien fait, qui n'ai pas l'excuse des enfans, puisque je n'en ai pas, de commencer à trente ans l'humble métier de postulant pour entrer dans l'administration.

M. DE VERNA.

Quand on est content de son sort, on a peu de disposition à blâmer les projets des autres; et, puisque vous semblez craindre que vos désirs ne me paraissent des travers, je vous avouerai fran-

chement qu'ils sont de l'espèce la plus excusable. J'aime mieux vous voir tromper votre désœuvrement par des places que par le goût du jeu, ou par d'autres folies qui, pour être quelquefois moins chères, n'en sont pas moins ridicules.

M. DE GOURY, *avec une grande nonchalance.*

Mais je ne suis pas plus désœuvré qu'un autre; ma vie se passe comme celle de tout le monde. Souvent, le matin, avant le déjeûner, je monte à cheval pour faire de l'exercice, prendre l'air; c'est fort sain..... mais..... ça m'ennuie. Je rentre; je déjeûne; j'essaie de causer avec madame de Goury; vous savez bien ce que c'est que ces conversations-là..... ça m'ennuie; et pour renouveler un peu mes idées, rafraîchir mon imagination, je jette la plume au vent afin de décider où j'irai faire quelques visites, apprendre les morts, les mariages, les nouvelles du jour. Si j'étais curieux, cela m'amuserait; mais comme je ne le suis pas..... ça m'ennuie. Je gagne ainsi l'heure du dîner. Alors, si nous sommes seuls, que nous n'ayons invité personne, c'est comme au déjeûner..... ça m'ennuie. Heureusement j'ai des loges à plusieurs spectacles; et, comme j'aime beaucoup la bonne comédie, que surtout je suis fou de musique, je vais de l'un à l'autre; ça change; et, malgré tout, je ne sais comment cela se fait, je ne puis pas passer plus d'une heure ou deux de cette manière..... ça m'ennuie. Reste donc la ressource d'aller prendre le thé quelque part, afin de donner à ma femme le temps de se cou-

Google

cher; car lorsqu'elle m'a attendu, et qu'à mon retour je la trouve sur pied, oh! pour le coup, je ne vous le cache pas, comme elle n'a pas beaucoup de ressources dans l'esprit, et qu'il y a déjà huit ans que nous sommes mariés..... ça m'ennuie.

SCÈNE IV.

M. DE VERNA, MADAME DE VERNA, M. DE GOURY.

MADAME DE VERNA.

Bonjour, monsieur de Goury.

M. DE GOURY.

Bonjour, ma chère belle-sœur. D'où venez-vous ainsi affublée?

M. DE VERNA.

Vous êtes plus hardi que moi; jamais je ne me suis permis de lui faire une pareille question.

MADAME DE VERNA.

N'importe, je veux bien y répondre aujourd'hui, tant il vient de m'arriver une chose singulière. Quoique monsieur de Verna ne sache pas d'où je viens, je m'imagine toujours qu'il s'en doute.

M. DE VERAN.

Oh! oui; quelque nouvelle protégée.

MADAME DE VERNA.

Justement. Mademoiselle Tiennette n'en reviendra

Digitized by Google

de long-temps. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais là à écouter le récit de tout ce que le médecin avait prescrit, et à recevoir des remercîmens sans fin dans lesquels on entremêlait quelques nouvelles demandes, comme c'est l'ordinaire.....

M. DE GOURY.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

M. DE VERNA.

Vous ne devinez pas qu'il est question d'un des passe-temps de madame, qui a toujours quelque coin de grenier en faveur.

M. DE GOURY.

Oui, oui ; je sais bien que c'est la mode ; mais personne ne va soi-même ; on fait faire cela par des tiers ; cela vous fait plus d'honneur et c'est moins malsain.

MADAME DE VERNA, riant.

Tout à coup, mademoiselle Tiennette jette un cri, et nous voyons entrer dans la chambre un véritable spectre. C'était une voisine de ma malade, et de plus une voisine envieuse qui venait me reprocher de faire le bonheur d'une personne qui ne le méritait pas. Quel bonheur ! Et où l'envie va-t-elle se nicher ?

M. DE GOURY.

Je vous trouve d'une grande bonté.

MADAME DE VERNA.

Il n'y a pas de bonté là-dedans. Monsieur de Verna sait bien comment on fait tout cela.

Digitized by Google

M. DE VERNA.

Sans doute; mais à l'avenir il faut prendre un domestique, et non pas Tiennette qui n'est qu'un embarras de plus.

MADAME DE VERNA.

Il est vrai qu'elle n'a pas le moindre courage. (*A monsieur de Goury, en lui montrant le château de cartes.*) Eh bien! mon frère, voilà notre château.

M. DE VERNA.

Ne lui parlez donc pas de cela.

M. DE GOURY.

Comment donc, je le trouve admirable.

MADAME DE VERNA.

Avez-vous de bonnes nouvelles pour vos affaires?

M. DE GOURY.

Tantôt bonnes, tantôt mauvaises, comme tout ce qui dépend des autres. Cependant, hier au soir encore, Saint-Charles me répétait que cela ne pouvait m'échapper; que rien n'était plus sûr que le triomphe du ministre auquel je me suis attaché; que la cabale que nous avons formée contre son rival prend un accroissement immense, et qu'avant vingt-quatre heures la bombe éclaterait. Si votre mari était encore ce qu'il était, c'est lui qui aurait emporté cela d'assaut. J'avoue que je ne le conçois pas, ni vous non plus, ma sœur, qui l'encouragez dans une pareille indolence.

MADAME DE VERNA.

Il faut laisser chacun agir selon son caractère.

M. DE GOURY.

Je ne sais pas ce que cela veut dire; car si j'agissais selon mon caractère, j'aurais assurément une des premières places du royaume.

MADAME DE VERNA.

Ah! vous prenez vos désirs pour votre caractère.

M. DE GOURY.

Nous voilà dans la métaphysique; j'avoue que je n'y comprends rien. Mais il n'en est pas moins vrai que pour se retirer du monde comme il fait, pour se croire dégagé de toute obligation, il faudrait ne pas avoir de famille, et être né comme Minerve du cerveau de Jupiter.

MADAME DE VERNA.

Vous appelez n'avoir pas de famille être la fille du maître des dieux!

M. DE GOURY.

Qu'on voit bien que vous avez peu de choses dans la tête. Vous êtes toujours gaie; à quelque heure qu'on vous trouve, vous êtes disposée à dire des folies. Si j'avais des enfans, je ne leur désirerais pas un autre caractère.

M. DE VERNA, prenant la main de sa femme.

Ne vous corrigez pas, ma chère amie.

M. DE GOURY.

Vous êtes bien ensemble; il est impossible de voir

Digitized by Google

deux complices mieux d'accord. A qui de vous deux vais-je demander mille écus dont j'ai besoin?

MADAME DE VERNA, à son mari.

Voulez-vous que j'aille les chercher?

M. DE VERNA.

Volontiers; d'autant plus que vous avez votre châle et votre chapeau dont vous devez vouloir vous débarrasser.

(Madame de Verna sort.)

SCÈNE V.

M. DE GOURY, M. DE VERNA.

M. DE GOURY.

Vous ne faites pas comme moi, vous ne placez pas sur les fonds publics? On est toujours sûr de trouver de l'argent chez vous. C'est peut-être la seule maison de France où cela soit ainsi.

M. DE VERNA.

C'est cependant ce qu'il y a de plus simple.

M. DE GOURY.

Oh! certainement, c'est très-simple. Mais vous et madame de Verna vous avez si peu de fantaisies! Aussitôt que j'ai seulement deux mille écus dans mon secrétaire, je pense à changer mes voitures, ou à acheter de nouveaux chevaux.

Google

M. DE VERNA.

Vous avez raison.

M. DE GOURY.

Parce que je n'ai pas d'enfant et que je n'ai rien à faire. Viennent les occupations sérieuses, vous verrez s'il m'en coûtera d'être raisonnable.

SCÈNE VI.

M. DE GOURY, M. DE VERNA, MADAME DE VERNA.

MADAME DE VERNA, à M. de Goury.

Mon frère, voici vos mille écus.

M. DE GOURY.

Ne faut-il pas que je vous écrive quelque chose?

M. DE VERNA.

Est-ce que c'est pour long-temps?

M. DE GOURY.

Je vous rendrai cela sous sept ou huit jours au plus tard.

M. DE VERNA.

Alors c'est inutile.

M. DE GOURY.

Non, non, c'est mieux. Voilà de l'encre, il ne me faut qu'un peu de papier.

Digitized by Google

M. DE VERNA.

Eh bien! prenez une carte.

M. DE GOURY.

A la bonne heure. (Il s'approche de la table.)

M. DE VERNA.

Ne touchez pas à mon château.

M. DE GOURY.

Il serait affreux de le démolir, quand je tiens sa rançon dans ma main. (Tout en écrivant.) Saint-Charles prétend qu'il a besoin de cette somme pour aplanir quelques difficultés.

M. DE VERNA.

D'où connaissez-vous ce Saint-Charles?

M. DE GOURY.

Il faut que vous soyez bien peu du monde pour me faire cette question-là. (Il lui remet la carte sur laquelle il vient d'écrire.) C'est un fripon terriblement habile, et qui deviendra tout-puissant si nous avons le premier ministre que nous désirons.

M. DE VERNA.

Vous n'avez aucune crainte?

M. DE GOURY.

Pas la moindre. (A madame de Verna.) Madame de Verna, sortez-vous ce matin?

MADAME DE VERNA.

Non.

M. DE GOURY.

C'est que je crois que votre sœur a mis dans ses projets de venir vous voir. Adieu. Si j'ai quelque chose de bon, je passerai vous le dire.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR et MADAME DE VERNA.

M. DE VERNA, baisant la main de sa femme.

Quand je reçois, malgré moi, des confidences sur certains ménages, il me semble que je t'aime encore plus.

MADAME DE VERNA, regardant autour d'elle.

Paix donc. Nous passons déjà pour être assez ridicules.

M. DE VERNA.

J'ai bien peur que le vicomte n'ait mal placé sa confiance.

MADAME DE VERNA.

Nous ne pouvons pas savoir cela. Il y a, à ce qu'on dit, de si singuliers usages. Comme on ne demande des places que pour avoir de l'argent, il serait tout simple qu'on demandât de l'argent pour faire avoir des places.

M. DE VERNA.

Que nous sommes heureux de vivre comme nous vivons! Tout ce qui se passe autour de nous n'est qu'un pur objet d'observations. Aussi n'avons-nous

ni aigreur ni ressentiment; ce qui fait que nous n'importunons personne.

MADAME DE VERNA.

Oui; mais, en revanche, nous sommes comme les avocats consultans de tout le monde. Aussitôt que l'on a quelque sujet de plainte, on vient nous trouver..... Ai-je encore à travailler pour notre château?

M. DE VERNA.

Il ne manque plus que deux guérites.

MADAME DE VERNA.

Je vais en faire une. (Elle prend une carte, des ciseaux et s'assied.)

M. DE VERNA, prenant aussi une carte et des ciseaux.

Et moi l'autre.

MADAME DE VERNA.

Pauvre petit Gabriel, comme il va être content!

M. DE VERNA.

Je le lui avais promis. Il ne faut pas que les enfans se doutent qu'on puisse manquer à sa parole.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR et MADAME DE VERNA, REMI.

REMI.

Monsieur, je viens de faire entrer dans le salon ces deux officiers qui sont déjà venus pour vous soumettre un plan.

Digitized by Google

M. DE VERNA.

C'est bon. (Remi sort. A madame de Verna.) Ma bonne amie, je crois que vous faites votre guérite un peu grande.

MADAME DE VERNA.

Je vais reprendre une autre carte.

(M. de Verna sort avec sa carte et ses ciseaux.)

SCÈNE IX.

MADAME DE VERNA, seule.

Si ces deux officiers étaient entrés jusqu'ici et qu'ils eussent vu à quoi s'occupait leur Mentor!...... Monsieur de Verna en aurait été quitte pour leur faire la question de Henri IV à l'ambassadeur d'Espagne : « Êtes-vous père?..... » Et puis, quand bien même il ne leur aurait pas fait cette question-là..... Je trouve qu'il n'y a pas d'excuse à demander pour une guérite en carte.

SCÈNE X.

MADAME DE VERNA, MADAME DE GOURY.

REMI, annonçant.

Madame la vicomtesse de Goury.

(Il sort.)

MADAME DE GOURY.

Bonjour, ma sœur.

Digitized by Google

MADAME DE VERNA.

Bonjour, ma chère Clotilde. Votre mari nous avait annoncé votre visite.

MADAME DE GOURY.

Vous l'avez vu ce matin? Il vous aura dit sans doute que nous étions toujours dans la même position. Cela me fait mourir à petit feu; je n'en dors pas.

MADAME DE VERNA.

C'est trop.

MADAME DE GOURY.

Que voulez-vous? c'est une idée fixe.

MADAME DE VERNA.

Quand il s'agirait de votre existence....

MADAME DE GOURY.

Vous ne pouvez pas sentir cela. Vous avez un intérieur qui vous convient; votre mari, quoique original, a su vous donner ses goûts; vous l'aimez; vous vous plaisez ensemble; vous seriez fâchée de lui voir un emploi qui l'éloignerait de vous. Moi, c'est tout le contraire..... Que faites-vous donc là?

MADAME DE VERNA.

Une guérite.

MADAME DE GOURY.

Pour votre château?.... Je vous envie quelquefois de pouvoir vous amuser à de semblables bagatelles. Mais il y a un peu d'exagération là-dedans; soyez de bonne foi.

Digitized by Google

MADAME DE VERNA.

Non, en vérité. Monsieur de Verna et moi nous aimons assez une occupation qui ne nous empêche pas de causer ensemble.

MADAME DE GOURY.

De quoi parlez-vous donc?

MADAME DE VERNA.

Demandez-moi plutôt de quoi nous ne parlons pas.

MADAME DE GOURY.

Mais vous ne voyez personne.

MADAME DE VERNA.

Il ne faut pas vous figurer cela.

MADAME DE GOURY.

Quand je dis personne, je m'entends bien. On ne vous rencontre nulle part; ni au bois de Boulogne le matin, ni dans aucun salon le soir. Je n'appelle pas cela vivre.

MADAME DE VERNA.

C'est cependant ce que vous faites, et vous désirez autre chose.

MADAME DE GOURY.

Moi! je ne désire rien que d'être éloignée de monsieur de Goury. Si j'étais maîtresse chez moi comme vous l'êtes chez vous; si, au lieu d'avoir toujours des chevaux neufs, dont on ne peut pas se servir la plupart du temps, parce qu'ils sont malades, j'avais un bon équipage comme le vôtre; si je pouvais recevoir

qui je veux; enfin, si je n'étais contrariée en rien, peut-être serais-je assez heureuse; mais je ne puis pas même avoir un chasseur.

MADAME DE VERNA.

Je ferais un essai à votre place; je me mettrais à aimer monsieur de Goury.

MADAME DE GOURY.

Impossible. Je vous dirai qu'en voyant que cela vous réussissait si bien, j'ai essayé; il ne s'en est pas même aperçu. Il lui faut une place : il la remplira bien; il salue avec grâce; il a de la représentation; il quittera Paris pendant quelque temps, et moi, du moins, je pourrai respirer.

MADAME DE VERNA.

Vous ne le suivrez pas?

MADAME DE GOURY.

C'est bien convenu. Que voulez-vous que j'aille faire en province? rompre toutes mes relations, prendre de mauvaises manières!

MADAME DE VERNA.

Quand on est bien élevé, on ne peut pas prendre de mauvaises manières; et d'ailleurs il est faux que les manières de la bonne société de province ne vaillent pas les manières de la bonne société de Paris.

MADAME DE GOURY.

Ah! quelle différence!

MADAME DE VERNA.

Vous ne pensez pas, j'espère, que la pantomime qui se joue dans quelques salons où l'on n'entre qu'à pas comptés, les yeux baissés, l'air recueilli, et comme si la maîtresse de la maison voulait se donner une représentation du jour de son enterrement, soit le ton par excellence. Encore ne serait-ce pas bien difficile à retenir, une fois qu'on en aurait été frappé; et toutes les provinces du monde ne pourraient pas le faire oublier.

MADAME DE GOURY.

Je ne parle pas seulement de la manière de se présenter.

MADAME DE VERNA.

Je ne connais que d'être naturel, ma chère Clotilde. Avec de la mesure, de l'esprit, de la bienveillance, on est bien partout, en province comme à Paris.

MADAME DE GOURY.

On n'a pas de l'esprit quand on veut. De la bienveillance! Il faut être dans une position pour pouvoir se permettre de la bienveillance. Oh! si monsieur de Goury était seulement directeur-général, personne ne serait plus gracieuse que moi les jours de réception; j'aimerais beaucoup à être affable.

MADAME DE VERNA.

Qui vous empêche de recevoir comme si vous étiez femme d'un directeur-général?

MADAME DE GOURY.

Je reçois aussi; mais, n'ayant rien à dire de plus que les autres femmes, c'est fastidieux.

Digitized by Google

MADAME DE VERNA.

Ce que vous voudriez, ce serait donc de jouer à la madame?

MADAME DE GOURY.

A parler franchement, je ne sais pas ce que je voudrais; mais il est certain qu'il m'est pénible de voir tous les jours en représentation tant de femmes si gauches, et à qui on a l'effronterie de faire la cour comme à des reines, parce que leurs maris peuvent donner des places.

MADAME DE VERNA.

Qu'est-ce que cela fait? c'est amusant à voir.

MADAME DE GOURY.

Tout semble fait exprès pour vous amuser; moi, au contraire, dont l'esprit est sérieux, je ne puis pas m'empêcher de réfléchir.

MADAME DE VERNA.

Alors, allez à la campagne. Fuyez au moins une partie de l'année ces objets de comparaison qui vous attristent. Mais vous allez me dire que vous n'aimez pas la campagne.

MADAME DE GOURY.

J'en serais folle, et j'y passerais ma vie, si monsieur de Goury l'aimait autant que moi.

MADAME DE VERNA.

Entendez-vous donc tous les deux; il vous fait le même reproche.

MADAME DE GOURY.

Parce que nous ne l'aimons pas de même. Lui,

Digitized by Google

c'est pour chasser, faire faire des plantations et des remuemens de terres qui mettent tout sens dessus dessous; je veux bien que ce soit une partie de ce qu'on appelle le goût de la campagne; mais moi, qui ai ce goût-là complet, je voudrais y avoir tout ce qu'on y a ordinairement : beaucoup de monde, un théâtre, de la comédie et des concerts.

MADAME DE VERNA.

Est-ce qu'il vous en empêche?

MADAME DE GOURY.

Je ne lui en ai jamais parlé. S'il m'accordait cela, ce serait peut-être à condition d'y passer six mois de l'année..... Quittez donc votre guérite, ma sœur; vous avez l'air de ne m'écouter que comme un enfant.

MADAME DE VERNA.

Je vous comprends parfaitement; je ne perds pas un mot de ce que vous me dites.

MADAME DE GOURY.

Vous voyez bien qu'il faut nécessairement que monsieur de Goury ait une place. Ce qui me donne de l'espoir, c'est qu'il est propre à tout. On ne peut pas lui objecter, comme à tant d'autres, que telle ou telle partie ne lui convient pas; il n'a jamais rien fait..... Vous êtes surprise, j'en suis sûre, de me voir si forte sur toutes ces matières-là; songez donc que je ne pense pas à autre chose depuis deux mois. Et que cela ne tienne à rien! à la nomination d'un premier ministre!

MADAME DE VERNA.

Vous êtes-vous préparé au moins des consolations dans le cas où il en arriverait autrement?

MADAME DE GOURY

Je ne pense jamais à me préparer des consolations; c'est trop affligeant. Je ne suis déjà pas si gaie. Adieu, ma sœur. Je dois aller prendre madame de Chizey pour voir ensemble le trousseau de mademoiselle de Walbreck; je ne veux pas la faire attendre; mais je ne serai plus aussi long-temps sans venir ici. Je sens qu'il n'y a qu'avec vous que je puisse causer sérieusement. Il y a si peu d'intimité dans le monde.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DE VERNA, seule.

Un étranger qui entendrait le récit de semblables malheurs n'y ferait peut-être pas beaucoup d'attention; mais moi, cela m'afflige. J'ai beau me répéter que Clotilde est bien légère, qu'en sortant d'ici la moindre distraction lui fera oublier la conversation que nous venons d'avoir ensemble; qu'elle ne me parle ainsi que par une espèce de privilége qu'elle m'accorde comme étant sa sœur; qu'elle se contraint peut-être pour paraître sérieuse aussi long-temps; je ne vois pas moins ce qu'il y a de réel dans sa situation, et, comme je n'y peux rien, j'en souffre.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

MONSIEUR et MADAME DE VERNA.

M. DE VERNA.

Vous avez eu la visite de votre sœur? Je viens de la reconduire jusqu'à sa voiture, et je ne pourrais pas nombrer les folies qu'elle m'a dites en s'apercevant que j'avais une carte et des ciseaux dans les mains. Elle ne désespère pas de nous voir bientôt tous les deux, c'est-à-dire vous et moi, conduits à la lisière comme de véritables enfans; elle veut nous chercher une bonne, et m'a déjà promis de beaux joujoux pour la nouvelle année.

MADAME DE VERNA.

Si tôt que cela!

M. DE VERNA.

Comment! Il y encore quatre mois d'ici au jour de l'an.

MADAME DE VERNA.

C'est une réflexion qui n'a aucun rapport aux présens qu'elle veut nous faire. Est-ce que vous êtes libre maintenant?

M. DE VERNA.

Eh! mon Dieu, non. Le général même vient d'arriver; c'est comme un conseil de fortifications.

MADAME DE VERNA.

Et vous avez fait votre guérite devant eux?

Digitized by Google

M. DE VERNA.

Pourquoi pas?... Par exemple, je ne leur ai pas dit à quoi je la destinais; ils auraient peut-être demandé à voir notre château, et j'aurais craint qu'ils n'en levassent le plan.

MADAME DE VERNA.

C'est d'une grande prévoyance.

M. DE VERNA, la prenant à bras-le-corps.

Dis donc, ma chère Emilie, comment ferons-nous pour emporter cela à la campagne?

MADAME DE VERNA.

On emballe des choses bien plus délicates.

M. DE VERNA.

Nous partons toujours samedi?

MADAME DE VERNA.

Si les affaires de monsieur de Goury sont terminées.

M. DE VERNA.

D'une façon ou d'une autre, elles le seront pour ce jour-là.

MADAME DE VERNA.

Pourquoi dites-vous d'une façon ou d'une autre? Est-ce que vous avez toujours des craintes?

M. DE VERNA.

Toute ambition subalterne qui se lie au triomphe d'une ambition supérieure, multiplie les chances de succès et de défaite.

Digitized by Google

MADAME DE VERNA.

Ah! pauvre Clotilde!

M. DE VERNA.

Elle sera plus tôt consolée que vous, ma bonne amie.

(Il l'embrasse et s'en va.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE VERNA, seule.

C'est bien possible....... Elle a de la fortune; elle aime la dissipation, le monde, la toilette; son mari ne la gêne en rien pour tout cela; le moindre succès de salon est pour elle un triomphe; elle est bienvenue dans la société; elle y trouve le petit bavardage qui lui convient. Je sais que, pour moi, monsieur de Goury me serait insupportable; mais il l'est moins pour Clotilde; ils ont beaucoup de goûts qui les rapprochent..... Malgré cela, je voudrais qu'ils eussent leur place, puisque cela paraît leur faire plaisir.

SCÈNE XIV.

MADAME DE VERNA, REMI.

REMI, un plumeau et une serviette à la main.

Je ne croyais pas que madame fût encore ici.

MADAME DE VERNA.

Qu'est-ce que vous venez y faire?

REMI.

Achever ce cabinet que je n'ai pas pu finir ce matin, parce que monsieur m'en a renvoyé.

MADAME DE VERNA.

Où est donc Bruno?

REMI.

Madame, c'est son heure de sortie.

MADAME DE VERNA.

Est-ce qu'il a une heure pour sortir?

REMI.

Tous les jours, depuis deux jusqu'à quatre.

MADAME DE VERNA.

Ah!

REMI.

Madame ne savait pas cela?

MADAME DE VERNA.

Ne touchez pas à ce château.

REMI.

Madame n'a que faire d'avoir peur; je sais combien c'est précieux. J'ai peut-être eu tort, madame; mais je l'ai fait voir avant-hier à mon oncle qui a été sapeur dans un régiment du génie, et qui m'a dit que c'était un chef-d'œuvre..... Madame y a bien fait autant que monsieur..... Monsieur Bruno ne connaît pas le mérite de cela, lui; il croit que ce n'est qu'un jouet d'enfant, comme on en vend au Palais-Royal... Faudra-t-il que je délaie encore de la gomme pour coller ce que fait madame?

MADAME DE VERNA.

Non, c'est inutile.

REMI.

Madame pensait peut-être que c'était monsieur Bruno qui lui délayait de la gomme; il n'y a jamais touché; c'était toujours moi qu'il en chargeait.

MADAME DE VERNA.

Cela m'est égal. Avez-vous fini?

REMI.

Pas encore, madame; mais ce sera bientôt fait. (Il essuie les pieds d'un fauteuil.) J'aime à travailler, moi.... c'est de mon âge..... A l'âge de monsieur Bruno, on ménage ses forces..... On a raison..... Cependant, quand on est chez des maîtres, ce n'est pas pour avoir les bras croisés.

(En voyant entrer monsieur de Goury, Remi sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE VERNA, M. DE GOURY.

M. DE GOURY.

C'est encore moi, ma sœur. Votre mari n'est pas sorti?

MADAME DE VERNA.

Non.

M. DE GOURY.

A la bonne heure, car j'ai besoin de lui. Saint-

Digitized by Google

Charles m'a dit que le ministre serait flatté de le connaître, et je venais lui demander s'il voulait y aller ce matin avec moi.

MADAME DE VERNA.

C'est bien prompt.

M. DE GOURY.

Au contraire. Le ministre sera bien plus accessible à présent que quand son affaire sera faite, et qu'il ne craindra plus ses rivaux. Voyez d'ailleurs pour moi, qui ne lui ai pas encore été présenté, quel avantage ce sera que de paraître chez lui, pour la première fois, escorté d'un beau-frère pour lequel il a une si haute estime.

MADAME DE VERNA.

Ayez la bonté de sonner; je vais faire demander à monsieur de Verna, qui est occupé dans le salon avec des officiers du génie, s'il peut venir vous parler un instant.

M. DE GOURY.

Il ne faut pas le déranger encore; on ne voit le ministre qu'à cinq heures. Je voulais vous faire aussi une prière, à vous, ma sœur. Vous étiez là ce matin quand, étourdiment, j'engageais votre mari à rentrer dans les affaires. Je ne sais pas d'abord de quoi je me mêlais : un homme de mérite comme lui n'a pas besoin de places; il n'est pas embarrassé de son temps; mais c'est que, s'il allait profiter de cette entrevue avec le ministre pour entrer dans des arrangemens qui lui seraient personnels,

Digitized by Google

cela pourrait me causer le plus grand dommage. Vous connaissez assez de réputation l'homme à qui nous avons affaire ; et vous êtes bien persuadée qu'il ne manquerait pas de me dire avec sa sensibilité ordinaire : « Mais, monsieur de « Goury, on ne peut pas tout faire pour une seule « famille. »

MADAME DE VERNA.

Soyez sans inquiétude à cet égard.

M. DE GOURY.

Vous êtes si heureux comme vous êtes ! Votre philosophie est cent fois préférable à toutes les places de la terre. Je n'ai pas de conseil à vous donner; mais vous auriez grand tort d'échanger votre tranquillité contre toutes les anxiétés que j'éprouve. (Avec un visage épanoui.) Ce Saint-Charles est réellement parfait ! Si je vous contais les ressources qu'il a dans l'esprit quand il veut de bonne foi rendre service à quelqu'un, vous auriez de quoi rire pendant un siècle. Il paraît que je ne ferai qu'une très-courte apparition en province; son but est de me rappeler promptement à Paris ; et alors..... Oh ! alors, ce ne serait pas pour des niaiseries.

MADAME DE VERNA.

Tenez, monsieur de Goury, tout cela est trop beau.

M. DE GOURY.

Je ne trouve pas. Il sera bien plus agréable pour moi d'être à Paris qu'en province.

MADAME DE VERNA.

Ce n'est pas là ce que je voulais dire.

M. DE GOURY.

Vous craignez peut-être que la tête ne m'en tourne? Rassurez-vous. J'ai été trop frappé des ridicules d'une foule de gens que j'ai vus s'enivrer de leur gloire, pour être tenté de les imiter jamais. Croyez-vous, par hasard, que je voulusse ressembler à Florbac, qui n'a pas plus tôt été en place qu'il s'est imaginé être devenu un autre homme? Plus de parens, plus d'amis; des courtisans, des flatteurs..... Aussi n'y a-t-il qu'une voix sur son compte. J'espère que vous serez contente de moi, ma sœur. Je n'ai pas l'esprit de Florbac; mais j'espère me conduire autrement.

MADAME DE VERNA.

Attendez.

M. DE GOURY.

D'abord, je veux plaire à tout le monde.

MADAME DE VERNA.

C'est une grande entreprise!

M. DE GOURY.

Pas aussi difficile que vous le pensez. Avec un petit cercle de gens dévoués qui m'avertiront de ce qu'on dit de moi, qui ne me laisseront rien ignorer, auxquels je recommanderai la plus grande franchise, et que j'encouragerai même à me donner des conseils, comment voulez-vous que je m'égare?

MADAME DE VERNA.

Il est certain que, si vous conservez cette candeur, vos amis du moins n'auront pas de reproches à vous faire.

M. DE GOURY.

Je la conserverai. Voulez-vous être mon guide? je n'en prendrai pas d'autre.

MADAME DE VERNA.

C'est une charge au-dessus de mes forces.

M. DE GOURY.

Vous conduiriez un royaume.

MADAME DE VERNA.

On prétend que c'est plus facile que de conduire un seul homme.

M. DE GOURY.

La plaisanterie est heureuse! Remarquez bien que je n'ai pas dit que je consentais à être conduit, mais seulement que j'accueillerais toujours la vérité, quand elle me serait offerte à bonne intention.

MADAME DE VERNA.

C'est-à-dire dans votre intérêt.

M. DE GOURY.

Non, non, dans l'intérêt général.

MADAME DE VERNA.

Mon frère, mon frère, ne nous faisons pas illusion. Quand on désire une place, qu'on l'attend,

Digitized by Google

on se fait des vertus pour cette place, et de bien bonne foi ; c'est comme une manière d'en prendre possession d'avance. Quand on l'a obtenue, on rentre dans son caractère, dont il est si difficile de se séparer.

M. DE GOURY.

Il n'en sera pas de même de moi, je puis bien le jurer.

MADAME DE VERNA.

Ainsi vous ne trouveriez pas mauvais que ceux qui vous aiment vous missent en garde contre deux dispositions qui se trouvent en vous, et qui font toujours tort à un homme en place?

M. DE GOURY, *froidement.*

Quelles sont ces dispositions?

MADAME DE VERNA.

Un peu d'importance dans le ton et dans les manières.

M. DE GOURY, *plus froidement.*

Et après?

MADAME DE VERNA.

Une grande facilité à vous dégoûter de ce que vous avez désiré le plus ardemment, et pas assez d'empire sur vous-même pour savoir le dissimuler.

M. DE GOURY.

A merveille! Sans pouvoir m'en défendre, et de l'aveu d'une personne qui prétend avoir de l'amitié pour moi, me voilà taxé d'être important, léger et sans caractère..... (*Il se promène.*) Je ne m'étonne plus si

tant de gens deviennent sourds aux représentations qu'on leur fait, quand ils voient mettre d'injustes préventions à la place de la réalité. Je voudrais qu'on me dît au moins en quoi je suis important, moi, qui ne puis pas supporter l'importance dans les autres, qui me moquais tout à l'heure de Florbac à ce sujet-là! M'a-t-on jamais entendu faire la leçon à personne, m'ériger en pédant, et tracer des règles de conduite?

MADAME DE VERNA.

Eh! mon Dieu! calmez-vous, monsieur de Goury; je ne vous parlais que dans la supposition où vous deviendriez un homme public; vous ne l'êtes pas encore; il est tout simple que la franchise vous offusque. Voici monsieur de Verna; je vous laisse avec lui.

(Elle sort. M. de Goury l'accompagne jusqu'au fond du théâtre, en ayant l'air de lui faire des excuses.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERNA, M. DE GOURY.

M. DE VERNA.

Est-ce que vous avez des secrets avec madame de Verna?

M. DE GOURY.

Pas du tout; car c'est à vous que j'ai un service à demander. D'après ce que dit Saint-Charles, il paraît que mon ministre n'aura de satisfaction que quand il aura fait votre connaissance.

Digitized by Google

M. DE VERNA.

Ma connaissance! A quoi peut-elle l'avancer?

M. DE GOURY.

Saint-Charles prétend qu'il n'a pas de plus violent désir.....

M. DE VERNA.

Pour un ministre qui vise à la présidence, c'est bien modeste.

M. DE GOURY.

Voulez-vous que nous y allions ensemble?

M. DE VERNA.

Non, vraiment.

M. DE GOURY.

Comment! vous refusez un ministre?

M. DE VERNA.

M'a-t-il écrit? m'a-t-il donné un rendez-vous?

M. DE GOURY.

Si vous attendez qu'il vous écrive.....

M. DE VERNA.

Assurément. Je n'irai pas sans cela. Je n'ai rien à lui demander.

M. DE GOURY.

Je ne conçois pas que l'on puisse avoir des opinions exaltées à ce point-là.

M. DE VERNA.

Où voyez-vous des opinions?

M. DE GOURY.

On peut être anti-ministériel sans que cela empêche de faire auprès d'un ministre une démarche pour son beau-frère.

M. DE VERNA.

Vous êtes donc mêlé là-dedans?

M. DE GOURY.

Sans doute, puisque c'est vous qui devez me présenter.

M. DE VERNA.

Vous présenter ! moi qui n'ai pas de liaisons avec lui !

M. DE GOURY.

Vous n'en avez pas non plus avec ses antagonistes?

M. DE VERNA.

Non.

M. DE GOURY.

Eh bien ! c'est cela. C'est un avantage qu'il veut avoir sur eux. Un ministre est toujours flatté de recevoir chez lui un homme de votre mérite, ne fût-il pas en état de l'apprécier ; c'est un luxe que je conçois parfaitement. Ils sont si las de cette foule insignifiante de demandeurs de places qui obstrue indistinctement les salons de tout ce qui a du pouvoir, qu'il n'est pas étonnant de les voir rechercher ceux pour qui ils ne sont bons à rien. Parce que vous vous êtes retiré du monde ; que vous ne vous souciez plus de ses vanités, vous croyez être oublié ; détrompez-vous : il n'y a pas

de nom mieux connu que le vôtre. J'aurais désiré que vous eussiez pu entendre Saint-Charles s'exprimer ce matin snr votre compte : « Si votre beau-« frère le voulait bien, me disait-il, et qu'à pré-« sent, que tout est en bon train, il se décidât à « faire pour vous seulement la première démarche... »

M. DE VERNA.

Je ne sais pas; mais j'ai peur qu'il ne vous arrive une chose que j'ai vu arriver bien souvent, et que ce mot de première démarche me rappelle. On fait de belles promesses à un homme, comme monsieur Saint-Charles vous en fait; on le berce des espérances les plus flatteuses; on le conduit pour ainsi dire jusqu'au port; il n'a plus qu'un pas à faire, son sort ne tient qu'à un fil; mais il faut trouver quelqu'un qui fasse seulement la première démarche. L'intrigant qui tient ce langage sait bien que cette démarche sera décisive, et que, si elle manque, tout est dit. Cependant elle peut réussir, et alors c'est lui qui en retire le mérite par l'échafaudage de sornettes dont il a étourdi son prétendu protégé; et le véritable protecteur ne passe à peine que pour un instrument secondaire.

M. DE GOURY.

Quand le protégé est un imbécile; mais je verrai bien, d'après la conversation que le ministre va avoir avec vous, ce qu'il y a de réel dans les paroles que Saint-Charles m'a données, et celui de vous deux à qui je devrai le plus de reconnaissance.

Digitized by Google

M. DE VERNA.

Ce n'est pas cela qui m'inquiète; soyez ingrat et réussissez. Toute ma crainte est qu'on ne vous ait suggéré votre ambition que pour faire de vous une dupe.

M. DE GOURY.

Il faut convenir que vous et votre femme vous ne me ménagez guère. Ce qui m'a suggéré mon ambition, c'est la nullité de la plupart des gens que je vois en place. J'obéirai tout aussi bien qu'un autre. Certes, une fois pourvu, je ne désemparerai pas facilement; je tiendrai ferme comme un roc, et je céderai à ce qu'on voudra. Je n'ai pas envie de perdre mes soins, mes peines et tout l'argent que j'ai dépensé, pour ne faire que paraître et disparaître; je suis d'âge à penser à l'avenir. Allons, habillez-vous, et venez avec moi chez le ministre.

M. DE VERNA.

Est-il prévenu, au moins?

M. DE GOURY.

Il nous attend. Croyez-vous que je voudrais vous faire faire un pas de clerc?

M. DE VERNA.

Si je suivais mes pressentimens, je resterais ici.

M. DE GOURY.

Dites, si vous suiviez votre goût, parce que vous n'aimez pas à vous déranger; mais il me semble que, pour un observateur comme vous l'êtes, ils est curieux de voir de près un homme dont tout le monde

parle et que chacun juge si diversement. Qui vous dit que cette entrevue ne servira pas à vous dessiller les yeux? Quant à moi, je trouve que c'est le seul ministre que nous ayons. « Sa marche n'est pas franche; sa conduite est louche; il ne va qu'au jour le jour; il change de boussole à chaque instant..... » Qu'est-ce que cela fait? Il remue, et il faut du mouvement dans un grand État. Enfin je l'aime, et c'est parce que je l'aime que je n'ai voulu avoir affaire qu'à lui. Ses collègues sont si nuls! De grâce, ne laissons pas passer l'heure qu'il a indiquée lui-même, ne fût-ce que par simple politesse.

M. DE VERNA, *tirant un cordon de sonnette.*

Je fais ce que vous voulez, sans y rien comprendre.

SCÈNE XVII.

M. DE VERNA, M. DE GOURY, REMI.

M. DE VERNA, *à Remi.*

Apportez-moi de quoi m'habiller. (*Remi sort.*) Si votre ministre me prend pour un fat, ce sera votre faute.

M. DE GOURY.

Mon ministre, mon ministre sait très-bien distinguer le mérite, et vous n'avez rien à craindre. (*Il s'approche du château de cartes.*) Savez-vous que votre château est un petit chef-d'œuvre? je ne l'avais jamais si bien regardé. (*Remi rentre avec les habits de son maître.*)

M. DE VERNA.

Dans les commencemens, vous me parliez d'un compétiteur que vous aviez.

M. DE GOURY.

Est-ce que je ne vous ai pas conté comment Saint-Charles s'y était pris pour nous en défaire? C'est la chose du monde la plus comique. Il était fort gênant; mais avec de l'adresse on vient à bout de tout. Imaginez-vous donc que, pour le déraciner de fond en comble, pour le mettre tout-à-fait hors de rang, qu'il n'en fût plus question, comme on ne pouvait attaquer ni sa probité ni ses talens, que c'était un homme doux, paisible, honnête, qui avait fait ses preuves, et qui, entre nous, était bien plus capable que moi, sans le marchander on a dit au ministre qu'il était devenu fou. (Il rit.)

REMI, à part et se détournant pour rire.

C'est bon cela.

M. DE GOURY, riant toujours.

Qu'il avait depuis peu des distractions continuelles. Ah! ah! ah! des vertiges. Ah! ah! ah! des aberrations. (Remi éclate malgré lui.)

M. DE VERNA, à Remi.

Qu'est-ce que vous avez donc?

REMI, reprenant son sérieux.

Rien, monsieur.

M. DE GOURY.

De sorte qu'il n'en a plus été question?

M. DE VERNA, bas en se tournant du côté du château de cartes.

Ah! mon château de cartes! (Haut à monsieur de Goury.) Je suis prêt, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVIII.

REMI, seul.

Que les maîtres sont habiles! Ce pauvre monsieur qu'on a mis de côté en le faisant passer pour fou! C'est bien imaginé tout de même. Il n'y a rien à répondre à cela. Il est fou. — Mais c'est un honnête homme. — Il est fou.

SCÈNE XIX.

MADAME DE VERNA, REMI.

MADAME DE VERNA.

Vous êtes donc toujours ici?

REMI.

Madame voit bien que je viens d'habiller monsieur.

MADAME DE VERNA.

Pourquoi n'est-ce pas Bruno?

REMI.

Ah ! madame, ce pauvre M. Bruno.....

MADAME DE VERNA.

Eh bien ! ce pauvre monsieur Bruno ?

REMI.

On ne peut pas attaquer sa probité.

MADAME DE VERNA.

Je crois bien que personne n'y pense.

REMI.

C'est sûrement le meilleur des domestiques, et attaché ! il n'y en a peut-être jamais eu comme lui pour l'attachement à ses maîtres, pour le dévouement ; il se serait mis au feu indifféremment pour monsieur ou pour madame. Et c'est si rare ! D'ordinaire on aime plus ou moins son maître ou sa maîtresse..... Lui, il ne faisait pas de distinction.

MADAME DE VERNA, avec quelque inquiétude.

Où voulez-vous en venir ?

REMI.

De tous les gens de maison, j'affirme que c'est le plus honnête homme, et propre, ne laissant jamais de poussière dans les coins..... C'est grand dommage.

MADAME DE VERNA.

C'est grand dommage.....

REMI, indiquant sa tête avec la main.

Que depuis peu..... il soit.... devenu..... comme fou.

MADAME DE VERNA.

Est-il possible?

REMI.

Madame ne s'est pas aperçue qu'il a parfois des distractions?

MADAME DE VERNA.

Jamais.

REMI.

Ce n'est pourtant que trop vrai. Et s'il n'avait que des distractions encore; mais c'est que de plus il a des vestiges.

MADAME DE VERNA.

Des vertiges!

REMI.

Des abderrations.

MADAME DE VERNA, *le regardant fixement.*

Êtes-vous dans votre bon sens, vous-même?

REMI, *déconcerté.*

Moi, madame?

MADAME DE VERNA.

Oui, vous. Que signifient les discours que vous me tenez? Qu'est-ce que c'est que des vestiges, des abderrations? Que voulez-vous dire? Est-ce pour faire tort à Bruno? Le piége serait bien grossier.

REMI, *à part.*

Tiens, elle a plus de bon sens qu'un ministre.

MADAME DE VERNA.

Vous avez un regard que je n'ai jamais aimé. Je

crois que c'est votre tête qui n'est pas bien saine. Sortez, Remi; tenez, sortez. Vous me faites peur.

(Remi s'en va.)

SCÈNE XX.

MONSIEUR et MADAME DE VERNA, M. DE GOURY.

M. DE VERNA.

Qu'avez-vous, ma chère amie? Vous paraissez bien émue.

MADAME DE VERNA.

C'est cet imbécile de Remi que je n'ai jamais pu souffrir, et qui vient de me faire toutes sortes de contes sur Bruno qui a des vestiges et des abderrations, à ce qu'il dit.

M. DE VERNA, montrant en riant monsieur de Goury.

Voilà son précepteur. Ah! c'est parfait. Il vous répétait une leçon que votre beau-frère lui avait faite sans s'en douter. Il faut le renvoyer.

MADAME DE VERNA.

Et vous, où en êtes-vous?

M. DE VERNA.

Porte fermée, ministre disgracié, nos espérances à l'eau.

M. DE GOURY, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui. C'est un coup bien inattendu...

et cependant je l'aurais prédit. Ce que je vous dis est à la lettre ; sans l'obsession de ce Saint-Charles, si je n'eusse pas été sous sa fatale influence, que je n'eusse suivi que mon seul instinct, assurément ce n'est pas dans ce ministre-là que j'aurais placé ma confiance. Une tête vide ! un brouillon ! J'hésitais à aller chez lui ; je ne vous le disais pas ; mais cela me coûtait beaucoup. Enfin, on ne nous y aura pas vus ; et, dans cet événement, c'est encore un bonheur. Connaissez-vous l'autre ? On en dit assez généralement du bien ; je crois que Martial a épousé une de ses cousines ; je vais m'informer de cela, pour avoir au moins quelque chose à dire à madame de Goury. Vous viendrez la voir, n'est-il pas vrai, madame de Verna ? Vous lui ferez des contes. Adieu ; je vais chez Martial.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

MONSIEUR et MADAME DE VERNA.

M. DE VERNA, regardant sa femme en riant.

Et c'est nous qui sommes des enfans ! Calculez donc un peu que de projets renversés en un moment. Je ne parle pas de ceux de monsieur de Goury ; mais ce ministre, ce matin encore si gonflé de son avenir, qui pour l'assurer avait prodigué tant de promesses, de flatteries, de mensonges, dont tous les rêves n'étaient pleins que de grandeurs et

Digitized by Google

de richesses pour lui et tous les siens, et qui, débarrassé de ses rivaux, ne voyait plus la France que comme un vaste champ tout prêt à subir les essais qu'il lui plairait de faire, le voilà disparu. Avec lui ont été anéantis des milliers d'espérances, de mariages, d'avancemens, de tracasseries, de déplacemens, de noirceurs, de vengeances..... Nous, plus heureux, nous avons achevé notre château de cartes.

MADAME DE VERNA.

Alors, faisons des châteaux de cartes, pour faire quelque chose de solide, et

NE BATISSONS PAS DE CHATEAUX EN ESPAGNE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages.

La Sapho de Quimpercorentin, il ne faut pas courir plusieurs lièvres à la fois. 5

Le Duel, qui perd pèche. 43

La Cure merveilleuse, il n'y a que la foi qui sauve. 87

La Flèche du Clocher, ce que femme veut, Dieu le veut. 137

Le Mendiant, l'appétit vient en mangeant. 181

L'Esprit de Servitude, chacun sa marotte. 235

Le Baptême d'une Cloche, plus l'oiseau est vieux, moins il veut se défaire de sa plume. 281

Les Entrepreneurs de Morale, chacun son métier. 341

Le Conseiller d'une Femme, quand Dieu donne le mal, il donne aussi le remède. 395

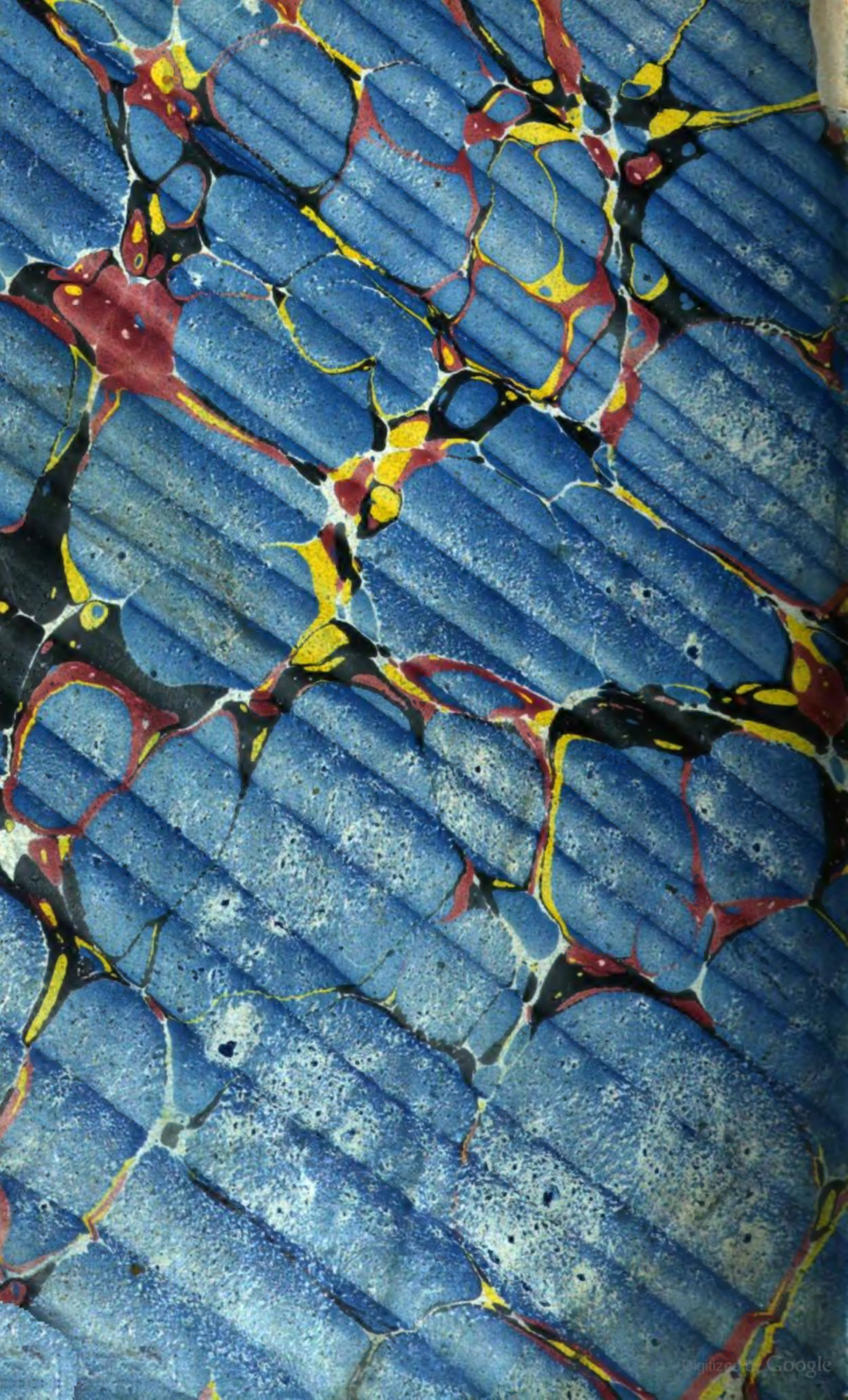
Le Chateau de Cartes, ne bâtissons pas de châteaux en Espagne. 439

FIN DU TOME TROISIÈME.

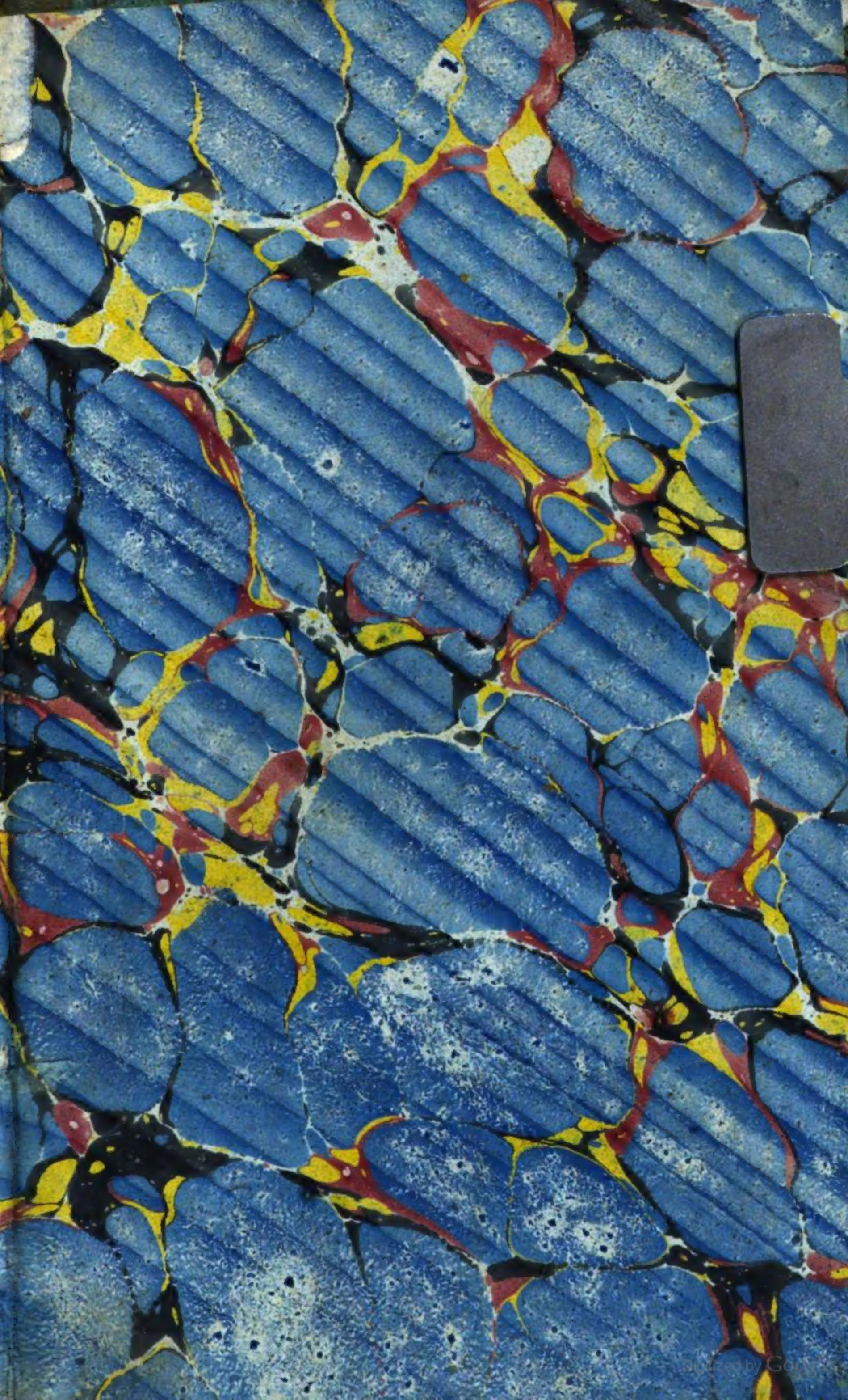
23867

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google